

U d/of OTTAWA



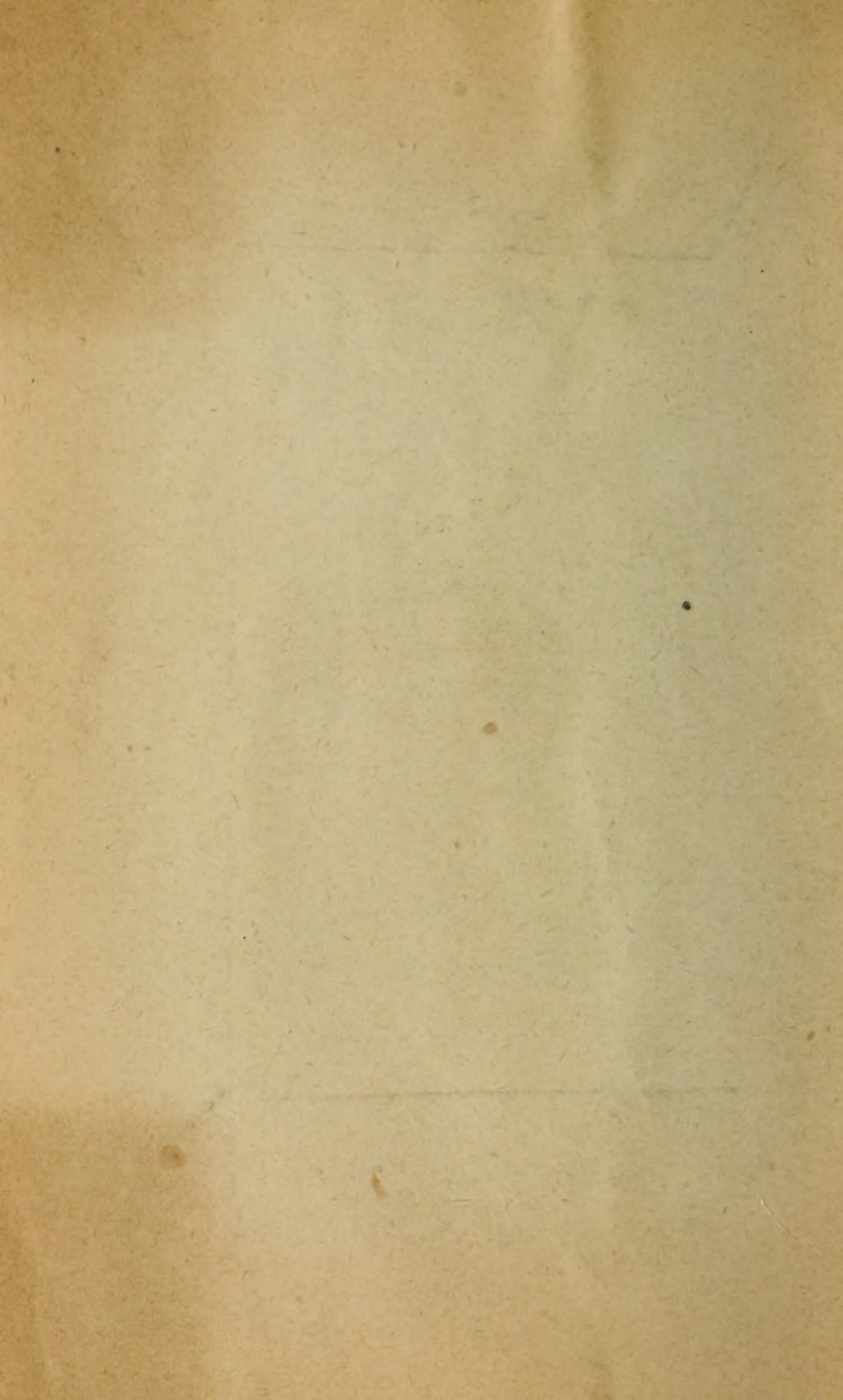
39003003292892



550-10-161



Cliché Nadar.
Portrait de George Sand en 1866, au lendemain de la première du « Marquis de Villemer ».



GEORGE SAND

DANS LA MÊME COLLECTION :



Paru :

Verlaine.

En préparation :

Lord Byron. ♦ Gœthe.



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Alphonse SÉCHÉ et Jules BERTAUT

* *

ce

—*La Vie anecdotique et pittoresque*—
des Grands Écrivains

* *

GEORGE SAND

* *

42 Portraits et Documents



LOUIS-MICHAUD

— ÉDITEUR —

168, Boulevard Saint-Germain, 168

PARIS





Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

PO
24+2
.24
1909

GEORGE SAND

I

L'Enfance d'Aurore

JE suis née, écrit George Sand à la première page de *l'Histoire de ma vie*, l'année du couronnement de Napoléon, l'an XII de la République française (1804). Mon nom n'est pas Marie-Aurore de Saxe, marquise de Dudevant, comme plusieurs de mes biographes l'ont découvert, mais Amantine-Lucile-Aurore Dupin. »

C'est que l'état civil d'Aurore Dupin est une chose presque aussi compliquée que sa vie. Pendant bien longtemps, elle a cru porter le nom d'un autre enfant, sa sœur, dont on aurait mêlé les papiers avec les siens. Une fois rassurée de ce côté, elle a voulu rectifier, dans *l'Histoire de ma vie*, le patronyme dont ses contemporains l'affublent, et, ce faisant, elle s'est encore trompée. En réalité, elle ne s'appelait pas plus Amantine-Lucile-Aurore Dupin — comme elle le dit — que Marie-Aurore de Saxe (qui est le nom de sa grand'mère). D'après son acte de baptême, elle s'appelle Amandine-Lucie-Aurore. Elle est la fille de Maurice-François Dupin et de Antoinette-Sophie-Victoire Delaborde — ou de la Borde.

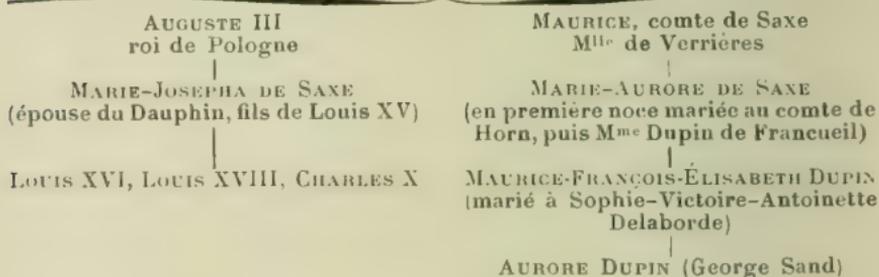
Elle descendait d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne. — Comment? La chose est simple; le hasard de l'amour et de la vie des camps y prêta la main... la gauche il est vrai! — En ce temps-là, les comédiennes avaient coutume de suivre les armées. Or, il advint que le fils d'Auguste II, Maurice de Saxe, qui était un foudre de guerre et un vert galant tout comme le bon roi Henri, et qui s'illustra au service de la France, rencontra un jour sur sa route une jeune et jolie cantatrice, Marie Rinteau, — à la scène M^{lle} de Verrières. De cette rencontre naquit une fille, Marie-Aurore de Saxe, qui fut la grand'mère d'Aurore.

Aussi bien, notre héroïne, comme on pourra s'en rendre

compte par les très curieux tableaux généalogiques qui suivent, est non seulement arrière-petite-fille d'un monarque authentique mais encore, par les femmes, cousine de Louis XVI, de Louis XVIII, de Charles X, et, qui mieux est, parente de Guillaume I^{er} et, par conséquent, de son petit-fils, Guillaume II.

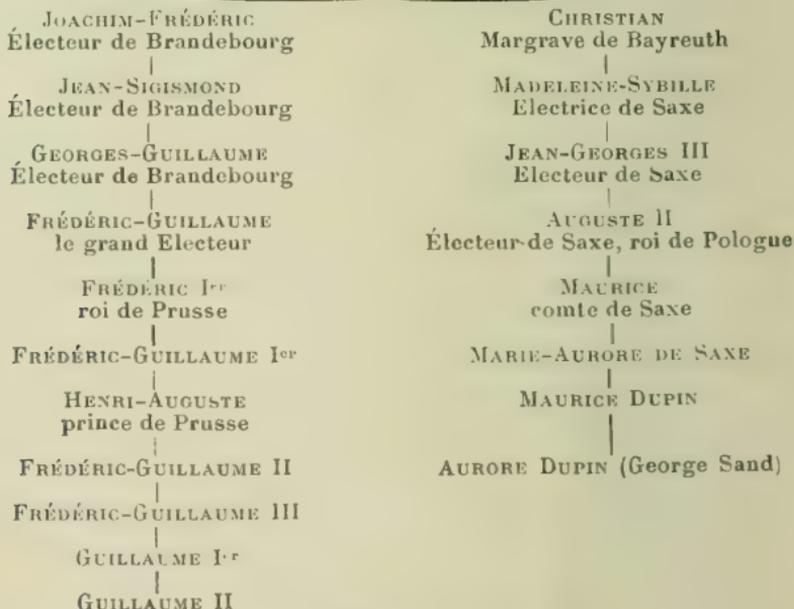
I

FRÉDÉRIC-AUGUSTE II — AURORE DE KÖENIGSMARK
Électeur de Saxe.



II

JEAN-GEORGE, Électeur de Brandebourg.



Ce sont là les surprises de la généalogie!

Ce n'était pas un homme banal que ce Maurice Dupin, le père d'Aurore, ou plutôt, c'était un bel homme, car, pour le caractère et les aventures il ne se distingua par aucune action particulièrement pittoresque ou éclatante. Sa fille nous en a laissé ce portrait peint à larges touches :

« Cinq pieds, trois pouces, la taille mince, élégante et bien prise, le teint pâle, le nez un peu aquilin, admirablement dessiné, la bouche intelligente et bonne, les sourcils et la moustache noirs et nets, comme des lignes marquées à l'encre, les yeux grands, noirs, doux et brillants à la fois, les plus beaux yeux qu'on puisse imaginer ; les cheveux épais et poudrés tombant négligemment sur le front, qu'ils couvrent presque entièrement sans y être collés. Cette masse de cheveux poudrés, touchant presque à des sourcils d'un noir de jais, sied fort bien et fait ressortir l'éclat des yeux. En somme, l'être et la figure de mon père sont, à cette époque, d'une délicatesse extrême. »

Sa destinée fut hasardeuse. A dix-neuf ans, il rêvait d'être musicien et jouait la comédie dans les salons de La Châtre. L'année suivante, la loi de l'an VII ayant institué le service militaire obligatoire, il dut servir sous les drapeaux de la République.

Il partit, rejoignit son régiment à Cologne et se dirigea vers l'Italie.

Il était temps d'ailleurs qu'il s'éloignât de Nohant où sa présence venait de causer un petit scandale que George Sand relate ainsi dans *l'Histoire de ma vie* :

« Une jeune femme, attachée au service de la maison venait de donner le jour à un beau garçon qui a été plus tard le compagnon de mon enfance et l'ami de ma jeunesse. Cette jolie personne n'avait pas été victime de la séduction. Elle avait cédé, comme mon père, à l'entraînement de son âge. Ma grand'mère l'éloigna sans reproche, pensant à son existence, garda l'enfant et l'éleva. »

Cependant, après avoir franchi le Saint-Bernard, il prend part à divers combats où il fait apprécier ses qualités d'intelligence et de bravoure. Mais qui n'était brave jusqu'à la folie, en ce temps là!... A Aoste, il eut la joie d'ap-

prendre que le Premier Consul venait de l'attacher à son état-major.

« Je fus à lui, raconte-t-il, pour le remercier de ma nomination. Il interrompit brusquement mon compliment pour me demander qui j'étais.

— Le petit-fils du maréchal de Saxe.

— Ah! oui, bon. Dans quel régiment êtes-vous?

— 1^{er} chasseurs.

— Mais il n'est pas ici. Vous êtes donc adjoint à l'état-major.

— Oui, général.

— Tant mieux, je suis bien aise de vous voir. »

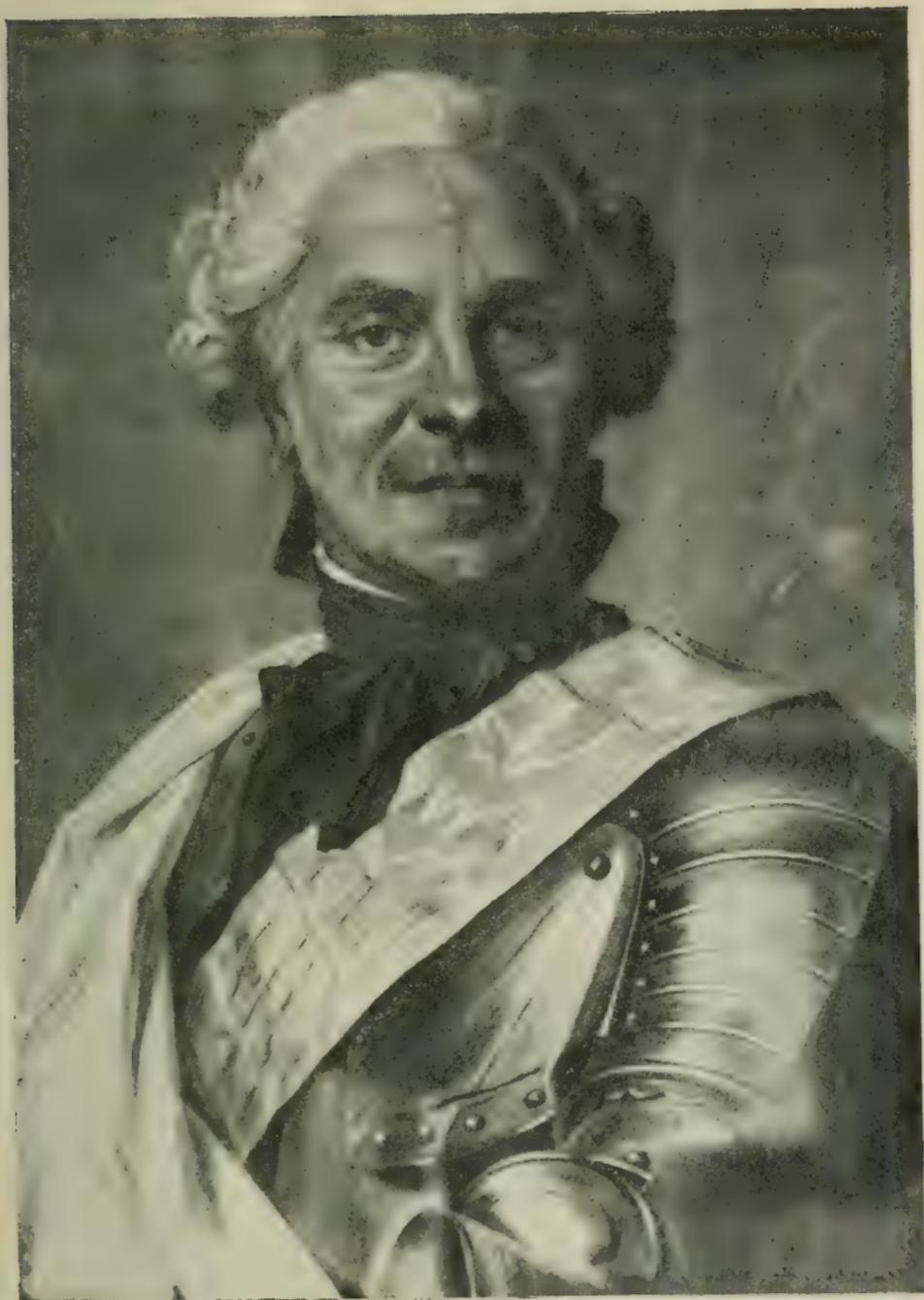
Et il lui tourna le dos.

Bonaparte ne l'oublia cependant pas, après la bataille de Marengo, il le nomma lieutenant. Un peu de chance et sa fortune était faite.

Ce fut à Milan, que le lieutenant Maurice Dupin fit la connaissance de Sophie-Victoire Delaborde, qui — hasard et coïncidence! — avait été en prison jadis, à l'époque révolutionnaire, à ce même couvent des Anglaises où M^{me} Dupin avait également été enfermée. Pour l'instant, Sophie-Victoire accompagnait un général de l'armée d'Italie.

La voir et s'éprendre d'elle fut l'affaire d'un même instant pour le jeune officier. Et, bientôt après il ne parla rien moins que de l'épouser. Mais Marie-Aurore Dupin ne l'entendit pas de cette oreille. Qu'était cette demoiselle Delaborde? et que pouvait être la fille d'un *maître-paulmier* et *maître-oiselier*, comme le lui avait dit Maurice, si, non une grisette sans éducation. Néanmoins, comme il avait eu déjà une fille de cette grisette, et qu'il la voyait de nouveau sur le point d'être mère, Maurice l'épousa clandestinement. C'était en 1804, l'époque était encore troublée, un grand nombre de citoyens, émigrés, étaient considérés comme « absents », on ne fit pas de difficultés, à la mairie, pour les marier, malgré le défaut de consentement de la mère du jeune homme.

Un mois après, Aurore vint au monde. Ce jour-là, son



Le maréchal de Saxe, bisaïeul de George Sand.

D'après un pastel de La Tour.

(Appartient à M^{me} Lauth-Sand.)

père et sa mère étaient réunis avec quelques amis dans une petite fête de famille. Ils avaient formé quelques quadrilles. Dupin jouait, sur son fidèle violon de Crémone, une contredanse, et sa femme qui avait une jolie robe couleur de rose présidait cette petite fête. Se sentant tout à coup un peu souffrante, elle quitta la danse et passa dans sa chambre. Comme sa figure n'était pas altérée et qu'elle était sortie fort tranquillement, la contredanse continua. Au dernier *chassez-huit*, pourtant, sa sœur Lucie se rendit auprès d'elle. Mais revenant soudain :

« Venez, venez, s'écria-t-elle, Maurice, vous avez une fille. »

— Elle s'appellera Aurore, comme ma pauvre mère qui n'est pas là pour la bénir, mais qui la bénira un jour, dit Maurice. »

Au bout de quelque temps la mère se douta que son fils était marié. Elle fit alors des démarches pour l'annulation du mariage. Mais toutes les pièces étant en règle, elle dut s'incliner devant le fait accompli.

Un beau jour, bien des mois avaient passé déjà, la concierge de la maison où habitait Marie-Aurore vint déposer sur les genoux de la vieille dame une fillette mignonne, fraîche, rose et robuste. C'était un enfant qu'on avait confié à ses soins, disait-elle. Marie-Aurore se mit à caresser la petite, à jouer avec elle, la réchauffant dans ses bras, et, tout à coup, dans ce bébé aux yeux noirs, son cœur devina l'enfant de son fils adoré. Tout ébranlée dans ses sentiments, elle repoussa la petite qu'elle voulait aussitôt renvoyer. Maurice qui attendait, au bas de l'escalier, la décision de son sort, se précipita, sur un signe de la concierge, dans la chambre où se tenait sa mère, tomba à ses genoux et obtint son pardon. Comme gage de réconciliation, la grand'mère passa au doigt mignon de l'enfant la bague de rubis qui venait de lui servir de hochet, recommandant de la remettre à sa mère, ce que Maurice Dupin fit religieusement. Plus tard, George Sand portera cette bague en souvenir de sa mère et de son aïeule.

Quelque temps après, la réconciliation fut complète : Marie-Aurore consentit à voir sa belle-fille et retourna ensuite à Nohant. Le jeune ménage de son côté s'était installé dans un étroit appartement de la rue Grange-Batelière.

Mais bientôt Maurice dut rejoindre son régiment pour la campagne d'Ulm. Assista-t-il ensuite à la bataille d'Austerlitz?... En tout cas, son avancement était très lent. Il marquait toujours le pas comme lieutenant. Enfin, en 1805, on le nomme capitaine et chevalier de la Légion d'honneur.

George Sand a parlé dans ses souvenirs de ses plus lointaines réminiscences de son enfance. Comme tant d'autres choses, elle s'est plu à évoquer ce petit logement de la rue Grange-Batelière, où elle demeurait avec sa mère et sa sœur, pendant que son père était en Allemagne. Malgré les années écoulées, elle revoit encore la chambre modeste, en forme de carré long, et les panneaux peints à la colle. L'alcôve était un cabinet fermé par des portes à grillage de laiton sur un fond de toile verte. L'anti-chambre servait de salle à manger et la chambre à coucher de salon. Une petite cuisine complétait l'appartement.

Son petit lit était placé le soir dans l'alcôve, et quand sa sœur revenait de pension, on lui arrangeait un canapé à côté d'elle — canapé vert en velours d'Utrecht.

C'est là qu'elle se fait une première idée de la religion. Une idée!... Un vieil abrégé de mythologie illustré de planches comiquement gravées lui était tombé dans les mains. Naturellement elle ne comprenait rien au texte, du moins s'intéressait-elle prodigieusement aux images. Ah! les images, la joie de tous les enfants. Mais ce qu'elle aimait le mieux encore, c'étaient les ombres chinoises de l'éternel Séraphin et les pièces féeriques du boulevard. S'il ne fait pas assez beau temps pour sortir, on calme son impatience par une histoire, on lui raconte les *Contes de Perrault*.

Avec cela, on lui parle encore du paradis et on la régale

de ce qu'il y a de plus frais et de plus joli dans l'allégorie catholique.

Mythologie, ombres chinoises, pièces de théâtre, contes de fées, paraboles religieuses, produisent le plus étrange gâchis poétique dans sa petite cervelle inquiète et toujours en travail. Son imagination ainsi nourrie, sa principale distraction, c'était d'imaginer des histoires fantastiques. Sa mère renversait quatre chaises sur le plancher, l'asseyait au milieu sur un fourneau à braises — éteint — et elle partait au travers de ses drames parlés et mimés.

Dans les contes qu'elle forgeait et mettait ainsi en action, on aurait déjà pu trouver les caractéristiques de ses romans futurs : elle aimait les longueurs — ses héros prononçaient des monologues sans fin — et ses personnages étaient rarement de méchants êtres ; de plus, il n'arrivait jamais de grands malheurs. Elle était déjà optimiste.

Quand on lui apprit l'alphabet, elle s'obstina longtemps à ne pas prononcer le *B* :

« Je sais bien dire *A*, mais je ne sais pas dire *B* ».

Elle nommait toutes les lettres excepté la seconde, et quand on lui demandait pourquoi elle la passait sous silence, elle répondait imperturbablement : « C'est que je ne connais pas le *B* ».

Les chansons, les rondes enfantines font sur elle une grande impression. *Nous n'irons plus au bois* la fait beaucoup rêver, — elle n'a jamais été dans les bois, et probablement jamais vu de lauriers — chaque fois qu'elle l'entend, elle tombe dans une grande mélancolie. Elle imagine le bois avant qu'on y ait porté la cognée, et dans la réalité, elle n'en verra jamais d'aussi beau. Elle le voit jonché de ses lauriers fraîchement coupés et il lui semble qu'elle en voudra toujours aux vandales qui l'en ont bannie à jamais.

Son grand ami, à cette époque, était un nommé Pierret.

Pierret était fils d'un propriétaire champenois ; dès l'âge de dix-huit ans, il était entré au Trésor, où il occupait un



Dupin de Francueil, grand-père de George Sand.

(D'après un pastel appartenant à M^{me} Lauth-Sand.)

emploi modeste. C'était le plus laid des hommes, mais cette laideur était si bonne qu'elle appelait la confiance et l'amitié.

Il avait vu naître Aurore et il l'avait sevrée : comme la mère, épuisée de fatigue, ne dormait plus, Pierret, un soir, vint prendre la petite dans son berceau et l'emporta chez lui de sa propre autorité. Il la garda quinze ou vingt nuits, dormant à peine, tout occupé à lui faire boire du lait et de l'eau sucrée. Il la rapportait chaque matin avant d'aller à son bureau, et chaque soir il venait la reprendre. La fillette sur les bras, on ne voyait que lui dans le quartier.

Aussi la regarda-t-il toujours comme un petit enfant et elle avait quarante ans qu'il lui parlait toujours comme à un marmot.

Pierret qui était le meilleur des hommes, nous l'avons dit, avait de terribles exigences sous le rapport de l'amitié. Jamais on ne lui témoignait assez à son gré de reconnaissance et de sympathie. Et lorsqu'on lui demandait pourquoi il tenait tant à l'affection de la famille Dupin, il répondait : « C'est que je vous aime » d'un ton de fureur et en grinçant des dents.

Cette année-là, Aurore connut pour la première fois la campagne — et quelle campagne : on l'emmena dans la maison de sa tante, à Chaillot. C'était l'habitation la plus modeste du monde, mais qui lui parut un vrai paradis. Le jardin était pour elle un lieu de délices, pensez qu'elle n'en avait jamais vu. (On ne la menait pas aux Tuileries faute de toilettes.) Sa cousine Clotilde lui faisait d'ailleurs les honneurs de son éden avec un bon cœur et une franche gaieté. Ah ! comme on s'amusait, et quelle joie lorsque parurent les premiers fils de la Vierge, tout bleus et brillants au soleil d'automne. La petite Aurore vivait un conte de fée!...

Ce jardin, imaginez un carré long, fort petit en réalité, mais qui lui semblait immense, régulièrement dessiné à la manière d'autrefois ; il y avait des fleurs et des légumes et pas la moindre vue, car il était entouré de murs de tous côtés. Au fond il y avait une terrasse sablée à laquelle on

montait par des marches en pierre, avec un grand vase de terre cuite classiquement bête de chaque côté. C'était sur cette terrasse, lieu idéal pour elle, que se passaient leurs grands jeux de bataille, de fuite et de poursuite...

Ce fut cette même année qu'elle vit l'empereur.

Il passait la revue ce jour-là sur le boulevard, et il était non loin de la Madeleine, lorsque, sa mère et leur ami Pierret ayant réussi à pénétrer jusqu'auprès des soldats, Pierret l'éleva dans ses bras au-dessus des shakos pour qu'elle pût le voir. Cet objet qui dominait la ligne des têtes frappa machinalement les yeux de l'empereur : « Il t'a regardée, — s'écria Sophie-Victoire — souviens-toi de ça, ça te portera bonheur! »

L'empereur entendit sans doute ces paroles naïves, car il la regarda tout à fait, et une sorte de sourire flotta sur son visage pâle, dont la sévérité froide avait d'abord effrayé l'enfant. Elle fut comme magnétisée par ce regard clair, si dur au premier moment, et tout à coup si bienveillant et si doux.

Cependant les hasards de la guerre appelaient Maurice en Espagne. Sa femme voulut absolument l'accompagner. Elle alla le rejoindre avec Aurore. Bientôt ils sont à Madrid. Jamais ils n'ont connu pareil luxe; pour se loger, on leur a donné, en effet, un appartement au troisième étage du palais du prince de la Paix, Murat habite l'étage inférieur de ce même palais « le plus riche et le plus confortable de la ville, car il avait protégé les amours de la reine et de son favori, et il y régnait plus de luxe que dans la maison du roi légitime ».

L'appartement était immense, tout tendu de damas de soie cramoisî. Les corniches, les lits, les fauteuils, les divans, tout était doré et la petite Aurore ne douta pas que tout fut en or massif, toujours comme dans les contes de fées. Il y avait aussi d'énormes tableaux qui lui faisaient peur. Ces grosses têtes qui semblaient sortir du cadre et la suivre des yeux, la tourmentaient passablement. Mais elle y fut bientôt habituée. Une autre merveille pour elle, ce fut une glace psyché, où elle se

voyait marcher sur les tapis, et où elle ne se reconnut pas d'abord, car elle ne s'était jamais vue ainsi de la tête aux pieds et ne se faisait pas une idée de sa taille, qui était, même relativement à son âge, assez petite. Pourtant, elle se trouva si grande qu'elle en fut effrayée.

Au surplus, ce beau palais et ces riches appartements étaient de fort mauvais goût et dans quel état de malpropreté ! Des colonies entières de lapins y avaient élu domicile, ils couraient et entraient partout sans que personne y prît attention. Il y en avait un, blanc comme la neige, avec des yeux de rubis, qui se mit tout de suite à agir très familièrement avec elle. Il s'était installé dans l'angle de la chambre à coucher, derrière la psyché, et leur intimité s'établit bientôt là sans conteste. Ce lapin était pourtant assez maussade et plusieurs fois il égratigna la figure des personnes qui voulaient le déloger ; mais il ne prit jamais d'humeur contre Aurore et dormait sur ses genoux des heures entières, pendant qu'elle lui racontait ses plus belles histoires. Le lapin remplaçait avantageusement les images et les poupées.

A Madrid, elle vit souvent Joachim Murat à l'état-major duquel Maurice Dupin était attaché.

Taillé en hercule, beau comme un dieu, fastueux comme un rajah, Murat laissa dans l'imagination de George Sand un souvenir éblouissant. Pour la présenter au héros, ses parents avaient imaginé de lui faire revêtir un uniforme militaire confectionné à sa taille.

« Cet uniforme — dit-elle dans *l'Histoire de ma vie* — était une merveille. Il consistait en un dolman de casimir blanc tout galonné et boutonné d'or fin, une pelisse pareille garnie de fourrure noire et jetée sur l'épaule, et un pantalon de casimir amarante avec des ornements et broderies d'or à la hongroise. J'avais aussi les bottes de maroquin rouge à éperons dorés, le sabre, le ceinturon de ganses de soie cramoisi à canons et aiguillettes d'or émaillés, la sabretache avec un aigle brodé en perles fines, rien n'y manquait. En me voyant ainsi équipée, absolument comme mon père, soit qu'il me prît pour un garçon, soit qu'il



Maurice Dupin, père de George Sand.

D'après un dessin du général Lejeune.

(Appartient à M^{me} Lauth-Sand.)

voulût bien faire semblant de s'y tromper, Murat, sensible à cette petite flatterie de ma mère, me présenta en riant aux personnes qui venaient chez lui, comme son aide de camp, et nous admit dans son intimité. »

Une nuit, il lui apporta un faon de biche pris à la chasse.

Elle dormit avec le gracieux animal, les bras enlacés autour de son cou.

Pendant leur séjour à Madrid, sa mère mit au monde un petit garçon malingre et aveugle. Le père reprocha toujours à sa femme d'avoir occasionné cette faiblesse de leur enfant par ce voyage entrepris peu avant l'époque des couches. Mais elle prétendit avoir vu le médecin, le jour de la naissance, presser fortement sur les yeux du petit être, ce qui, d'après elle, aurait causé sa cécité.

Cependant il fallut bientôt abandonner le palais du prince de la Paix. L'armée française battait en retraite.

Le retour fut lamentable, l'armée déguenillée, les soldats rongés par la gale, le pays dévasté, les villages incendiés, les routes encombrées de cadavres. On manquait de vivres à chaque étape. Un soir, Aurore partagea la gamelle d'un soldat, un bouillon avec des mèches noircies en guise de pain !

Enfin, après des jours et des nuits de souffrances, l'on arriva à Nohant. La grand'mère les attendait.

Nohant avait été acheté en 1793, pour la somme de 230 000 livres, à un certain M. de Serennes par Marie-Aurore. Ce n'était alors qu'un domaine en friche. M^{me} Dupin qui aimait le confort et le beau, fit dessiner un parc, un verger, construire des serres et planter un jardin : des allées soigneusement sablées entre des charmillles, des tilleuls à profusion, des peupliers, des marronniers, des ormes... Tous ces arbres firent de Nohant une demeure vraiment seigneuriale. Encore aujourd'hui, elle a peu changé.

L'entrée du château est précédée d'une cour plantée d'acacias et de lilas ; elle fait face à la petite place du bourg ombragée par des ormeaux centenaires. Une haute grille en fer, deux niches à chiens et le logement d'un concierge s'élèvent à l'entrée de la cour — y eut-il quelquefois des chiens ? Du moins il n'y a jamais eu de concierge.

De tous côtés, la vue est vite arrêtée. La maison est bâtie entre une cour, toute remplie de vieux arbres et

que dominant de leur haute stature les grands ormes de la place, et une pelouse étroite où poussent des mélèzes, des cèdres et des hêtres. Du jardin fleuri, c'est à peine si l'on aperçoit quelques champs où seuls des buissons épars et de rares noyers trouent la nappe d'or des blés. Un petit bois, encadré de grands tilleuls, et un verger, où l'herbe croît épaisse et haute, le séparent de la route de La Châtre.

La petite Aurore regardait de ses grands yeux cette belle demeure — presque un château. Tout cela était pour elle, il lui serait permis de courir partout, dans les allées, sur les pelouses, dans le bois — jamais elle n'avait rêvé bonheur pareil.

Sa grand'mère l'intimidait bien un peu, sa figure blanche et rosée, son air imposant, son invariable costume composé d'une robe de soie brune à taille longue et à manches plates, qu'elle n'avait pas voulu modifier selon les exigences de la mode de l'Empire, sa perruque blonde et crépée en touffe sur le front, son petit bonnet rond avec une cocarde de dentelle au milieu, firent d'elle pour Aurore un être à part et qui ne ressemblait en rien à ce qu'elle avait vu, mais elle s'habitua vite à la vieille dame qui l'aimait d'ailleurs tendrement, bien qu'elle se forçât d'être sévère.

A Nohant, Aurore fit des connaissances : celle d'Hippolyte, d'abord, le gros garçon que Maurice avait eu avant son mariage, et qui était alors dans sa neuvième année. Celle de Deschartres, le médecin, ensuite.

Deschartres ne manquait pas de pittoresque ; il avait, ce jour-là, des culottes courtes, des bas blancs, des guêtres de nankin, un habit noisette très long et très carré et une casquette à soufflet qui parurent des plus comiques à la fillette. Il vint gravement l'examiner, et comme il était très bon médecin, il fallut bien le croire quand il dit qu'elle avait la gale. Elle rapportait cela d'Espagne. Mais la maladie avait perdu de son intensité, et il recommanda aux parents de nier cette gale, afin de ne pas jeter l'effroi et la consternation dans la maison.

Cependant un double malheur allait bientôt les frapper. Ce fut d'abord le petit aveugle qui mourut, consumé par la fièvre.

Aurore sut à peine ce qui s'était passé. Sa mère cachait ses larmes devant elle et le jour où on enterra le petit cadavre, Hippolyte — le fils naturel de Maurice Dupin — fut chargé de l'emmener au jardin toute la journée.

Or, le lendemain dans leur affolement, les parents ne s'imaginèrent-ils pas que le petit n'était qu'en léthargie.

« Que fait alors le père? Il se lève, s'habille, ouvre doucement les portes, va prendre une bêche et — raconte George Sand — court au cimetière qui touche à notre maison et qu'un mur sépare du jardin; il approche de la terre fraîchement remuée et commence à creuser... Il ne put voir assez clair pour distinguer la bière qu'il découvrirait, et ce ne fut que quand il l'eut débarrassée en entier, étonné de la longueur de son travail, qu'il la reconnut trop grande pour être celle de l'enfant. C'était celle d'un homme de notre village qui était mort peu de jours auparavant. Il fallut creuser à côté, et là, en effet, il retrouva le petit cercueil. Mais, en travaillant à le retirer, il appuya fortement le pied sur la bière du pauvre paysan, et cette bière, entraînée par le vide plus profond qu'il avait fait à côté, se dressa devant lui, le frappa à l'épaule et le fit tomber dans le fossé. »

Enfin il se relève, prend le petit cercueil et l'apporte à la maison : l'enfant était bien mort.

Après ce tragique incident, un autre, plus épouvantable encore, les bouleversa tous : Maurice mourut d'un accident de cheval. Alors qu'il revenait de dîner chez des amis à La Châtre, son fougueux cheval *Léopard* buta contre un tas de pierres, il se releva si violemment qu'il envoya le cavalier à dix pas en arrière. L'ordonnance Weber qui accourut, trouva son maître étendu sur le dos. Il s'était rompu les vertèbres du cou.

Comme on habillait Aurore de noir, elle s'effraya des bas qu'on lui passait et prétendit qu'on lui mettait des



M^{me} Dupin de Francueil, grand'mère de George Sand.
(D'après un pastel appartenant à M^{me} Lauth-Sand.)

jambes de mort. Il fallut que sa mère lui montrât qu'elle en avait aussi.

Voyant toute la maison en deuil, elle s'en étonna et en demanda la raison. « Mon papa est donc encore mort aujourd'hui? »

Elle ne croyait pas la mort éternelle. « Quand mon papa aura fini d'être mort, il reviendra bien te voir? » dit-elle à sa mère.

La mort de son père précipita les destinées de la petite Aurore. Désormais c'est entre sa mère et sa grand'mère que sa vie va se partager.

Vers la fin de 1810, les deux femmes rompirent la vie commune. L'enfant passa l'hiver à Paris avec sa mère et l'été avec sa grand'mère, à Nohant, mais, de fait, elle était presque toujours à la campagne. Ce train de vie durera jusqu'en 1814.

A Nohant, Aurore, de nature expansive, ne s'amusait guère bien qu'on lui eût donné une compagne de jeu, Ursule, la nièce de la femme de chambre. On lui avait donné aussi un âne!

C'était un très vieux âne qu'on laissait aller à peu près en liberté.

« Il lui prenait souvent — dit-elle — fantaisie d'entrer dans la maison, dans la salle à manger et même dans l'appartement de ma grand'mère, qui le trouva un jour installé dans son cabinet de toilette, le nez dans une boîte de poudre d'iris qu'il respirait d'un air sérieux et recueilli. Il avait même appris à ouvrir les portes qui ne fermaient qu'au loquet... Il lui était indifférent de faire rire; supérieur aux sarcasmes, il avait des airs de philosophe qui n'appartenaient qu'à lui. Sa seule faiblesse était le désœuvrement et l'ennui de la solitude qui en est la conséquence. Une nuit, ayant trouvé la porte du lavoir ouverte, il monta un escalier de sept ou huit marches, traversa la cuisine, le vestibule, souleva le loquet de deux ou trois pièces et arriva à la porte de la chambre à coucher de ma grand'mère; mais trouvant là un verrou, il se mit à gratter du pied pour avertir de sa présence. Ne

comprenant rien à ce bruit, et croyant qu'un voleur essayait de crocheter sa porte, ma grand'mère sonna sa femme de chambre, qui accourut sans lumière, vint à la porte, et tomba sur l'âne en jetant les hauts cris. » Cette douce bête mettait un peu de gaieté dans la maison qui eût été bien triste sans ces menus riens. C'est que la vieille M^{me} Dupin était rigide pour sa petite-fille. Elle exigeait un respect absolu. Elle voulait bien qu'elle s'amusât, mais il était interdit de se rouler par terre, de rire bruyamment, de parler berrichon. Sa grand'mère lui disait *vous*, l'obligeait à porter des gants, à parler bas et à faire la révérence aux gens qui venaient en visite. Avec M^{me} Dupin, Aurore devait même employer la troisième personne.

Tout cela était bel et bien, mais Aurore avait peine à se soumettre à cette discipline et elle ne se faisait pas faute de s'en affranchir aussi souvent qu'elle le pouvait.

Un jour qu'elle jouait dans la chambre de sa grand-mère avec Ursule et Hippolyte, elle avait imaginé de mimer le passage d'une rivière. La rivière était dessinée sur le carreau avec de la craie et faisait mille détours dans cette grande chambre. En de certains endroits elle était fort profonde, il fallait trouver l'endroit guéable, ne pas se tromper. Hippolyte s'était déjà noyé plusieurs fois, encore que ses petits camarades l'eussent aidé à se retirer des grands trous où il tombait toujours, car il faisait le rôle du maladroit ou de l'homme ivre et il nageait à sec sur le carreau en se débattant et en se lamentant.

Pour passer la rivière à gué, Aurore n'hésita pas à se déchausser, et pour ajouter au naturel, Ursule versa de l'eau par terre. Cela leur sembla délirant d'invention. Les rires et les cris attirèrent l'attention de la grand'mère qui, les voyant ainsi patauger dans l'eau, se fâcha tout de bon, renvoya Hippolyte et appliqua à la petite Aurore une correction manuelle accentuée.

Cette fois la sévérité de M^{me} Dupin se justifiait, mais il n'en était pas toujours ainsi.

Le résultat de cette éducation sévère fut de comprimer

la tendresse d'Aurore qui avait déjà une inclination de son esprit à tendre vers la rêverie.

Parfois elle restait des heures entières assise sur un tabouret, ne disant mot, les bras pendants, les yeux fixes, la bouche entr'ouverte comme idiote. Sa grand'mère s'en inquiétait. « Je l'ai toujours vue ainsi, disait sa mère. C'est sa nature, ce n'est pas sa bêtise. — C'est probable, répondait sa grand'mère, mais il n'est pas bon pour les enfants de tant rêver. » Alors, que ne la laissait-elle se donner du mouvement !

Sa mère, elle, était pleine de contrastes, rancunes, éclats. D'un mauvais mouvement, elle revenait au bon. Son dépit était de la fureur et son éloignement de la haine. Cent fois elle outrageait jusqu'au sang, puis tout à coup, reconnaissant qu'elle allait trop loin, fondait en larmes, et relevait jusqu'à l'adoration ce qu'elle avait injustement foulé aux pieds.

Avare pour elle-même, elle était prodigue pour les autres. Elle lésinait sur des riens, puis, tout à coup, elle craignait d'avoir mal agi et donnait trop. Elle avait d'admirables naïvetés. Lorsqu'elle était en train de médire de ses ennemis, si Pierret, par conviction ou pour lui plaire, enchérissait sur ses malédictions, elle changeait tout à coup. « Pas du tout, Pierret, disait-elle, vous déraisonnez, vous ne vous apercevez pas que je suis en colère, que je dis des choses qui ne sont pas justes et que dans un instant je serai désolée d'avoir dites. » La tête vive, mais bon cœur, en un mot.

Lorsque la petite Aurore apprit à écrire (vers cinq ans), elle copia d'abord des caractères imprimés, car sa mère, qui lui faisait faire des pages de bâtons, avait une écriture de chat, de sorte qu'il lui aurait été bien difficile d'enseigner à sa fille. Aussi, impatiente, l'enfant usa-t-elle en cachette de ce système pour écrire des phrases.

A sept ou huit ans, elle mettait l'orthographe — non pas correctement, cela ne lui est jamais arrivé — mais aussi bien que la majorité des Français qui l'ont apprise.

Deschartres; qui était devenu alors son précepteur,



Hippolyte Chatiron, demi-frère d'Aurore Dupin.

(Communiqué par M^{me} Lauth-Sand.)

n'établissait aucune différence entre les filles et les garçons, et était d'avis qu'on devait leur donner une instruction et une éducation identiques. Aussi mit-il en pratique ses théories, avec la petite Dupin — qui ne demandait d'ailleurs pas mieux que d'être traitée comme un garçon.

Comme médecin, Deschartres n'était pas moins original, il donnait de l'émétique à tout propos. C'était sa panacée universelle. Ah! ce n'était pas un être banal, aussi, plus tard, George Sand le mettra-t-elle tout vivant dans ses romans; c'est lui qui servira de modèle pour un personnage de *Gabrielle*, et pour Porpora de *Consuelo*.

De son côté, la mère croyait aux vers. On bourrait les enfants de vermifuges, et pour leur rendre ensuite l'appétit que ces affreuses médecines coupaient, on leur administrait de la rhubarbe.

La petite avait-elle une piqûre de cousin, on repensait à la gale et le soufre était de nouveau mêlé aux aliments.

C'était une droguerie perpétuelle.

Cependant la vie à Nohant était parfois plus animée et plus joyeuse, comme pendant le séjour qu'y fit à cette époque le grand-oncle d'Aurore, l'abbé de Beaumont. A cette occasion, on monta un petit théâtre et les enfants jouèrent un à-propos assez naïf dont le bon abbé était le digne auteur.

La grande pièce qui servait d'antichambre à la chambre de sa mère fut changée en salle de spectacle. On dressa des planches sur des tonneaux. Le grand-oncle découpa, colla et peignit les décors.

Aurore dansa le boléro espagnol, qu'elle n'avait pas oublié. Le succès fut complet. Mais l'abbé de Beaumont partit et Nohant retomba dans la tristesse et l'ennui. C'étaient surtout les soirées d'hiver qui étaient longues. Aurore s'asseyait dans un coin et songeait — ou bien, elle contemplait l'écran vert placé devant le feu et qui se couvrait pour elle de figures étranges. Elle les voyait très nettement. « C'étaient des bois, des prairies, des rivières, des villes d'une architecture bizarre et gigantesque... » Il y

avait aussi des roses bleues. Les roses bleues furent le rêve de son enfance, comme celui de Balzac.

Puisque nous parlons de l'abbé de Beaumont, profitons-en pour présenter aussi le curé de Saint-Chartier de Nohant, qui fit faire à Hippolyte sa première communion.

Celui-là était le plus étrange et le plus simple des prêtres. Il se souciait peu des grandeurs de ce monde et ne portait intérêt qu'à ses ouailles. George Sand nous a laissé un exemple typique de ses mœurs :

« Mes chers amis, disait-il un jour au prône, voilà que je reçois un mandement de l'archevêque qui nous prescrit encore une procession. Monseigneur en parle bien à son aise ! Il a un beau carrosse pour porter sa Grandeur, et un tas de personnages pour se donner du mal à sa place ; mais moi, me voilà vieux, et ce n'est pas une petite besogne que de vous ranger en ordre de procession. La plupart de vous n'entendent ni à *hue* ni à *dia*. Vous vous poussez, vous vous marchez sur les pieds, vous vous bousculez pour entrer ou pour sortir de l'église, et j'ai beau me mettre en colère, jurer après vous, vous ne m'écoutez point, et vous vous comportez comme des veaux dans une étable. Il faut que je sois à tout dans ma paroisse et dans mon église. C'est moi qui suis obligé de faire toute la police, de gronder les enfants et de chasser les chiens. Or je suis las de toutes ces processions qui ne servent à rien du tout pour votre salut et pour le mien. Le temps est mauvais, les chemins sont gâtés, et si Monseigneur était obligé de patauger comme nous deux heures dans la boue avec la pluie sur le dos, il ne serait pas si friand de cérémonies. Ma foi, je n'ai pas envie de me déranger pour celle-là, et, si vous m'en croyez, vous resterez chacun chez vous... Oui-da, j'entends le père *un tel* qui me blâme, et voilà ma servante qui ne m'approuve point. Écoutez, que ceux qui ne sont pas contents aillent... *se promener*. Vous en ferez ce que vous voudrez ; mais, quant à moi, je ne compte pas sortir dans les champs. Je vous ferai votre procession autour de l'église. C'est bien

suffisant. Allons, allons, c'est entendu. Finissons cette messe, qui n'a duré que trop longtemps. »

On pense si les paysans adoraient un tel curé. Il se targuait d'être un vieux de la vieille roche. « Si l'archevêque n'est pas content, qu'il le dise, je lui répondrai, moi ! Et je me moquerai bien de tous les archevêques du monde. » Le prélat en fit l'expérience.

Étant venu pour la confirmation à Saint-Chartier et déjeunant au presbytère, il dit au curé, par manière de badinage épiscopal :

« Vous avez quatre-vingt-deux ans, monsieur le curé, c'est un bel âge. — Oui-da, Monseigneur, répliqua l'abbé en son libre langage, vous avez beau z'être archevêque, vous n'y viendrez peut-être point ! » Et, au dessert, impatienté de la longueur du repas, il grommela entre ses dents : « Ah ! ça, emmenez-le donc et débarrassez-moi de tous ces grands messieurs-là, qui me font une dépense de tous les diables et qui me mettent ma maison sens dessus dessous. J'en ai *prou*, et grandement plus qu'il ne faut pour savoir qu'ils mangent mes perdrix et mes poulets tout en se gaussant de moi. » Et l'archevêque et son vicaire général de rire aux éclats.

Fut-ce l'influence du curé de Saint-Chartier ? Mais Aurore montra à Paris, lorsqu'elle y retourna voir sa mère, une singulière imprudence de langage.

Les abbés mondains qui paraient dans les salons l'étonnaient fort. Elle dit un jour à l'abbé d'Andrézel : « Eh bien, si tu n'es pas curé, où donc est ta femme ? Et si tu es curé, où donc est ta messe ? »

Cette année-là, en rentrant à Nohant, Aurore eut une aventure. La Brande était encore, à ce moment, un cloaque impraticable et un sol complètement abandonné. Il n'y avait point de route tracée, ou plutôt il y en avait cent, chaque charrette ou patache essayant de se frayer une voie plus sûre et plus facile que les autres dans la saison des pluies. Il y en avait bien une qui s'appelait la route, mais, outre que c'était la plus gâtée, elle n'était pas des plus faciles à suivre au milieu de toutes celles qui



Aurore Dupin, vers sept ans.

(Communiqué, par M^{me} Lauth-Sand.)

la croisaient. On s'y perdait continuellement, c'est ce qui arriva à Aurore et sa mère.

Leur automédon, un gamin de douze à treize ans, n'avait sans doute jamais traversé la Brande, car lorsqu'il se trouva, à la nuit close, dans ce labyrinthe de chemins tourmenté de flaques d'eau et de fougères immenses, le désespoir le prit, et, abandonnant son cheval à son propre instinct, il les promena pendant cinq heures dans le désert.

Il fallait trouver la « maison du jardinier », la seule habitation de la Brande, pour se diriger ensuite sur la Vallée-Noire avec quelque chance de succès. La nuit était sombre. on n'approchait pas du point de repère, et Sophie-Victoire craignait les voleurs. Pour comble, la voiture échoua dans un trou, qui était sec, heureusement, mais d'où on ne put l'en tirer. Alors le gamin, détélant sa bête, monta dessus, joua des talons et les laissa seules dans la nuit ténébreuse.

Enfin, vers deux heures du matin, des gens vinrent à leur secours et terminèrent une nuit d'épouvantes.

Aurore à Nohant reprend sa vie, toujours la même, entrecoupant les jeux et les courses de quelques leçons données toujours par Deschartres.

Un de ses jeux était de faire ce que les enfants du village appellent des *trompe-chien*. C'est un trou que l'on remplit de terre délayée dans de l'eau. On le recouvre de petits bâtons sur lesquels on place des ardoises et une légère couche de terre ou de feuilles sèches. Ce piège est établi au milieu d'un chemin ou d'une allée de jardin. On guette les passants et on se cache dans les buissons pour les voir s'embourber, en vociférant contre les gamins abominables qui *s'inventent* de pareils tours.

Deschartres tomba un jour dans un de ces trous, et ses bas à côtes, bien blancs, ses culottes courtes et ses jolies guêtres de nankin s'enfoncèrent dans la boue.

A sept ou huit ans, nous l'avons dit, elle savait à peu près sa langue. Par malheur, on la fit passer tout de suite à d'autres études et on négligea de lui apprendre la grammaire. On la fit beaucoup griffonner, on s'occupa de son

style, mais on ne l'avertit qu'incidemment des incorrections qui s'y glissaient peu à peu, à mesure qu'elle était entraînée par sa facilité à s'exprimer. Lorsqu'on la mit au couvent, il fut entendu qu'elle savait assez de français pour qu'on ne lui en apprît pas davantage. En effet, elle se tira fort bien des faciles devoirs demandés aux élèves de son âge, mais, plus tard, quand elle se livra à sa propre inspiration, elle avoue avoir été souvent embarrassée.

Déjà elle s'essayait à écrire, à douze ans, elle faisait des compositions que sa grand'mère appelait des chefs-d'œuvre; c'était la description d'un coin de la Vallée-Noire ou le tableau majestueux d'une nuit d'été dans lequel on voyait *la lune labourer les nuages, assise dans sa nacelle d'argent*.

Ce n'était là que des essais, mais bientôt après ayant lu *l'Illiade* et *la Jérusalem délivrée*, elle jeta les plans d'un grand ouvrage : l'épopée de la déesse *Corambé*, qui ne fut jamais achevée — et jamais écrite d'ailleurs — mais dont elle poursuivit d'imaginer les aventures jusqu'au moment même où elle entreprit d'écrire son premier roman. Ce qu'était *Corambé* : un nom entendu dans son sommeil — une créature qui réunissait toutes les qualités de beauté physique et morale, de la mythologie et du christianisme, un étrange amalgame de toutes ses lectures et de tous ses rêves.

Sa mère, à ce moment, eut la fantaisie de quitter Nohant avec elle et sa sœur. Mais la grand'mère menaça de réduire la pension de 2 500 qu'elle faisait à sa belle-fille à 1 500 francs. Alors celle-ci projeta de s'installer un magasin de modes à Orléans et d'apprendre le métier à ses deux filles. La petite sauta de joie à cette idée et poussa sa mère à partir de suite. Mais sa mère retomba de ce projet romanesque dans une hésitation désespérante pour finir par s'en aller sans elle.

Que fait Aurore? Elle amasse *un trésor* : un collier d'ambre jaune sans valeur aucune, un petit peigne en corail, un brillant, gros comme une tête d'épingle, monté en bague, et une bonbonnière d'écaille blonde garnie

d'un petit cercle d'or qui valait bien 3 francs. Avec cela, elle veut faire le voyage de Paris à pied, en vendant au fur et à mesure de ses besoins une perle du collier.

Elle aurait certainement pris la clef des champs, si sa grand'mère n'avait eu une forte attaque de paralysie, — maladie qui devait l'emporter plus tard.

Les jeux et les courses folles à travers champs reprirent alors de plus belle. Elle devint le boute-en-train de la terrible bande qu'on appela sa *société*.

Sa *société*, c'était une vingtaine d'enfants de la commune avec qui elle prenait à la *saulnée* les alouettes en temps de neige. Une saulnée est une immense corde, toute garnie de lacets de crins, que l'on tend autour d'un champ après avoir balayé la neige et semé du grain.

Pour se procurer des crins on allait dans les prés et les étables arracher de la queue et de la crinière des chevaux tout ce que ces animaux voulaient bien en laisser prendre sans entrer en révolte. Aurore était devenue si adroite à ce sport, qu'elle arrivait à éclaircir la chevelure des poulains en liberté sans se laisser atteindre par les ruades les plus fantastiques.

Cependant, le moment approchait où la fillette allait devenir une jeune fille. Aurore n'échappa point à la crise habituelle. Elle devint inquiète, nerveuse, fantasque, triste... avec de vagues aspirations mystiques. Elle refusait de travailler et demandait à voir sa mère. Pour briser cette résistance la grand'mère usa d'un moyen détestable. Comme Aurore venait s'agenouiller et implorer son pardon, elle lui dit avec sécheresse : « Restez à genoux et m'écoutez avec attention ; car ce que je vais vous dire, vous ne l'avez jamais entendu et jamais plus vous ne l'entendrez de ma bouche. Ce sont des choses qui ne se disent qu'une fois dans la vie, parce qu'elles ne s'oublient pas ; mais, faute de les connaître, quand par malheur elles existent, on perd sa vie, on se perd soi-même. » Et la cruelle aïeule étala sous les yeux de cette fillette de treize ans les secrets de la famille ; elle lui raconta le passé de son père, de sa mère, leur mariage tardif, sa naissance

hâtive. Elle laissa même planer des doutes sur la conduite actuelle de sa bru et George Sand, qui a gardé de cette épouvantable confession un odieux souvenir, résume ainsi, quarante ans après, ses impressions ineffaçables :

« Ma pauvre bonne maman, épuisée par ce long récit, hors d'elle-même, la voix étouffée, les yeux humides et irrités, lâcha le grand mot, l'affreux mot : ma mère était une femme perdue, et moi un enfant aveugle qui voulait s'élançer dans un abîme. »

Une telle révélation produisit sur Aurore une secousse dont elle nous a transmis la description précise : « Ce fut pour moi — dit-elle — comme un cauchemar ; j'avais la gorge serrée ; chaque parole me faisait mourir, je sentais la sueur me couler du front, je voulais interrompre, je voulais me lever, m'en aller, repousser avec horreur cette effroyable confidence ; je ne pouvais pas, j'étais clouée sur mes genoux, la tête brisée et courbée par cette voix qui planait sur moi et me desséchait comme un vent d'orage. »

La crise éclata, plus terrible qu'on aurait pu la prévoir.

Effrayée, la mère reprit sa fille à Paris et décida de la mettre au couvent.

Du Couvent au Mariage

LE couvent des Anglaises était « un assemblage de constructions, de cours et de jardins qui en faisait une sorte de village plutôt qu'une maison particulière ». C'était un dédale de couloirs, d'escaliers, de galeries, d'ouvertures, de paliers; des chambres qui ouvraient à la file sur des corridors interminables, et puis, ajoute George Sand, « de ces recoins sans nom où les vieilles filles, et les nonnes surtout, entassaient mystérieusement une foule d'objets fort étonnés de se trouver ensemble, des débris d'ornements d'église avec des oignons, des chaises brisées avec des bouteilles vides, des cloches fêlées avec des guenilles, etc... »

Le jardin était vaste et planté de marronniers superbes. Outre ce jardin, il y avait encore un coin potager bordé de maisons louées à de vieilles petites dévotes ou à des pensionnaires en chambre, — une sorte de béguinage.

Comme dans toutes les maisons d'éducation, la salle d'étude était l'endroit le plus triste et le plus sale.

« Les murs revêtus d'un vilain papier jaune d'œuf, le plafond sale et dégradé, des bancs, des tables et des tabourets malpropres, un vilain poêle qui fumait, une odeur de poulailler mêlée à celle du charbon, un vilain crucifix de plâtre, un plancher tout brisé; c'était là que nous devions passer les deux tiers de la journée, les trois quarts en hiver. »

C'est dans ce couvent d'aspect plutôt rébarbatif que la petite Aurore resta trois années de sa vie.

Sa grand'mère avait exigé qu'on ne demandât pas à faire sortir la jeune pensionnaire. Aussi celle-ci passa-t-elle deux fois l'année entière derrière les grilles — en prison. Toutes les croisées du couvent qui donnaient sur la rue étaient, en effet, non seulement grillées mais garnies de châssis de toile. C'était bien réellement la prison, mais la prison avec un grand jardin et une nombreuse société. Elle ne s'aperçut pas trop des rigueurs de la captivité.

Dès son arrivée au couvent des Anglaises, elle avait eu à subir les ironies malveillantes de ses compagnes — c'est d'ailleurs le sort de toutes les « nouvelles ». Les élèves, très indisciplinées, se divisaient en trois catégories : les *diabls*, les *sages* et les *bêtes*.

Mary G..., qui était le grand chef des *diabls* et la terreur des *bêtes*, l'aborda en ces termes : « Mademoiselle s'appelle *Du pain? some bread?* elle s'appelle Aurore? *rising-sun?* lever du soleil? les jolis noms! et la belle figure! Elle a la tête d'un cheval sur le dos d'une poule. Lever du soleil, je me prosterne devant vous; je veux être le tournesol qui saluera vos premiers rayons. Il paraît que nous prenons les limbes pour l'Olympe; jolie éducation, ma foi, et qui nous promet de l'amusement. » — Accueil prometteur!...

Bientôt, d'ailleurs, Aurore elle-même devint plus diable que toutes les *diabls*. Elle s'échappait dans les couloirs, grimpait sur les toits, faisait un fracas épouvantable. Que de fois n'a-t-elle pas été coiffée du *bonnet de nuit* qui était la punition suprême!

Le plus grand plaisir de ces fillettes était de rassembler en secret des victuailles de toutes sortes, des gâteaux, des fruits, des pâtés, et d'improviser de nuit une dinette dans quelque recoin perdu de l'immense couvent.

« Mettre en commun nos friandises et les manger en cachette aux heures où l'on ne devait pas manger, a dit George Sand, c'était une fête, une partie fine et des rires inextinguibles, et des saletés de l'autre monde, comme de lancer au plafond la croûte d'une tarte aux confitures et

de la voir s'y coller avec grâce, de cacher des os de poulet au fond d'un piano, de semer des pelures de fruits dans les escaliers sombres pour faire tomber les personnes graves. Tout cela paraissait énormément spirituel, et l'on se grisait à force de rire; car en fait de boisson nous n'avions que de l'eau ou de la limonade. »

C'était encore une tradition parmi les pensionnaires qu'une femme avait été enterrée vive dans les souterrains du couvent, et chaque soir elles partaient en expédition dans les immenses caves à la recherche du cadavre ou de son fantôme.

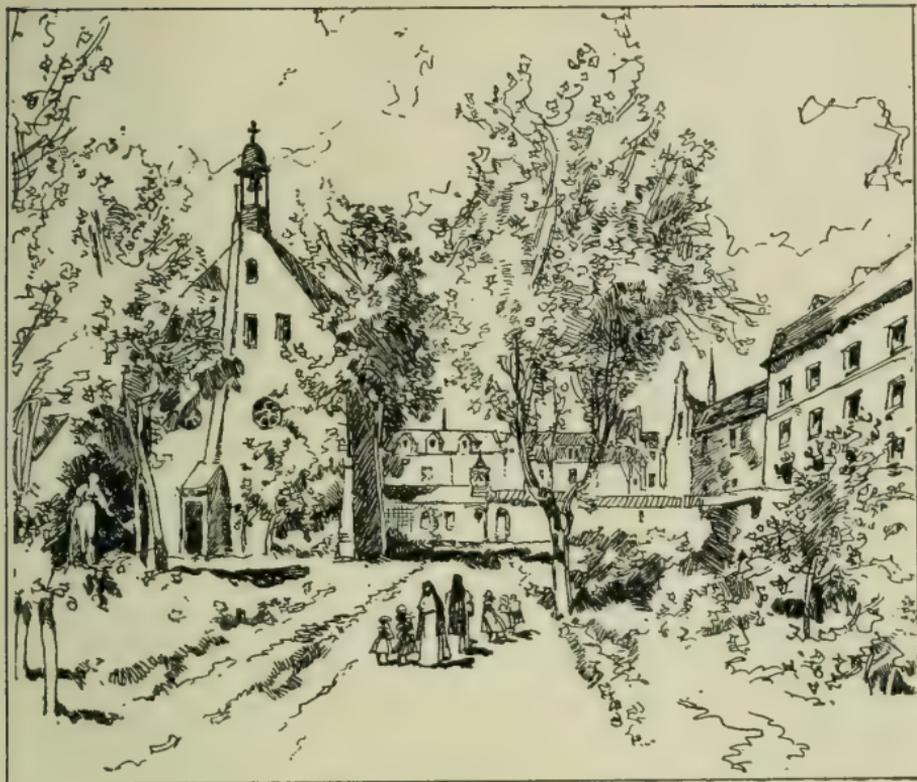
On donnait aussi parfois des représentations de ces pièces insipides, écrites spécialement pour les couvents.

C'est ainsi qu'Aurore « arrangea » un jour le *Malade imaginaire* afin que les nonnes ne reconnussent pas dans cette pièce, qu'elle joua avec ses compagnes, la comédie de l'impie Molière. Elle eut un très grand succès.

Cependant Aurore, qui atteignait l'âge de quinze ans, fut de nouveau tourmentée par cette crise d'âme qui avait si fort inquiété sa grand'mère à Nohant. Mais cette fois elle faisait montre d'une mysticité extraordinaire. Elle n'était pas pieuse lorsqu'elle entra au couvent. On lui avait enseigné la mythologie avant même le catéchisme. Elle avait fait à La Châtre une première communion de convenance, et le brave curé de Saint-Chartier, qui dans ses sermons n'entretenait ses paroissiens que d'affaires de ménage, n'était pas homme à prendre sur elle une grande influence.

La vie du couvent ne la rendit pas beaucoup plus dévote, mais il fallut un objet à cet ardent besoin d'aimer qui chaque jour grandissait en elle. « J'avais une sorte de culte pour M^{me} Alicia, écrit-elle, mais c'était un amour tranquille, il me fallait une passion ardente. Tous mes besoins étaient dans mon cœur et mon cœur s'ennuyait. » — Voilà!

Un soir, qu'elle était restée seule à l'église, elle eut une sorte d'hallucination : des formes vagues passaient devant



Le couvent des « Dames anglaises ».

(Croquis d'Ed. Mansion.)

ses yeux, des bruits étranges frappaient ses oreilles, elle crut entendre une voix lui murmurer *Tolle, lege*.

Elle ne pensa point à un miracle; néanmoins une foi ardente s'empara d'elle.

Elle lut alors les vies de saint Paul et de saint Augustin, se pénétra de l'Évangile, s'accoutuma à prier dans la chapelle, le soir, à la pâle clarté de la lampe du sanctuaire.

« La porte placée au fond de l'arrière-chœur était ouverte à cause de la chaleur, ainsi qu'une des grandes croisées qui donnaient sur le cimetière. Les parfums du chèvrefeuille et du jasmin couraient sur les ailes d'une fraîche brise. Une étoile perdue dans l'immensité était

comme encadrée par le vitrage et semblait me regarder attentivement. Les oiseaux chantaient ; c'était un calme, un charme, un recueillement, un mystère, dont je n'avais jamais eu l'idée. »

De plus en plus sa dévotion prenait une forme passionnée :

« Je brûlais littéralement comme sainte Thérèse ; je ne dormais plus, je ne mangeais plus, je marchais sans m'apercevoir du mouvement de mon corps ; je me condamnais à des austérités qui étaient sans mérite, puisque je n'avais plus rien à immobiliser, à changer ou à détruire en moi. Je ne sentais pas la longueur du jeûne. Je portais autour du cou un chapelet de filigrane, qui m'écorchait, en guise de cilice. Je sentais la fraîcheur des gouttes de mon sang, et au lieu d'une douleur c'était une sensation agréable. Enfin je vivais dans l'extase, mon corps était insensible, il n'existait plus. »

La supérieure des Anglaises, en femme avisée, ne crut jamais à cette vocation religieuse d'Aurore, et elle fit tout ce qu'elle put pour l'en détourner.

Elle l'incita à se mêler davantage aux jeux de ses compagnes, ne lui fournit plus d'occasion de se livrer à la méditation solitaire, la poussa hors de l'église dans les grandes cours de récréation et dans le vaste jardin.

Peu à peu, en effet, cette ferveur religieuse diminua d'intensité. Elle devait cesser d'ailleurs à la suite de deux incidents créés par des confesseurs maladroits.

Le curé, à La Châtre, un jour, la questionna maladroitement sur ses amours avec un jeune homme des environs, Stéphane Assajon de Grandsaigne, amours dont il courait des bruits, et comme elle niait, il insista tellement qu'elle se fâcha et, ne remit plus les pieds dans cette église. Une autre fois, à Paris, elle s'accusait de révoltes intérieures contre le respect filial, son confesseur voulut connaître le fond de cette histoire, il lui demanda le pourquoi et le comment de ses révoltes. Alors elle se tut. Il lui sembla que le prêtre voulait s'ingérer dans des secrets de famille, elle le trouva inconvenant et commença à sentir un grand

dégoût pour la pratique d'un sacrement si mal administré.

Bientôt, du reste, Aurore quitta le couvent des Anglaises. M^{me} Dupin avait appris vaguement les projets de sa fille d'entrer en religion, et, ne se souciant pas d'en faire une bigote, elle l'arracha à ce milieu religieux.

Au début de 1820, par un beau jour de printemps, Aurore rentra à Nohant avec sa grand'mère, dans la grosse calèche bleue.

Les premiers temps, elle s'y ennuya d'une façon terrible.

M^{me} Dupin n'était pas faite pour égayer cette solitude et dissiper la mélancolie de sa petite-fille. Elle luttait contre la surdité, la somnolence, la lassitude intellectuelle. « Aux repas, dit George Sand, elle se montrait avec un peu de rouge sur les joues, des diamants aux oreilles, la taille toujours droite et gracieuse dans sa douillette passée; » puis, cet effort accompli, elle se retirait dans son boudoir, persiennes closes. Pour la distraire, on jouait la comédie comme au couvent : c'était le passe-temps favori d'Aurore. Les représentations ne devaient pas se prolonger trop avant dans la soirée; vers dix heures, on procédait au coucher de M^{me} Dupin, et cette importante opération durait souvent jusqu'à minuit. *L'Histoire de ma vie* nous en décrit le cérémonial : « Des camisoles de satin piqué, des bonnets à dentelles, des cocardes de rubans, des parfums, des bagues particulières pour la nuit, une certaine tabatière, enfin tout un édifice d'oreillers splendides, car elle dormait assise, et il fallait l'arranger de manière qu'elle se réveillât sans avoir fait un mouvement. »

Cependant, la santé de la vieille dame allait s'affaiblissant chaque jour. Elle était sérieusement menacée de paralysie. Il fallut passer des après-midi et des nuits entières auprès du fauteuil de la malade.

Aurore s'en vengea en se jetant à corps perdu dans les livres.

Elle dévora le *Génie du christianisme*, qui devait avoir sur elle une influence considérable; elle lut Locke, Con-

dillac, Montesquieu, Bacon, Aristote, Pascal, La Bruyère, Montaigne, puis Pope, Milton, Dante, Virgile, Shakespeare et enfin Rousseau qui la passionna.

Deschartres, de son côté, lui infusait le scepticisme voltairien. Et, histoire de lui donner de l'endurance physique, il l'emmenait dans d'interminables parties de chasse, travestie en homme. Au surplus cette vie de garçon convenait admirablement à ses goûts et à son tempérament.

Se moquant du qu'en-dira-t-on, elle affichait, entre temps, son amitié pour Stéphane Assajon de Grandsaigne. C'est ce Stéphane qui est désigné, dans l'*Histoire de ma vie*, sous le faux nom de *Claudius*. Très fort en sciences naturelles, il lui donnait des leçons tout en courant ensemble, à cheval, les bois d'alentour. Naturellement ces parties de cheval très innocentes faisaient un bruit énorme chez les commères du pays. Les insinuations les plus absurdes étaient lancées contre les deux jeunes gens.

N'alla-t-on pas jusqu'à raconter qu'elle déterrât avec lui des cadavres, qu'elle entraît à cheval dans l'église, qu'elle tirait du pistolet sur l'hostie, que ses chiens dévoreraient les petits enfants, et que Stéphane était son amant.

La vérité est qu'à la fin, le jeune homme tomba, en effet, amoureux d'elle et lui envoya, de Paris où il terminait ses études de médecine, une lettre qui était bel et bien une déclaration. Mais Aurore devait demeurer toujours indifférente à ce souvenir de jeunesse. Elle ne lui répondit jamais.

Marie-Aurore Dupin de Francueil dont l'état s'était singulièrement aggravé dans les derniers temps, mourut au son des cloches de Noël, à l'aube du 25 décembre 1821. En mourant, elle confiait sa petite-fille à René de Villeneuve, un cousin — un homme de quarante-cinq ans. Aurore avait de l'affection pour son tuteur et elle s'entendait parfaitement avec lui, mais sa mère n'accepta pas la clause du testament qui les séparait, et elle l'emmena à Paris.

C'était la pire infortune qui pût arriver à Aurore, sa mère étant extravagante, presque folle. Elle arrachait les

livres des mains de sa fille, ne songeait qu'à la parer, passant, par exemple, des heures à la coiffer à la chinoise.

Aurore s'ennuyait terriblement dans cette compagnie. Aussi accepta-t-elle avec ravissement l'offre qui lui fut faite par des amis de son oncle, M. et M^{me} Roettier du Plessis, d'aller passer quelques semaines chez eux, à la campagne, près de Melun.

La famille du Plessis était charmante et la maison fort agréable. Ce fut là que, parmi les jeunes gens qui fréquentaient ses hôtes, Aurore fit connaissance du fils naturel du baron Dudevant, colonel en retraite. Casimir Dudevant avait vingt-sept ans. Il était, dit George Sand, « mince, assez élégant, d'une figure gaie et d'une allure militaire. »

Après plusieurs séjours au Plessis, il osa déclarer ses sentiments à Aurore :

« Je veux vous avouer, disait-il, que j'ai été frappé, à la première vue, de votre air bon et raisonnable. Je ne vous ai trouvée ni belle ni jolie... Mais, quand je me suis mis à rire et à jouer avec vous, il m'a semblé que je vous connaissais depuis longtemps et que nous étions deux vieux amis. » Voilà une jolie déclaration point banale...

Une entrevue fut ménagée entre M^{me} Dupin et le colonel Dudevant. Tout se passa le mieux du monde et le mariage fut décidé. La mère d'Aurore exigea seulement le régime dotal ainsi qu'une rente annuelle de 3 000 francs assurée à sa fille pour ses besoins personnels.

Le mariage fut célébré le 10 septembre 1822 à Paris, et, quelques jours après, les deux jeunes époux partaient pour Nohant.

Le Ménage d'Aurore

NUL, grossier, despote, Casimir Dudevant apparut bientôt à Aurore ce qu'il était dans la réalité : une sorte de *gentleman farmer* mal éduqué, à la chasse de l'aube au crépuscule, à peine correct avec sa femme, traînant par toute la maison ses grosses bottes crottées et ses habits de velours râpé.

Au moins espérait-elle que la venue d'un enfant la distrairait. Pendant le rude hiver de 1822-1823, elle se tint dans les longues journées venteuses au fond de son triste château, occupée au minutieux travail de la layette. Elle n'avait jamais cousu de sa vie, mais quand elle se vit un but bien déterminé : habiller le petit être qui naîtrait d'elle, elle se jeta sur ce travail matériel avec une sorte de passion.

Deschartres, qui faisait maintenant l'office de médecin, entourait de mille précautions la grossesse d'Aurore. Elle dut demeurer couchée pendant six semaines. A ce moment, le château et le parc étaient ensevelis sous une épaisse couche de neige. Pour la distraire, on lui avait apporté de petits oiseaux. Au baldaquin de son lit, elle avait fait suspendre des branches de sapin, ce qui donnait à sa chambre l'aspect d'une immense volière toute caquetante et frémissante...

Avec le printemps, la santé d'Aurore s'améliora, les fenêtres s'ouvrirent, les oiseaux s'envolèrent et l'on partit pour Paris où il avait été décidé que les couches se feraient.

Ce fut, en effet, dans un petit appartement garni de

l'hôtel de Florence, rue Neuve-des-Mathurins, qu'elle accoucha de Maurice le 30 juin 1823.

Éclair de joie dans sa vie conjugale qui ne devait pas se renouveler.

Bientôt il fallut reprendre le chemin de Nohant et les deux époux se retrouvèrent face à face.

Et les jours, les semaines, les mois retombèrent sur eux dans leur grande maison triste, dans le parc monotone, dans la campagne désolée.

Ils changèrent de demeure, allèrent passer l'hiver dans la banlieue de Paris, à Ormesson, puis revinrent au Plessis. Là, un soir de juillet, Aurore et quelques jeunes gens s'amusaient à se poursuivre sur la terrasse et à se jeter du sable. Quelques grains tombèrent dans la tasse de café de M. James Rœttier. On les invita à cesser ce jeu ; comme Aurore continuait, Casimir s'élança sur elle, l'insulta grossièrement et lui administra un soufflet. Ce fut sa première scène de violence publique. Aurore ne devait jamais la lui pardonner.

Au printemps de 1825, M. et M^{me} Dudevant étaient à Nohant lorsque la santé de la jeune femme devint si précaire que les médecins lui conseillèrent une cure à Cauterets.

On partit le 5 juillet et l'on s'arrêta à Bordeaux. Là, entre autres relations, M. Dudevant comptait parmi ses amis l'avocat général Aurélien de Sèze, fils du défenseur de Louis XVI.

Jeune et charmant, distingué d'allure, l'œil un peu fatal, le jeune homme, marié, du reste, à une femme délicieuse, fit grande impression sur Aurore. « Il tue des chamois et des aigles, écrit-elle en parlant de lui, dans son journal intime. Il se lève à deux heures du matin et rentre à la nuit. » Le beau chasseur — et sa compagne — avaient suivi, en effet, aux Pyrénées le couple Dudevant. Excursions dans les montagnes, randonnées à travers les cirques neigeux, le long des torrents écumeux sur les sentiers des forêts verdoyantes, enthousiasme devant les paysages, émoi profond, premiers tressaillements du cœur

d'Aurore, poignées de mains, baisers furtifs échangés avec Aurélien devant les splendeurs d'une nature comblée. Passion toute platonique, du reste. Le beau chasseur ne fut-il pas assez entreprenant? Aurore était-elle trop craintive?

En tous cas, de ces serremens furtifs, il ne devait rien rester qu'une tendre, une très tendre amitié nouée entre eux et scellée à jamais l'année suivante à un nouveau voyage à Bordeaux où ils se jurèrent de n'être jamais qu'amis.

Quelques années plus tard, en septembre 1828, Aurélien venant, quelques jours avant la naissance de la petite Solange, rendre une visite sentimentale à Aurore, la trouva ornée d'un respectable embonpoint et travaillant à une layette. « Que faites-vous donc là? — Ma foi, vous le voyez, je me dépêche pour quelqu'un qui arrive plus tôt que je ne le pensais. »

Devant cette layette et cette rotondité, l'« ami de Bordeaux » chut du septième ciel...

Cependant, loin de s'humaniser, Casimir Dudevant devenait chaque jour plus grossier. Il avait adopté entièrement les mœurs des hobereaux des environs, c'est-à-dire qu'il passait sa journée à faire ripaille, grand mangeur et grand buveur, puis à rester chez lui en un complet état d'ivresse. « Tant qu'on se bornait à être radoteur, écrit George Sand, fatigant, bruyant, malade même et fort dégoûtant, je tâchais de rire, et je m'étais même habituée à supporter un ton de plaisanterie qui, dans le principe, m'avait révoltée. » Mais quand on devenait obscène, il fallait qu'Aurore se réfugiât dans sa chambre et supportât les chants et les hurlements de son mari derrière la cloison jusqu'à six ou sept heures du matin.

Le lendemain de la naissance de Solange, elle l'entendit de son lit qui lutinait une chambrière. Toutes les filles d'ailleurs lui étaient bonnes.

C'était tantôt l'Espagnole Papita, sale et paresseuse comme une véritable Castellane, tantôt la Berrichonne Claire, sans préjudice d'une liaison à Bordeaux. Une

autre fille causait un scandale public en réclamant une pension alimentaire pour son enfant.

Contre un pareil régime, que pouvait faire Aurore? Ac-



George Sand, par elle-même.

cepter ou se révolter. Elle acceptait... provisoirement, c'est-à-dire qu'elle fermait les yeux autant que cela lui était possible sur les débordements de son mari et qu'elle trompait son ennui par de longues, par d'interminables lectures.

Bientôt elle sentit une véritable vocation littéraire s'emparer d'elle. Vers douze ans, nous l'avons vu, elle avait

ébauché un roman, *Corambé*; en 1827, elle écrivait le *Voyage en Auvergne*; en 1829, la *Marraine*.

« Je reconnus, dit-elle, que j'écrivais vite, facilement, longtemps, sans fatigue; que mes idées, engourdies dans mon cerveau, s'éveillaient et s'enchaînaient par la déduction, au courant de la plume. »

Se tenant au courant du mouvement littéraire de son époque, elle ne tarda pas à faire connaissance de trois de ses compatriotes qui devinrent ses trois amis, Alphonse Fleury, Félix Pyat, Jules Sandeau et avec lesquels elle avait de grands entretiens d'esthétique.

Jules Sandeau était né à Aubusson le 19 février 1811. Il avait connu les Dudevant vers la fin de 1829, près de La Châtre, chez les Duvernet, une maison amie.

Nous avons une silhouette d'Alphonse Fleury par une lettre malicieuse qu'Aurore lui écrivit un jour :

« Homme aux pattes immenses, à la barbe effrayante, au regard terrible; homme des premiers siècles, des siècles de fer, homme au cœur de pierre, homme fossile, homme primitif, homme normal, homme antérieur à la civilisation, antérieur au déluge... » Et continuant : « Depuis ton départ, — dit-elle — toutes les maisons de La Châtre ont été ébranlées dans leurs fondements, le moulin à vent a tourné pour la première fois, quoique n'ayant ni ailes, ni voiles, ni pivot. La perruque de M. de la Genetière a été emportée par une bourrasque au haut du clocher, et la jupe de madame Saint-O... a été relevée à une hauteur si prodigieuse que le grand Chicot assure avoir vu sa jarretière. »

La même chose pour Jules Sandeau. Elle lui écrit :

« Et toi, petit Sandeau! aimable et léger comme le colibri des savanes parfumées! gracieux et piquant comme l'ortie qui se balance au front battu des tours de Chateaubrun! depuis que tu ne traverses plus avec la rapidité d'un chamois, les mains dans les poches, la petite place, les dames de la ville ne se lèvent plus que comme les chauves-souris et les chouettes, au coucher du soleil; elles ne quittent plus leur bonnet de nuit pour se mettre



Maurice Sand.

Par Calamatta.

(Appartient à M^{me} Lauth-Sand.)

à la fenêtre, et les papillotes ont pris racine à leurs cheveux. La coiffure languit, le cheveu dépérit, le fer à friser dort, inutile, sur les tisons refroidis. L'usage des peignes commence à se perdre, la brosse tombe en désuétude, et la garnison menace de s'emparer de la place. Ton départ nous a apporté une plaie d'Égypte bien connue. » — Voyez-vous le don Juan!..

La bande d'amis se réunissait très souvent pour faire de la lecture à haute voix.

Lorsqu'un membre de la petite société s'éloignait de Nohant soit pour aller à Paris ou ailleurs, les camarades restés au pays lui écrivaient des lettres collectives pleines de verve et de gaieté. Et l'on signait :

Aurore Dudevant
hugolâtre!!

Jules Sandeau
hugolâtre!!

Alphonse Fleury
hugolâtre!!!

Sandeau et elle se voyaient souvent dans le petit bois entre le château d'Ars et Nohant. Ce fut Jules qui devina les sentiments de la jeune femme. Elle avait été longtemps sans savoir qu'elle l'aimait. Cependant lorsqu'elle entra au salon et qu'elle voyait un tas de chapeaux gris tous à peu près semblables, elle s'empressait de chercher si le chapeau gris à lacet rouge de Sandeau était dans le tas, et s'il y était, quel doux émoi elle ressentait!...

Le 27 octobre 1830, elle écrit à Boucoiran :

« Les cancans vont leur train à La Châtre plus que jamais. Ceux qui ne m'aiment guère disent que j'aime Sandot (1) (vous comprenez la portée du mot); ceux qui ne m'aiment pas du tout disent que j'aime Sandot et Fleury à la fois; ceux qui me détestent, que Duvernet et vous, par-dessus le marché, ne me font pas peur. Ainsi, j'ai

(1) Elle orthographiait alors ainsi.



sur ma persécution à cause de
mes opinions républicaines.

Sand

George

Maurice Sand, par George Sand.

(Appartient à M^{me} Lauth-Sand.)

quatre amants à la fois. Ce n'est pas trop quand on a comme moi les passions vives. Les méchants et les imbéciles! que je les plains d'être au monde! Bonsoir, mon fils, écrivez-moi. Et à propos, Sandot m'a chargé de le rappeler spécialement à votre souvenir. Il vous aime, cela ne m'étonne pas. Aimez-le aussi, il le mérite. »

Tandis que ses amis goûtaient les délices de la vie parisienne, Aurore aspirait à les rejoindre. Elle se plaignait d'avoir la fièvre et un *bon* rhumatisme, d'être « empaquetée de flanelles et fraîche comme une momie dans ses bandelettes ».

Elle fait, dit-elle, à grand'peine, en un jour, le voyage de son cabinet au salon, et l'une de ses jambes est auprès de la cheminée dudit appartement que l'autre est encore dans la salle à manger. Aussi parle-t-elle de s'acheter une de ces brouettes qui servent à voiturer les culs-de-jatte.

Le mois suivant, ô miracle! la voilà guérie, redevenue l'étudiante enthousiaste et exubérante, avide tout ensemble de travail et de plaisir.

En réalité, Nohant était pour elle la stagnation. Elle y avait d'affreuses crises de désespoir.

Comme compagnon de ses rêveries, elle possédait un cri-cri qui venait régulièrement manger ses pains à cacheter. Elle les choisissait blanc de peur qu'il ne s'empoisonnât. Il se promenait sur son papier et mourut, un jour, écrasé par une servante qui fermait une fenêtre.

« Je ne trouvais, dit Aurore, de mon ami que les deux pattes de derrière, entre la croisée et la boiserie. Il ne m'avait pas dit qu'il avait l'habitude de sortir... J'ensevelis ses tristes restes dans une feuille de datura que je gardai longtemps comme une relique. »

Cependant la situation du ménage devenait de plus en plus intolérable.

A vingt-cinq ans, elle se dit vieille, s'enlaidit, et tant elle s'ennuie auprès d'un mari qui lui est indifférent, elle se croit finie. « Je suis dans les pommes cuites », écrit-elle.

Un jour, Dudevant se mit encore dans une de ses colères

épouvantables, à propos d'une bouteille renversée. Il y avait du monde à dîner. A un moment, il se précipita sur un fusil et mit sa femme en joue ! Cela devenait de la folie furieuse.

Au mois de septembre, elle eut un accès de fièvre cérébrale qui mit ses jours en danger.

« Pendant quarante-huit heures, mande-t-elle à sa mère, j'ai été je ne sais où. Mon corps était bien au lit sous l'apparence du sommeil, mais mon âme galopait dans je ne sais quelle planète. »

Enfin la voilà mieux. Mais, comme elle achevait sa convalescence, elle fait une découverte qui va l'inciter à partir immédiatement et à fuir le toit conjugal.

En fouillant, un jour, dans le secrétaire de son mari, elle y découvre un paquet à son adresse, sur lequel sont écrits ces mots : *Ne l'ouvrez qu'après ma mort.*

Naturellement, elle le défait. C'était le testament de Casimir, rempli pour elle de malédictions et d'injures.

Aussitôt son parti fut pris.

Elle alla trouver son mari et le mit en demeure de lui servir la pension de 3 000 francs qu'il lui devait donner aux termes du contrat de mariage.

Casimir se révolta, cria, tempêta, puis il finit par céder. Tacitement, il fut convenu que ses enfants resteraient à Nohant, qu'elle-même passerait six mois à la campagne et six mois à Paris. Aurore était libre.

Les premières années de Paris

DANS les premiers jours de janvier 1831, par une nuit glaciale, une femme descendait d'une chaise de poste devant une maison très simple de la rue Racine. Encore qu'empaquetée de châles et de fourrures, sa figure pâle, un peu longue, paraissait plus longue encore. Transie de froid et brisée de fatigue après une dure traite de 70 lieues, la voyageuse gagna en hâte l'escalier, et, après avoir monté six étages, se jeta dans les bras frémissants d'un jeune homme qui l'attendait au seuil d'un modeste petit appartement. C'était Aurore Dupin prenant seule, pour la première fois, possession du pavé parisien et se jetant tout de suite aux bras de Jules Sandeau.

Que vient-elle faire dans cet immense tourbillon de déboires, de regrets, d'espérances et de désespoirs, elle, la paysanne au grand œil calme, à l'esprit sain, à la forte santé?... Officiellement, elle disait, elle écrivait à ses amis : « Ce que j'y viens faire? Ce que tout le monde y vient faire : me distraire, m'occuper des arts que l'on ne trouve que là dans tout leur éclat. Je cours les musées, je prends des leçons de dessin ; cela m'occupe tellement que je ne vois presque personne. »

En réalité, elle est venue, poussée déjà par un profond instinct de vagabondage, menée inconsciemment par son sourd génie littéraire qui étouffe dans le cadre de Nohant et dans la petite société de La Châtre, qui a soif de vie, de liberté, de vastes horizons.

Installée à Paris, avec Jules Sandeau, un problème les

préoccupe tout de suite tous les deux, brutal comme l'existence. Comment vivre ? Son mari lui devait 3 000 francs. Il ne lui fit jamais qu'une pension de 1 500 francs. De son côté, Jules Sandeau ne recevait de sa famille qu'une pension plus modeste encore. Il fallut aviser.

M^{me} Dudevant savait un peu de peinture. Elle s'adressa à un tabletier qui lui fit peindre des dessus de guéridon et de tabatières ; mais ce travail ingrat et peu rétribué la fatiguait sans chasser la gêne.

Ils se décidèrent à écrire à Henri de la Touche, leur compatriote, alors rédacteur en chef du *Figaro*.

De La Touche répondit le lendemain en les invitant à venir le voir à La Vallée aux Loups. Il recut le jeune couple avec bonté.

« Pourquoi ne faites-vous pas de journalisme ? dit-il à Sandeau.

— Hélas ! je suis bien paresseux, dit naïvement le jeune homme.

— Bon, mais je t'aiderai, dit Aurore.

— A merveille, dit La Touche. Apportez-moi le plus tôt votre article. »

De ce jour, Aurore laissa le pinceau pour la plume. Elle devint journaliste. Quel métier ! Le *Figaro* était exigeant et payait fort peu : 7 francs la colonne. Pour subsister et gagner vraiment quelque salaire, Aurore dut se résigner à devenir, comme elle dit, « ouvrier-rédacteur ». Elle peina chaque jour au journal de neuf heures du matin à cinq heures du soir.

De La Touche avait pris l'habitude de faire le *Figaro* dans l'après-midi, au coin de son feu, en causant tantôt avec ses rédacteurs, tantôt avec les nombreuses visites qu'il recevait. Ces visites, quelquefois charmantes, quelquefois ridicules, posaient, sans s'en douter, pour la secrétaire respectable qui, retranchée dans les petits coins de l'appartement, ne se faisait pas faute d'écouter et de critiquer.

Aurore n'était pas très assidue à son travail, auquel elle n'entendait rien. De La Touche la prenait un peu au collet

pour la faire asseoir; il lui jetait un sujet et lui donnait un petit bout de papier sur lequel il fallait le faire tenir. Elle barbouillait dix pages qu'elle jetait au feu et où elle n'avait pas mis un mot de ce qu'il fallait traiter. Au bout du mois, il lui revenait 12 fr. 50 ou 15 francs.

Un jour, il la fit mander dans son cabinet et lui dit :

« Vous devriez essayer du roman. »

Les deux collaborateurs se remirent à l'œuvre. Au bout de six semaines, ils eurent terminé un livre dont le titre était *Rose et Blanche*. Mais point d'éditeur.

Heureusement, ils firent la connaissance, au café du Pont Saint-Michel où ils déjeunaient tous les matins, d'un éditeur nommé Roret qui, sur les conseils de de La Touche, se décida à leur payer 400 francs le manuscrit. C'était pour eux la fortune!

Mais autre difficulté : comment signer?

« A moins d'un scandale, dit Aurore, il est impossible que j'écrive mon nom au frontispice d'un livre.

— Si mon père apprend que je fais de la littérature, il m'enverra sa malédiction, dit Sandeau.

— Bah! dit de La Touche, coupe Sandeau en deux, ton père ne te reconnaîtra plus! »

On suivit ce conseil : le livre fut signé : *Jules Sand*.

Cependant les deux amants ne fréquentaient pas seulement Henri de La Touche et le *Figaro*. Par leurs confrères, ils avaient été mis en relation avec toute la jeunesse littéraire du Paris d'alors.

Ce fut à ce moment qu'Aurore, sur le conseil que lui avait donné Boucoiran avant de quitter Nohant, se décida à s'habiller en homme.

Quel avantage pour elle : elle est sûre de ne pas être reconnue par ses compatriotes si, par hasard, ils la rencontrent. Et elle peut aller au théâtre ailleurs que dans les loges.

Toute la jeunesse romantique porte alors les cheveux bouclés et retombant sur les épaules. Chacun a l'air efféminé, et c'est à cette circonstance qu'elle doit de passer inaperçue dans la bande joyeuse.

Du reste, la fièvre de vie qui la possède la pousse à fréquenter les lieux les plus contradictoires. Elle est aujourd'hui au parterre du Théâtre-Français. Hier, elle assistait, de compagnie avec Félix Pyat et Alphonse Fleury, ses amis de Nohant, à la réunion d'un club républicain et saint-simonien. Demain matin elle sera au Musée du Louvre, une heure après à l'église pour y entendre un prédicateur célèbre. Puis, ce sera une conférence, une réunion littéraire, un autre théâtre.

Elle est partout, elle veut tout voir, tout entendre, tout connaître.

Mais ce sont surtout les musées qui l'impressionnent.

Entrée au Louvre, elle était comme enivrée, comme clouée devant les Titien, les Tintoret, les Rubens.

L'amour de l'art ne lui fait pas négliger ses relations. On a vu comment elle avait connu de La Touche. De même, elle fut recommandée à M. de Kératry, l'auteur du *Dernier des Beauvernois*. Elle alla le voir. Il la fit entrer dans une jolie chambre où elle vit, couchée sous un couvre-pied de soie rose très galant, une charmante petite femme qui jeta un regard de pitié sur sa robe de stoff et ses souliers crotés, et qui ne crut pas devoir l'inviter à s'asseoir. Elle se passa de la permission et demanda à son nouveau patron, en se fourrant dans la cheminée, si mademoiselle sa fille était malade. Le vieillard lui répondit, d'un air tout gonflé d'orgueil armoricain, que c'était là M^{me} de Kératry, sa femme.

« Très bien, lui dit-elle, je vous en fais mon compliment; mais elle est malade, et je la déränge. Donc, je me chauffe, et je m'en vais.

— Un instant; M. Anaïs-Dufréne m'a dit que vous vouliez écrire, et j'ai promis de causer avec vous de ce projet; mais tenez, en deux mots, je serai franc, une femme ne doit pas écrire.

— Si c'est votre opinion, nous n'avons point à causer.

— Ce n'était point la peine de nous éveiller si matin, M^{me} de Kératry et moi, pour entendre ce précepte. »

Dans l'antichambre, M. de Kératry lui dit encore :

« Croyez-moi, ne faites pas de livres, faites des enfants.

— Ma foi, Monsieur, lui répondit-elle, faites-en vous-même. »

Et là-dessus, bonsoir, elle planta là M. de Kératry, tout interloqué !

Pendant Aurore avait déménagé. Elle habitait maintenant quai Saint-Michel. Elle avait un appartement un peu plus grand et surtout un vaste balcon sur lequel elle avait disposé une douzaine de pots de fleurs et où croissaient roses, lilas, jasmins, orangers, géraniums, résédas et jusqu'à un cassis tout couvert de fruits verts.

Le petit appartement a trois pièces dont une est réservée et constitue la chambre de Jules Sandeau.

« Ce sera la chambre noire, la chambre mystérieuse, la cachette du revenant, la loge du monstre, la cage de l'animal savant, la niche du trésor, la caverne du vampire que sais-je? »

Pour quinze francs par mois, sa concierge l'aidait à faire son ménage, et, moyennant deux francs par jour, un gargotier du voisinage lui fournissait ses repas.

Toujours rédactrice au *Figaro*, elle collaborait aussi à la *Mode* et bientôt à la *Revue de Paris*. Au *Figaro* certains de ses petits articles non signés eurent beaucoup de succès, un entre autres fit quelque bruit, la censure y avait trouvé des allusions contre le gouvernement. Aurore se voyait déjà traduite devant les tribunaux. « Vive Dieu ! s'écrie-t-elle. Quel scandale à La Châtre ! Quelle horreur, quel désespoir dans ma famille ! Mais ma réputation est faite, et je trouve un éditeur pour m'acheter mes platitudes et des sots pour les lire. Je donnerais 9 fr. 50 pour avoir le bonheur d'être condamnée !... »

Entre temps, elle continuait de mener joyeuse vie avec ses amis et confrères de la bande romantique.

Une nuit, ils entraînent de La Touche dans une fantastique promenade au clair de lune à travers le quartier latin. Ils étaient suivis d'une voiture que le directeur du *Figaro* avait prise à l'heure pour quelque course et qu'il



George Sand (en 1831), par elle-même.

(Communiqué par M^{me} Lauth-Sand.)

garda jusqu'à minuit sans pouvoir se dépêtrer de leur folle compagnie. A tout instant il voulait les quitter, il montait dans le fiacre, mais on le tirait, on l'entourait, on lui

donnait d'excellentes raisons et il revenait avec eux. Vingt fois la comédie recommença. Le cocher, lui, tout comme de La Touche, avait pris son mal en patience. A la montagne Sainte-Geneviève, comme le cheval allait fort lentement, ils imaginèrent tous de traverser la voiture à la file, laissant les portières ouvertes et hurlant une facétie quelconque sur un air lugubre. Pyat prétendait avoir un but, qui était de donner une sérénade à tous les épiciers du quartier, et il allait de boutique en boutique, chantant à pleine voix : *Un épicier, c'est une rose.*

En pareil cas, plus on est bête, plus l'on rit!... Au surplus, ces « vadrouilles » nocturnes n'empêchaient pas le travail. Les folies passées, tout le monde était repris d'un beau zèle. Et la petite baronne Dudevant n'était pas la dernière à l'ouvrage.

L'éditeur qui lui avait acheté *Rose et Blanche* ayant cru remarquer que les passages de ce premier roman les mieux venus étaient ceux qu'elle avouait avoir écrits seule, lui demanda un autre livre.

Précisément elle était attelée depuis quelques mois à une nouvelle œuvre en prose, elle l'acheva rapidement et le 19 mai 1832 parut, sous le titre qui allait devenir fameux par toute l'Europe : *Indiana*. Aurore adoptait pour le signer, le nom — définitif cette fois et qu'elle allait glorieusement illustrer — de George Sand.

Dans son entourage immédiat, le livre commença par avoir peu de succès. Les deux critiques que de La Touche avait chargé des livres au *Figaro*, étaient alors Alphonse Rabbe et Kératry.

Kératry, littérateur entre deux âges, était très usé et ne songeait plus qu'à priser dans une tabatière dont il répandait à moitié le contenu sur tous les papiers qui l'entouraient. Il trouva l'œuvre excessivement médiocre. Peut-être aussi se souvenait-il de la visite que l'auteur lui avait faite!...

Quant à Alphonse Rabbe, il la déclara absurde. C'était assez le commun jugement qu'il portait sur toutes les œuvres. Il n'estimait dans toute la littérature qu'un seul

livre, *Poulipâtre ou la Sœur grise* qu'il espérait écrire un de ces jours.....

Il ne faut donc pas s'étonner autrement que ces deux anabaptistes n'aient rien compris au roman de M^{me} Sand.

Par contre, *Indiana* trouva auprès du grand public un débordant enthousiasme. En un seul jour, le nom de George Sand fut connu, lancé de par le monde.

Trois mois après, elle mit le comble à sa réputation en faisant paraître *Valentine*.

Dès lors la voilà célèbre. On l'assaille de propositions de collaboration. Elle signe un traité avec François Buloz qui venait de prendre la direction de la *Revue des Deux Mondes* et groupait autour de lui une multitude de jeunes écrivains. Ce traité lui assurait une rente annuelle de 4 000 francs, à condition qu'elle donnât toutes les six semaines trente-deux pages de copie.

Ce fut à ce moment qu'elle fit la connaissance de toutes les illustrations littéraires de son temps.

Balzac, tout d'abord.

La lecture de la *Physiologie du Mariage* et de la *Peau de chagrin* avait vivement intéressé George Sand. Elle pria donc un ami commun de la présenter au romancier.

A cette époque, Balzac occupait, rue Cassini, un petit appartement situé au fond d'un jardin, c'était une enfilade de pièces décorées avec élégance et meublées d'objets délicieux du XVIII^e siècle.

Il accueillit M^{me} Sand avec une bienveillance toute ronde. Il la loua de son talent, fit un grand éloge d'*Indiana*, puis parla de lui-même, de ses projets, devenant intarissable de verve et d'imagination.

Au cours de la conversation, il fut amené à prononcer le nom de Rabelais. George lui avoua qu'elle ne l'avait point lu.

« Est-ce possible! s'exclama-t-il. »

Et, aussitôt, il partit sur l'auteur de *Pantagruel* en une magnifique tirade.

George Sand sortit éblouie de la rue Cassini.

« Cet homme aura tout l'avenir qu'il rêve, déclara-

t-elle. Il comprend trop bien ce qui n'est pas lui pour ne pas faire de lui-même une grande individualité. »
 (Ce n'est pas mal, pour un jugement à première vue!...

Pendant Balzac avait promis de l'aller voir, et il tint sa parole.

« Il grimpaît avec son gros ventre, raconte-t-elle, tous les étages de la maison du quai Saint-Michel, et arrivait, soufflant, riant, bavardant sans reprendre haleine. Il prenait des paperasses sur une table, y jetait les yeux, avait l'intention de s'informer un peu de ce que ce pouvait être; mais, aussitôt, pensant à ce qu'il était en train de faire, il se mettait à le raconter. »

Un jour, il entreprit de lui révéler ce formidable Rabelais qu'elle ignorait. Il lui en lut des passages à haute voix, mais en les entremêlant de commentaires de son cru si risqués qu'elle accueillit fort mal ses propos.

« Allez-vous en, lui dit-elle. Vous êtes un gros effronté.

— Je vous obéis, lui répondit-il en riant. Mais, en ce moment, vous n'êtes qu'une bête et une chipie. »

Cette fâcherie ne dura pas longtemps. Quelques jours plus tard elle dînait chez lui avec Sandeau.

Le menu fut quelque chose d'extraordinaire.

Bœuf bouilli, melon et champagne frappé.

Après quoi, Balzac alla endosser une belle robe de chambre toute neuve, pour la leur montrer avec une joie de petite fille; il voulut sortir ainsi costumé, un bougeoir à la main pour les reconduire jusqu'aux grilles du Luxembourg. Il les accompagna portant sa bougie allumée, dans un joli flambeau de vermeil ciselé, parlant des quatre chevaux arabes qu'il n'avait pas encore, qu'il aurait bientôt — qu'il n'a jamais eus et qu'il a cru fermement avoir pendant quelque temps. — Il les eût menés jusqu'à l'autre bout de Paris.

Une autre fois, c'est à Gustave Planche qu'elle se fait présenter. Il demeurait alors rue des Cordiers, à l'hôtel Jean-Jacques Rousseau, l'un des plus pauvres et des plus sales du Quartier-Latin.

L'intrépide Aurore y arriva, vêtue en homme.

On ne l'appelait que *Monsieur George* et on la prenait pour un étudiant.

Bientôt Planche et elle furent liés d'une étroite amitié.

Sous ses dehors frustes, Planche était une âme enthousiaste et un cœur généreux. George Sand savait qu'elle pouvait entièrement compter sur lui et elle en profitait.

En maintes circonstances, elle faisait appel à son obligeance, à son amitié.

Un matin, George vient frapper à la porte du critique de la *Revue des Deux-Mondes* :

« Levez-vous, habillez-vous vite et venez avec moi. »

Quand ils sont dans la rue :

« Eh bien ! qu'y a-t-il ? »

— Nous allons rue du Bouloi.

— Et quoi faire ?

— Chercher Casimir. »

La rue du Bouloi était alors le point d'arrivée de la plupart des diligences, et Casimir, qui descendait tout endormi et tout brisé de fatigue de la voiture de Châteauroux, n'était autre que M. Dudevant, gentillâtre campagnard, enfoui sous une épaisse casquette à oreillettes que rien ne pouvait décider à ôter.

Planche était confisqué pour toute la journée et devait distraire Casimir, le mener déjeuner et diner au Palais-Royal, le conduire au théâtre. Et le lendemain, il allait le réintégrer dans sa patache.

Ce fut Gustave Planche qui mit M^{me} Sand en rapports avec Sainte-Beuve.

Elle désirait le voir pour le remercier de ce qu'il avait écrit sur ses premiers ouvrages. Ils y allèrent vers midi. Sainte-Beuve vit une jeune femme aux beaux yeux, au beau front, aux cheveux noirs et un peu courts, vêtue d'une sorte de robe de chambre sombre des plus simples.

L'entrevue n'eut rien de palpitant. Sainte-Beuve avait été aimable dans son article, mais sans exagération. Il se montra courtois et, pourtant, réservé. Évidemment sa finesse lui conseillait de ne pas s'engager tout de suite à fond avec une muse si séduisante.

Bientôt, du reste, il jouera un autre rôle dans la vie de George Sand.

C'est que l'auteur d'*Indiana* touchait à une période désespérée de son existence. Son amour pour Jules Sandeau craquait, s'effritait lamentablement un peu plus chaque jour. Les heures de misère gaie et insouciance étaient passées. Avec la fortune littéraire, étaient venus la réflexion, l'expérience, l'assagissement même, toutes sortes de choses qui ne cadrent pas avec une belle passion romantique, et peu à peu, le couple se désunissait.

On avait quitté le petit logement du cinquième de la Place Saint-Michel, on était allé demeurer dans un plus vaste appartement, 26, quai Malaquais. Là George Sand avait retrouvé un milieu, un paysage plus conformes à ses goûts aristocratiques, à son amour de la nature. Les grands arbres des jardins environnants formaient un épais rideau verdâtre où chantaient les merles, où babil-laient les moineaux. Le soir, le silence devenait absolu, un silence épais comme celui de la campagne berri-chonne.

Dans un tel asile de paix, George Sand travaillait chaque jour davantage, et chaque jour l'éloignait un peu plus de son amant.

Lui souffrait silencieusement, ne devant jamais oublier celle qui lui était apparue dans l'aube rayonnante de sa jeunesse, conservant au fond de lui-même ses traits gravés dont il donnait l'image suivante dans *Marianna* :

« ... C'était une de ces âmes qui ne doivent rien au monde qui ne les connaît pas. Élevée aux champs qu'elle désertait pour la première fois, ses manières offraient un singulier mélange de hardiesse et de timidité; parfois même elles affectaient je ne sais quelle brusquerie pétulante qui venait d'une secrète inquiétude et d'une ardeur inoccupée, familière et presque virile; son intimité était d'un facile accès; mais sa fière chasteté et son instinctive noblesse mêlaient, au laisser-aller de toute sa personne, des airs de vierge et de duchesse qui contrastaient d'une façon étrange avec son mépris des convenances et son

ignorance du monde, et si nulle ne savait mieux qu'elle encourager les sympathies, elle savait mieux que toute autre leur commander un saint respect... Tout révélait en elle une nature luxuriante qui s'agitait impatiemment sous le poids de ses richesses inactives. On eût dit que la vie circulait, frémissante, entre les boucles de son épaisse et noire chevelure, on sentait comme un feu caché sous cette peau brune, fine et transparente; la taille était frêle, mais soutenue par une svelte et gracieuse audace. Son front net et pur disait bien que les orages de la passion n'avaient point grondé sur cette noble tête, mais l'expression de ses yeux, brûlante, fatiguée, malade, accusait des luttes intérieures, terribles, incessantes, inavouées.

Les luttes intérieures de Jules Sandeau n'étaient pas moins vives. Et cependant, lui aussi devait faillir. Fut-ce par dépit? Fut-ce par vengeance? Fut-ce par lassitude? On ne sait, mais toujours est-il que, vers le commencement de 1833, sa maîtresse, voulant lui faire une surprise, arriva à l'improviste de Nohant, et le trouva fort occupé auprès d'une jolie blanchisseuse! Cris, scène, rupture.

Libéralement elle abandonna à Sandeau l'appartement dont elle avait payé deux termes et lui glissa, en outre, une somme d'argent avec laquelle il put partir pour l'Italie, se consoler de cette infortune... Ce n'était pas la première fois que, dans cette étrange union, la maîtresse venait au secours de l'amant...

Disons tout de suite, pour en terminer avec l'auteur de *Mademoiselle de la Seiglière*, que même marié, même vieilli, il n'oublia jamais complètement cette femme. Il n'avait pas revu George Sand depuis des années, lorsqu'un soir, dans les bureaux de la *Revue des Deux-Mondes*, un petit homme chauve, à tournure militaire et pensif, heurta en entrant une femme grasse, au teint de tzigane, qu'il salua poliment :

« Pardon, madame !

— Pardon, monsieur ! »

Et quand Sandeau se fut assis — car c'était lui :

« Quelle est donc cette dame ? demanda-t-il.

— Comment! c'est vous qui demandez cela?... C'est George Sand! »

En se séparant de son amant, George Sand avait tranché dans le vif avec une sorte de rudesse chirurgicale. Mais après l'heure de courage, vinrent les heures d'abattement. Désenchantée, désespérée, un peu écœurée de la vie, mais toujours confiante en elle, au fond, ayant un intense besoin de protection et d'expansion, elle se tourna vers autrui, et cet autrui fut Mérimée.

Or, ce fut Sainte-Beuve qui servit de truchement à cette union. On a reproché à l'auteur des *Lundis* son rôle « d'entremetteur » en cette affaire. C'est un bien gros mot. Disons simplement qu'il fit les présentations.

« Vous me l'avez prêté, je vous le rends », lui dira George Sand lorsqu'elle aura rompu avec Mérimée. Mais ce n'est là qu'une boutade de mauvaise humeur — sans autre portée!

Cette aventure sentimentale fut, d'ailleurs, de courte durée. Peu de caractères étaient aussi dissemblables que ceux de Mérimée et de George Sand. Ils reconnurent bientôt l'un et l'autre qu'ils s'étaient trompés.

« Je me suis conduite à trente ans comme une fille de quinze ne l'eût pas fait, écrivait-elle, un peu piquée... » Puis : « Pendant huit jours, je crus qu'il avait le secret du bonheur. » Mais au bout de huit jours, elle « pleurait de souffrance, de dégoût et de découragement ». Elle dit encore : « Après cette ânerie, je suis plus consternée que jamais... »

Triste épithète pour le caractère grincheux de Mérimée. Mais comment lui-même, de son côté, avait-il jugé l'héroïne romantique?

On sait les apparences glaciales de l'auteur de *Colomba*, il avait horreur des démonstrations, des épanchements verbeux; il y avait toujours en lui quelque chose de timide, de concentré, de discret, de pudique presque. Il se gardait de l'enthousiasme comme d'un ridicule, de l'attendrissement comme d'une faiblesse. Sa grande préoccupation était qu'on ne le surprît pas en flagrant délit d'émotion.

Quel contraste avec l'âme chaude, vibrante et expansive de George ! Et quelles scènes douloureuses, muettes de surprise, d'indignation, de haine peut-être durent éclater entre ces deux amants si peu faits pour se comprendre !...

Bientôt donc une nouvelle rupture fut consommée.



George Sand.

(D'après un crayon de Julien.)

Fut-ce George Sand qui partit ou bien Mérimée?... Une anecdote veut que ce soit lui qui ait claqué la porte — mais l'anecdote est-elle vraie! On prête aussi à Mérimée un assez vilain geste : en se retirant, il aurait déposé cent sous sur la cheminée. — Mieux vaut ne pas croire pareille histoire.

George Sand, un peu lassée de la passion, se retourna vers l'amitié solide de Gustave Planche.

Planche n'était ni jeune, ni beau, ni très soigné de sa personne. Cependant c'est à lui qu'elle s'attacha. Elle prisait en lui, nous l'avons dit, les qualités de bon gros chien fidèle qui défend sa maîtresse et rapporte l'ombrelle entre ses dents.

Le fait est qu'il fut à la fois à cette époque son défenseur et son commissionnaire.

Un jour il se crut personnellement visé dans un feuilleton de l'*Europe littéraire*, dans lequel il était rendu compte de *Lélia*. Aussitôt il fit appel à deux de ses amis. On se battit.

Voici la note écrite par les témoins, sur le terrain même du duel, au Bois de Boulogne.

« M. Feuillide a déclaré à M. Planche qu'il ne reconnaissait à personne le droit de lui demander l'interprétation de sa rédaction, et il a ajouté que M. Planche était libre de faire cette interprétation comme il l'entendrait, et que, du moment qu'il se croyait personnellement offensé, M. Feuillide consentait à lui donner la satisfaction demandée.

« Après un coup de feu échangé de part et d'autre, M. Planche s'est déclaré satisfait. »

L'*Écho de la Jeune France*, auquel nous empruntons ces détails, ajoute :

« Un livre qui a de tels résultats n'est assurément pas une œuvre recommandable. »

C'était là de la bonne critique littéraire!

D'autre part, George ayant fait venir ses enfants auprès d'elle, Planche remplissait la charge de femme de chambre : il faisait sortir Maurice du lycée Henri IV, il le ramenait

aux jours de congé, il allait chercher le médecin pour Solange lorsque cette dernière fut prise d'une terrible coqueluche. Enfin il accompagnait George dans ses sorties mondaines.

C'est ainsi qu'en 1834, la *Revue des Deux Mondes* ayant donné un grand diner, elle y vint au bras de Planche. Un des convives de ce diner nous la décrit ainsi : « C'était une petite femme brune de peau et de cheveux, aux yeux bombés et aux pupilles de jais, au nez aquilin et aux lèvres épaisses. Assez maigre et fluette de forme, sans appendices charnus ni devant ni derrière, bref une apparence de jeune garçon habillé en femme ; un être plutôt étrange que beau et agréable. Elle ne parla presque pas et regarda beaucoup les yeux bleus de son voisin, le philosophe Jouffroy.

« Aussitôt le diner fini, elle se retira avec son ami, le grand Gustave qui lui mit son châle sur les épaules assez gauchement et fit sourire un peu l'assemblée de son rôle de Sigisbée. »

Ce rôle, tout le monde le comprenait, et Gustave Planche le premier, peut-être, ce n'était là qu'un entr'acte entre deux tableaux de passion déchirante.

« Je dois, a dit George Sand, une reconnaissance particulière, comme artiste, à M. Gustave Planche, esprit purement critique, mais d'une grande élévation. Il me fut très utile, non seulement parce qu'il me força, par ses moqueries franches, à étudier un peu ma langue, que j'écrivais avec beaucoup trop de négligence, mais encore parce que sa conversation peu variée, mais très substantielle et d'une clarté remarquable, m'instruisit d'une grande quantité de choses.

« Après quelques mois de relations très douces et très intéressantes pour moi, j'ai cessé de le voir pour des raisons personnelles qui ne doivent rien faire préjuger contre son caractère privé, dont je n'ai jamais eu qu'à me louer en ce qui me concerne.

« Mais il faut bien que je dise que son intimité avait pour moi de graves inconvénients.

« Elle m'entourait d'inimitiés et d'aversions violentes.

« Déjà de La Touche n'avait pas voulu se prêter à un raccommodement avec lui et s'était brouillé avec moi à cause de lui.

« Tous ceux que Planche avait blessés, par des écrits ou des paroles, me faisaient un crime de le mettre chez moi en leur présence, et j'étais menacée d'un isolement complet par l'abandon d'amis plus anciens que lui, qui ne devaient pas, disaient-ils, être sacrifiés à un nouveau venu.

« J'hésitai beaucoup.

« Il était malheureux par nature, et il avait pour moi un attachement et un dévouement qui paraissaient en dehors de sa nature.

« Je voyais en lui une intelligence éminente qui s'efforçait généreusement de me faire part de ses conquêtes, mais qui les avait amassées au prix de son bonheur, et j'étais encore dans l'âge où l'on a plus besoin de bonheur que de savoir.

« Je me souviens qu'un jour Planche me demanda si je connaissais Leibnitz, et que je lui répondis *non* bien vite, non pas tant par modestie que par crainte de le lui entendre discuter et démolir.

« Je n'aurais pourtant pas repoussé Planche d'auprès de moi... sans des circonstances particulières qu'il comprit avec une grande loyauté. »

Planche écarté. lequel serait élu partenaire dans la prochaine aventure sentimentale? Car il était impossible que George Sand demeurât seule, non pas d'ailleurs qu'elle fût sensuelle. Dumas fils qui ne manquait pas de psychologie disait d'elle : « M^{me} Sand a de petites mains, sans os, moelleuses, ouateuses, presque gélatineuses. C'est donc fatalement une curieuse excessive, trompée, déçue dans ses incessantes recherches, mais non une passionnée. C'est en vain qu'elle voudrait l'être, elle ne le peut pas; sa nature physique s'y refuse. » Du moins, à défaut de sensualité, il y avait en elle un besoin d'affection qui ne pouvait rester sans emploi. Il lui fallait quelqu'un



Prosper Mérimée.

aussi qui l'aidât dans la carrière et dans la vie nouvelle qu'elle avait entreprises. Voilà ce que tout le monde ignorait.

Sainte-Beuve, zélé comme toujours, offrait ses services. On ne les refusait point. Elle lui suggéra que peut-être, Dumas pourrait bien... Mais Dumas se défia et il ne se rendit point au déjeuner de circonstance que prétendait improviser l'auteur des *Lundis*.

Dépitée du côté de la littérature, George se tourna vers les philosophes austères. Elle écrivit à son cicerone :

« Mon ami, je recevrai M. Jouffroy de votre main. »

Le moment venu, devant la gravité du personnage, elle-même recula.

Elle en était à ce point de ses essais, de ses désillusions, de ses craintes chimériques, lorsque le hasard, toujours spirituel et toujours féroce, lui fit enfin rencontrer cette âme sœur qu'elle cherchait depuis si longtemps : Alfred de Musset.

Venise

George est dans sa chambrette
 Entre deux pots de fleurs,
 Fumant sa cigarette,
 Les yeux baignés de pleurs.

Buloz, assis par terre,
 Lui fait de doux serments ;
 Solange par derrière
 Gribouille ses romans.

Planté comme une borne,
 Boucoiran tout mouillé
 Contemple d'un œil morne
 Musset tout débraillé.

Planche, saoul de la veille,
 Est assis dans un coin
 Et se cure l'oreille
 Avec le plus grand soin.

Pâle et mélancolique,
 D'un air mystérieux
 Papet, pris de colique,
 Demande où sont les lieux.

Tel est, rimé par Musset lui-même, en vers légers, le tableau peu banal de l'appartement du 19, quai Malaquais, vers le mois d'août 1833. Depuis quelques semaines, l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie* s'est définitivement installé chez l'auteur d'*Indiana*, et, dans la joyeuse petite

société bohème où ils fréquentaient tous les deux, il passe pour son amant officiel.

Comment en sont-ils venus là ?

D'après Paul de Musset, Alfred aurait raturé sur les premières pages du roman de George tous les adjectifs inutiles. L'exemplaire serait tombé sous les yeux de Mme Sand, qui, cruellement atteinte dans son amour-propre littéraire, n'aurait pas caché son sentiment au poète. Il se serait défendu et, de fil en aiguille, ils auraient lié relations.

Mais cela ne concorde guère avec la lettre qu'il lui adressa le 24 juin 1833 :

« Madame,

« Je prends la liberté de vous envoyer quelques vers que je viens d'écrire en relisant un chapitre d'*Indiana*, celui où Noun reçoit Raymon dans la chambre de sa maîtresse. Leur peu de valeur m'avait fait hésiter à les mettre sous vos yeux, s'ils n'étaient pour moi une occasion de vous exprimer le sentiment d'admiration sincère et profonde qui les a inspirés.

« Agréez, Madame, l'assurance de mon respect.

« ALFRED DE MUSSET ».

Et George Sand reçut les vers suivants :

Sand, quand tu l'écrivais, où donc l'avais-tu vue,
 Cette scène terrible où Noun, à demi nue,
 Sur le lit d'*Indiana* s'enivre avec Raymon ?
 Qui donc te la dictait, cette page brûlante
 Où l'amour cherche en vain, d'une main palpitante,
 Le fantôme adoré de son illusion ?
 En as-tu dans le cœur la triste expérience ?
 Ce qu'éprouve Raymon, te le rappelais-tu ?
 Et tous ces sentiments d'une vague souffrance,
 Ces plaisirs sans bonheur, si pleins d'un vide immense,
 As-tu rêvé cela, George, ou t'en souviens-tu ?

N'est-ce pas le réel dans toute sa tristesse,
 Que cette pauvre Noun, les yeux baignés de pleurs,
 Versant à son ami le vin de sa maîtresse,
 Croyant que le bonheur, c'est une nuit d'ivresse,
 Et que la volupté, c'est le parfum des fleurs?...

Au surplus, la jeune femme n'apportait que très peu d'empressement à se lier avec Alfred de Musset. Au mois de mars, elle écrivait à Sainte-Beuve, son « confesseur » : « A propos, réflexion faite, je ne veux pas que vous m'amenez Alfred de Musset. Il est très dandy. Nous ne nous conviendrons pas, et j'avais plus de curiosité que d'intérêt. »

Mais, décidément, Musset qui se sentait du goût pour elle, tenait à resserrer leurs relations naissantes. « Je puis être, lui disait-il, si vous m'en jugez digne, non pas votre ami, — c'est encore trop moral pour moi, — mais une espèce de camarade sans conséquence et sans droits, par conséquent sans jalousie et sans brouilles, — capable de fumer votre tabac, de chiffonner vos peignoirs et d'attraper vos rhumes de cerveau en philosophant avec vous sous tous les marronniers de l'Europe moderne. Si, à ce titre, quand vous n'aurez rien à faire ou envie de faire une bêtise (comme je suis poli!) vous voulez bien de moi pour une heure ou une soirée, au lieu d'aller, ce jour-là, chez Madame une telle faisant des livres, j'aurai affaire à mon cher Monsieur George Sand, qui est désormais pour moi un homme de génie. — Pardonnez-moi de vous le dire en face : je n'ai aucune raison pour vous mentir. »

Voilà qui s'appelle un hameçon bien appâté!...

A la fin de juillet *Lélia* paraît, George en offre un exemplaire à Musset, avec cette dédicace sur le tome I^{er} : « A Monsieur mon gamin d'Alfred, GEORGE », et sur le tome II : « A Monsieur le vicomte Alfred de Musset, hommage respectueux de son dévoué serviteur, GEORGE SAND ».

Cette fois Musset n'y tient plus, un beau jour il prend sa plume et il écrit, tout d'une traite :

« Mon cher George, j'ai quelque chose de bête et de

ridicule à vous dire. Je vous l'écris sottement au lieu de vous l'avoir dit, je ne sais pourquoi, en rentrant de cette promenade! J'en serai désolé, ce soir. Vous allez me rire au nez, me prendre pour un faiseur de phrases dans tous mes rapports avec vous jusqu'ici. Vous me mettrez à la porte et vous croirez que je mens. Je suis amoureux de vous. »

Il nous semble qu'elle devait s'en douter depuis quelque temps déjà!... Toujours est-il que de son côté ses sentiments ont un tant soit peu changé. Elle voit le « dandy » sous un jour plus favorable. Le 25 août, en effet, elle manda à Sainte-Beuve — le confident habituel — : « Je me suis enamourée, et cette fois très sérieusement, d'Alfred de Musset. »

Voilà qui est clair! Elle n'était point inhumaine et, d'ailleurs, Musset arrivait au bon moment.

Le 21 septembre, George écrira de nouveau au critique des *Lundis* : « Je suis heureuse, très heureuse, mon ami. Chaque jour je m'attache davantage à lui; chaque jour je vois s'effacer enfin les petites choses qui me faisaient souffrir; chaque jour je vois mieux briller les belles choses que j'admirais. Et puis encore, par-dessus tout ce qu'il est, il est *bon enfant*, et son intimité m'est aussi douce que sa préférence m'a été précieuse... Après tout, voyez-vous, il n'y a que cela de bon sur la terre. »

Bientôt il s'installe chez George Sand. La première personne qu'il y rencontre à toute heure, c'est Gustave Planche, le *patito* officiel. La figure de Planche irrite Musset. Le critique et le poète sont très mal ensemble, depuis certain bal chez Achille Devéria où Musset dansait fort souvent avec M^{lles} Champollion et Hermine Dubois. Planche, qui ne dansait pas, dit que, du coin où il était assis, il avait vu le valseur infatigable déposer un baiser furtif sur l'épaule d'une de ses valseuses. Le propos, répété, arriva aux parents, qui défendirent à leur fille d'accepter les invitations de leur valseur habituel. Musset demanda des explications avec tant d'insistance qu'on ne put les lui refuser. On remonta jusqu'aux sources du

méchamment propos. Planche essaya de nier ; mis au pied du mur, il avoua. L'indignation du père se tourna contre lui. A la sortie, il lui donna de la canne sur le dos.

Aussi, la première préoccupation d'Alfred de Musset, en arrivant quai Malaquais, fut-elle d'en évincer Planche. D'un commun accord on le jugea commun et sale et on le pria de ne plus revenir. Le malheureux critique s'en fut la mort dans l'âme.

Et la bande joyeuse de continuer ses exploits. Bals à tous fracas, diners cocasses, farces et mystifications, tout était prétexte à Musset pour faire briller sa verve folle, pour dépenser son esprit et son imagination. Docile, George Sand, sous le charme de cette jeunesse exubérante, le suivait partout où il l'entraînait.

Un soir, on donne pour voisin de table au grave Lerminier, de la *Revue des Deux-Mondes*, le mime Debureau qui, au dessert, voulut expliquer à l'homme politique les secrets de l'équilibre européen en lançant son assiette en l'air et en la faisant ensuite tourner sur la pointe d'un couteau. Ahurissement de Lerminier.

Une autre fois, chez George, la place de Musset demeure vide. On regrette son absence. Cependant, le dîner est assez mal servi par une jeune servante très novice, en costume de Cauchoise, avec un jupon court, des bas à côtes, une croix d'or au cou et les bras nus.

Elle commet les pires maladresses, laisse tomber les plats, pose les assiettes à l'envers, et, finalement, verse le contenu d'une carafe sur le crâne de Lerminier, — toujours ce pauvre Lerminier ! Alors on s'aperçoit seulement que l'appétissante Cauchoise n'est autre qu'Alfred de Musset qui enlève sa perruque et prend place près des convives au milieu de l'hilarité générale.

L'été passe à Paris au milieu de toutes ces folies. A l'automne, les deux amants, toujours plus épris l'un de l'autre, désertent la capitale pour les rocailles et l'or sombre de la forêt de Fontainebleau. Ils y passent une lune de miel incomparable ; Musset toujours d'humeur joyeuse et gamine, tour à tour rimant et dessinant. En

de nombreuses esquisses, il croque sa maîtresse, « le nez légèrement busqué, la bouche sensuelle, l'œil impérieux », représente force charges de leurs amis. Puis, il réunit tous ces croquetons dans un album sur la première page duquel il trace ces lignes :

Le public est prié de ne pas se méprendre.

Ceci est l'album de George Sand,

Le réceptacle informe de ses aberrations mentales et autres.

Je, soussigné, Mussaillon I^{er},

Déclare que mon album n'est pas si cochonné que ça.

Celui qui a inscrit mon nom sur ce stupide album n'est qu'un vil facétieux. Il est vexant d'être accusé des turpitudes de George Sand.

MUSSAILLON I^{er}.

Cependant, avec l'hiver qui s'approchait à grands pas, un projet de voyage germait et mûrissait dans la pensée des deux amants : partir ensemble pour l'Italie ! Enthousiasmée, George Sand accueillit avec une joie profonde l'idée de découvrir avec son amant la terre de l'amour et de la beauté.

Alfred n'était pas moins enflammé qu'elle pour ce projet, mais lui à qui sa famille indulgente passait tant de choses se heurta soudain à un refus bizarre, irrité, inexplicable. Sa mère et son frère s'étaient ligués pour le détourner de ce voyage, comme si, par une étrange vision de l'avenir, ils entrevoyaient ce qu'il aurait de funeste pour lui.

Les protestations, les révoltes, les supplications n'y firent rien. La mère surtout demeurait inébranlable.

Alors George Sand usa d'un grand moyen : elle se rendit elle-même auprès de cette mère afin de la convaincre qu'on pouvait lui confier son fils !

Un soir, vers neuf heures, M^{me} de Musset était seule auprès du feu, lorsqu'on vint lui dire qu'une dame l'attendait à la porte dans une voiture de place, et

demandait instamment à lui parler. Elle descendit accompagnée d'une domestique et vit dans la voiture, en effet, une femme seule. C'était *Elle!* La dame inconnue se nomma et, avec des supplications, des promesses, des larmes, des serments mêmes, arracha à M^{me} de Musset son consentement.

Quelques jours après, le 12 décembre exactement, les deux amants parlaient.

Ils parlaient au milieu de circonstances de mauvais augure : le treizième rang occupé dans la cour des Messageries par la voiture de Lyon qui les emmenait; le heurt violent d'une borne par une des roues, en passant sous la porte cochère, et le renversement d'un porteur d'eau en traversant le faubourg Saint-Germain.

A Lyon, ils abandonnèrent la diligence pour prendre le bateau à vapeur jusqu'à Avignon. Sur le bateau, ils lièrent connaissance avec un gros homme à longue houppe, à énorme foulard et à grosses bottes fourrées, assez vulgaire d'aspect, mais d'une gaieté folle, d'un entrain étourdissant, amusant et spirituel, et dont les yeux brillaient d'une intense lueur intérieure. Il déclara se nommer Henri Beyle et aller rejoindre son poste de consul à Civita-Vecchia. Alfred le trouva amusant, mais George le jugea commun et fatigant. A Avignon, ledit Beyle manifesta ses sentiments esthétiques et son horreur de l'idolâtrie en apostrophant dans une église un vieux christ en bois peint, énorme et fort laid, auquel il montra le poing avec rage. Ses compagnons furent choqués au plus haut degré par cette sortie et poussèrent un soupir de satisfaction lorsqu'il les quitta, se dirigeant vers les Alpes, tandis qu'eux-mêmes se rendaient à Marseille.

De Marseille à Gênes, à Livourne, à Pise et à Florence, leur voyage ne fut qu'un enchantement.

Dans cette dernière ville, hésitant à se diriger vers le sud de l'Italie ou à remonter vers Venise, ils jouèrent à pile ou face Rome ou la ville des Doges.

Venise face retomba dix fois sur le plancher. Le sort en était jeté...

Ils arrivèrent à Venise par une nuit de janvier sombre et froide. Le misérable *legno* qui les secouait depuis le matin sur la route glacée s'arrêta à Mestre.

Ils descendirent, en pleine obscurité, dans une gondole où l'on chargea aussi leurs paquets. Ils étaient tous les deux fortement impressionnés par cette obscurité, par ce langage vénitien auquel ils ne comprenaient rien, par la forme oblongue de cette barque silencieuse qui semblait, avec ses coussins noirs, un immense cercueil venu au-devant d'eux dans la nuit profonde et glacée.

Pour se garantir du froid, ils pénétrèrent sous le capet de la gondole, et ils se laissèrent bercer ainsi pendant plus d'une demi-heure, ne sachant s'ils se trouvaient en pleine mer ou s'ils voguaient déjà dans un canal.

Soudain, l'un d'eux ayant tiré un des rideaux de cuir, ils aperçurent la fantasmagorie de Venise!

« Nous descendions légèrement le superbe canal de la Giudecca, a écrit George Sand, le temps s'était éclairci, les lumières de la ville brillaient au loin sur ces vastes quais qui font une si large et si majestueuse avenue à la cité reine! Devant nous, la lune se levait derrière Saint-Marc, la lune mate et rouge, découpant sous son disque énorme des sculptures élégantes et des masses splendides... Au mouvement de la gondole qui louvoyait sur le courant de la Giudecca, nous vîmes passer successivement sur la région lumineuse de l'horizon les silhouettes de ces monuments d'une beauté sublime, d'une grandeur et d'une bizarrerie fantastique : la corniche transparente du palais ducal, avec sa découpe arabe et ses campaniles chrétiens soutenus par mille colonnettes élancées, surmontées d'aiguilles légères; les coupoles arrondies de Saint-Marc, qu'on prendrait, la nuit, pour de l'albâtre quand la lune les éclaire; la vieille Tour de l'Horloge avec ses ornements étranges; les grandes lignes régulières des Procuraties; le Campanile; enfin les masses simples et sévères de la Monnaie, et les deux colonnes grecques qui ornent l'entrée de la Piazzetta... »

Ils s'installèrent dans un appartement de l'hôtel Danieli,

et, aussitôt, commença pour eux une double vie qu'ils menèrent côte à côte.

George Sand reprit sa tâche littéraire quotidienne et Alfred de Musset retrouva ses habitudes de noctambule.

Au bout de quelques semaines, l'un et l'autre tombèrent malades. George, abattue par les fièvres, dut s'aliter pendant plus de quinze jours. Quant à Alfred, malgré une sorte d'épuisement nerveux qui se manifestait chez lui par des crises terribles et qu'encourageait l'alcool qu'il absorbait régulièrement, il courait les tavernes et les filles.

On a même raconté à ce sujet, qu'un jour, Musset entraîné dans un brelan y aurait perdu la forte somme de 10 000 francs. Grâce à des lettres inédites de George Sand qui lui ont été communiquées, M. Doumic a été assez heureux pour réduire, ces temps derniers, cette légende à ses justes proportions. Ce n'est pas 10 000 francs, mais 360 francs que perdit Alfred. Et, s'il est exact que George Sand sollicite l'aide de Buloz, comme on l'a dit, il est faux que cette dette ait longtemps pesé sur elle. La lettre qu'elle adressait à Buloz ne disait-elle pas, en effet : « Vous lui avez déjà fait des avances bien plus considérables, il s'est acquitté et vous ne craignez pas qu'il vous fasse banqueroute. » C'était donc au nom du poète, malade, qu'elle demandait au directeur de la *Revue des Deux-Mondes* de le tirer du mauvais pas où il s'était mis. Il est vrai qu'elle ajoutait : « Si, par suite de sa maladie, il restait longtemps sans pouvoir travailler, soyez tranquille, mon travail subviendrait à cela. » Mais Musset, une fois rétabli, ayant continué sa collaboration à la *Revue* de Buloz, on ne voit pas pourquoi il ne se serait pas acquitté lui-même envers son directeur. Ce qui est vrai, par exemple, c'est que quand Musset tomba malade, ils se trouvaient sans argent, ce fut George Sand qui subvint à tous les frais de leur vie commune. Buloz la pressant de lui envoyer de la copie, elle lui répond la très intéressante lettre suivante, que nous empruntons à M. René

Doumic, et qui nous renseigne exactement sur la véritable situation des deux amants, à Venise.

« 4 février.

« *Lisez quand vous serez seul, mon cher Buloz, vos reproches tombent sur moi dans un triste moment. Si vous avez reçu ma lettre, vous savez déjà que jusqu'ici je ne les ai pas mérités. Enfin, depuis quinze jours, j'étais bien et je travaillais. Alfred travaillait aussi, quoiqu'il fût un peu souffrant et qu'il eût de temps en temps des accès de fièvre. Il y a environ cinq jours nous sommes tombés malades à peu près ensemble. Moi d'une dysenterie qui m'a fait horriblement souffrir et dont je ne suis pas rétablie, mais qui m'a laissé au moins la force de le soigner, lui d'une fièvre nerveuse et inflammatoire, qui a fait des progrès rapides au point qu'aujourd'hui il est très mal et le médecin déclare qu'il ne sait qu'en penser. Il faudra attendre au douzième ou treizième jour pour savoir s'il n'y a point de danger pour sa vie! et que sera ce douzième ou treizième jour? Le dernier peut-être! Je suis au désespoir, accablée de fatigue, souffrant horriblement et attendant quel avenir!*

« Comment voulez-vous que je m'occupe de littérature et de quoi que ce soit au monde dans ce moment-ci. Je sais seulement qu'il nous reste pour fortune soixante francs, que nous allons dépenser énormément en pharmacie, en garde-malade, en médecin et que nous vivons dans une auberge très chère. Nous allons la quitter et habiter une maison particulière. Alfred n'est pas transportable et ne le sera peut-être pas d'un mois, en supposant tout au mieux. Nous serons obligés de payer un terme de loyer inutilement et nous retournerons en France s'il plaît à Dieu. Si mon malheur va jusqu'au bout et qu'Alfred meure, je vous avoue que ce qui arrivera après moi m'est assez indifférent. Si Dieu permet qu'Alfred se rétablisse, je ne vois avec quoi nous payerons les frais de sa maladie et son retour. Les mille francs que vous devez m'envoyer n'y suffiront pas et je ne sais comment nous ferons. Ne



George Sand.

D'après le portrait de A. Charpentier.

(Communiqué par M^{me} Lauth-Sand.)

retardez pas du moins l'envoi de cette somme ; quand elle arrivera elle sera plus que nécessaire. Je suis fâchée du désagrément que vous avez d'attendre votre publication, mais voyez si c'est ma faute. Si Alfred avait quelques jours de calme je pourrais bien vite terminer mon travail. Mais *il est dans un état d'agitation et de délire épouvantables. Je ne puis pas le quitter un instant, j'ai mis neuf heures à vous écrire cette lettre.*

« Adieu, mon ami. Plaignez-moi.

« GEORGE. »

Quelques jours plus tard, le 13 février 1834, elle dira encore à Buloz : *Il y a huit nuits que je ne me suis déshabillée ; je dors sur un sofa et à toutes les heures il faut que je sois sur pied. Malgré cela, je trouve encore moyen, depuis que je suis rassurée sur sa vie, d'écrire quelques pages dans la matinée, aux heures où il repose.*

Qu'avait exactement Alfred de Musset ? Les uns ont parlé d'une fièvre typhoïde, les autres d'attaques de *delirium tremens*. George Sand elle-même raconte à Boucoirand dans une lettre, en parlant d'Alfred :

« Les nerfs du cerveau sont tellement entrepris que le délire est affreux et continu. La nuit dernière a été horrible. Six heures d'une frénésie telle que, malgré deux hommes robustes, il courait nu dans la chambre. Des cris, des chants, des hurlements, des convulsions, quel spectacle ! Il a failli m'étrangler en m'embrassant. Les deux hommes ne pouvaient lui faire lâcher le collet de ma robe. Les médecins annoncent un accès du même genre pour la nuit prochaine et d'autres encore peut-être... Suis-je assez malheureuse !... Heureusement, j'ai trouvé enfin un jeune médecin excellent... »

Ce jeune médecin, c'est Pietro Pagello.

Il vient de terminer ses études et il exerce sa profession depuis quelques mois seulement.

Un jour, en se promenant sur le quai des Esclavons avec un Génois de ses amis, il voit à un balcon de l'Al-

bergo Danieli une jeune femme assise, d'une physionomie mélancolique, avec des cheveux très noirs et deux yeux d'une expression virile. Son accoutrement singulier, ses cheveux enveloppés d'un foulard écarlate en manière de turban, la cravate qu'elle porte au cou attachée sur son col blanc, les *paquitas* qu'elle fume en causant avec un jeune homme blond assis à côté d'elle, tous ces détails font grande impression sur Pagello.

Qui est-elle ? D'où vient-elle ? Quel est ce couple singulier qui apparaît pour la première fois se profilant sur le ciel de Venise ?

En vain Pagello se pose toutes ces questions, il n'y trouve pas de réponse. Mais le hasard va le servir le lendemain même. Une servante vient le chercher dès le matin et l'introduit dans un appartement de l'hôtel Danieli.

Là il reconnaît avec stupéfaction la jeune femme de la veille, assise sur un petit siège, la tête mollement appuyée sur sa main, le priant de la soulager d'une forte migraine. Il lui tâte le pouls, lui propose une saignée qu'elle accepte ; il la pratique, et, à l'instant, elle se sent soulagée. Le jeune homme blond le remercie aussitôt, et, avec beaucoup de courtoisie, le reconduit jusqu'au pied de l'escalier.

Quinze ou vingt jours plus tard, on l'appelle de nouveau. Cette fois, ce n'est plus pour George Sand, c'est pour Alfred de Musset. Il trouva dans Musset un organisme enclin à la phtisie, des mains longues et maigres, une poitrine faiblement développée, une figure tirée et des pommettes rouges. Et il diagnostique une fièvre nerveuse typhoïde compliquée de délire alcoolique.

Avec George Sand ils soignèrent le poète avec un très grand dévouement. George, on l'a vu, ne quittait le lit du malade ni de la journée ni de la nuit, si ce n'était pour se reposer, tout habillée, une heure ou deux, quand la fatigue la terrassait. Et pendant ce temps Pagello veillait.

Un soir, Musset les pria de s'éloigner de son lit, parce qu'il se sentait assez bien et avait envie de dormir. Ils s'assirent à une table près de la cheminée, et George

Sand se mit à écrire avec fougue. Au bout d'une heure, elle s'arrêta, puis, se prenant la tête dans les mains, resta longtemps songeuse. Enfin, elle se leva, regarda le docteur fixement et lui donna les feuillets. Il ne comprit pas et demanda à qui remettre cette lettre. George reprit la lettre et écrivit cette suscription : « Au stupide Pagello. » Puis elle s'avança près du lit et demanda : « Vous paraît-il, docteur, que la nuit sera tranquille ? »

Ce qu'elle avait écrit, c'était un morceau à double fin, un chapitre de roman où il était beaucoup parlé d'amour. Entre autres choses, elle disait : « Toi, du moins, tu ne me tromperas pas, tu ne me feras pas de vaines promesses et de faux serments... Ce que j'ai cherché en vain dans les autres, je ne le trouverai peut-être pas en toi, mais je pourrai toujours croire que tu le possèdes... Je pourrai interpréter ta rêverie et faire parler éloquemment ton silence. »

Pagello fut un peu abasourdi de sa bonne fortune.

Répondit-il à ces premières avances ?

On a prétendu que Musset aurait cru avoir vu, de son chevet de mourant, celle qui l'avait soigné avec tant d'abnégation tomber, sous ses yeux, dans les bras de Pagello.

Mais on n'a aucune preuve authentique de ce fait. Il est vrai qu'en 1852, Musset dicta à son frère deux récits des événements de Venise. Il parlait d'une tasse à thé dans laquelle Pagello et George auraient bu l'un après l'autre ; d'une lettre qu'elle aurait écrite une nuit au docteur et qu'elle aurait mise dans sa bouche et puis jetée par la fenêtre quand Musset l'avait surprise la plume à la main ; de la menace enfin qu'elle lui aurait faite de demander son internement dans une maison de fous s'il continuait à l'espionner et à lui faire des scènes. Mais il ne faut pas oublier que toutes ces révélations, Alfred de Musset les fit dix-huit ans après sa rupture avec Lélia. Sa mémoire était-elle fidèle et ne prenait-il pas le souvenir d'hallucinations — on sait qu'il était sujet à ces troubles cérébraux — pour la réalité ? — Qui le saura jamais ! Il est du

moins curieux de rapprocher de ses dires, les lignes suivantes que M. René Doumic a relevées sur une lettre inédite de George Sand adressée à Buloz. — Ces lignes sont du directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, elles confirment assez bien le récit d'Alfred et lui donnent un nouveau poids. Citons-les sans les commenter, c'est le plus sage.

« Enfin, ce matin à son lever, il découvrit dans une pièce voisine une table à thé servie encore, mais avec une seule tasse — « Tu as donc pris le thé hier soir ? — Oui, dit George Sand, j'ai pris le thé avec le docteur. — Ah ! comment cela se fait-il qu'il n'y a qu'une tasse. — On aura enlevé l'autre. — Non ! on n'a rien enlevé ; vous avez bu dans la même tasse ! — Quand cela serait, vous n'avez plus le droit de vous inquiéter de ces choses-là ! — J'en ai encore le droit, puisque je passe encore pour votre amant. Vous devriez encore au moins me respecter et puisque je pars dans trois jours, attendez ce départ pour vous mettre à l'aise. »

Le soir de cette scène, Alfred de Musset surprend George Sand accroupie sur son lit et écrivant une lettre.

« Que fais-tu là ? — Je lis. » Et elle souffla la chandelle. « Si tu lis, pourquoi éteindre la chandelle ? — Elle s'est éteinte d'elle-même, rallume-la. »

Alfred de Musset la ralluma en effet.

« Ah ! tu lis, dis-tu, et tu n'as pas de livre. Dis plutôt, infâme pros..., que tu écris à ton amant. »

George Sand eut recours à ses cris ordinaires ; elle voulait s'échapper de sa maison. Alfred de Musset le devina : « Tu nourris une pensée horrible ; tu veux courir chez ton docteur, me faire passer pour fou, que je veux attenter à tes jours. Tu ne sortiras pas ; je veux te garantir d'une lâcheté. Si tu sors, je te plaquerai sur ta tombe une épitaphe à faire pâlir ceux qui la liront », lui dit Alfred avec une terrible énergie.

George Sand trembla, pleura, et se plaignit ensuite de coliques.

« Je ne t'aime plus, disait Alfred à George Sand en la

raillant; c'est le moment de prendre ton poison ou de te jeter à l'eau. »

Aveu d'Alfred de son secret sur le docteur. Rapprochement. Départ d'Alfred. Lettres de George Sand tendres et enthousiastes.

De ces lettres de George Sand, il en est une qu'il faut reproduire — l'impartialité en la question y oblige. — C'est une lettre qu'elle écrivait à Pagello et que M. Paul Mariéton a publiée. Nous laisserons au lecteur le soin de l'apprécier et d'en tirer telle conclusion qu'il lui plaira; c'est une pièce capitale pour le procès des deux amants. Voici cette lettre :

« Aurons-nous assez de prudence et assez de bonheur, toi et moi, pour lui cacher encore notre secret pendant un mois? Les amants n'ont pas de patience et ne savent pas se cacher. Si j'avais pris une chambre dans l'auberge, nous aurions pu nous voir sans le faire souffrir et sans nous exposer à le voir d'un moment à l'autre devenir furieux. Tu m'as dit de lui pardonner; la compassion que me causaient ses larmes ne me portait que trop à suivre ton conseil; mais ma raison me dit que ce pardon était un acte de faiblesse et d'imprudence, et que j'aurais bientôt sujet de m'en repentir. Son cœur n'est pas mauvais et sa fibre est très sensible; mais son âme n'a ni force ni véritable noblesse. Elle fait de vains efforts pour se maintenir dans la dignité qu'elle devrait avoir. — Et puis, vois-tu, moi, je ne crois pas au repentir. Je ne sais pas ce que c'est. Jamais je n'ai eu sujet de demander pardon à qui que ce soit; et quand je vois les torts recommencer après les larmes, le repentir qui vient après me semble plus qu'une faiblesse.

« Tu me commandes d'être généreuse, je le serai; mais je crains que cela ne nous rende encore plus malheureux tous les trois. Dans deux ou trois jours, les soupçons d'Alfred recommenceront et deviendront peut-être des certitudes. Il suffira d'un regard entre nous pour le rendre fou de colère et de jalousie. S'il découvre la vérité, à présent, que ferons-nous pour le calmer? Il nous détes-

tera pour l'avoir trompé. — Je crois que le parti que j'avais pris aujourd'hui était le meilleur. Alfred aurait beaucoup pleuré, beaucoup souffert dans le premier moment, et puis il se serait calmé, et sa guérison aurait été plus prompte qu'elle ne le sera maintenant. Je ne me serais montrée à lui que le jour de son départ pour la France et je l'aurais accompagné. Du moment qu'il ne nous aurait pas vus ensemble, il n'aurait plus eu aucun sujet de colère et d'inquiétude, et nous aurions pu, lui et moi, arriver à Paris et nous y séparer avec amitié. Au lieu que nous serons peut-être ennemis jurés avant de quitter Venise.....

« Je ne crois pas que j'en puisse aimer un autre à présent, si je cessais de t'aimer. Je vieillis et mon cœur s'épuise, mais je puis devenir de glace pour toi d'un jour à l'autre. Prends garde, prends garde à moi ! Pour conserver mon amour et mon estime il faut se tenir bien près de la perfection... Mon cœur est-il pur comme l'or pour demander un amour irréprochable ? Hélas ! j'ai tant souffert, j'ai tant cherché cette perfection sans la rencontrer ! Est-ce toi, est-ce enfin toi, mon Pietro, qui réaliseras mon rêve ? Je le crois, et jusqu'ici je te vois grand comme Dieu. Pardonne-moi d'avoir peur quelquefois. C'est quand je suis seule et que je songe à mes maux passés que le doute et le découragement s'emparent de moi... Pourquoi t'ai-je rencontré si tard, quand je ne t'apporte plus qu'une beauté flétrie par les années et un cœur usé par les déceptions ? — Mais non, mon cœur n'est pas usé. Il est sévère, il est méfiant, il est variable, mais il est fort, ce passionné. Jamais je n'ai mieux senti sa vigueur et sa jeunesse que la dernière fois que tu m'as couverte de tes caresses... »

Le plus curieux, c'est que Musset, après les terribles scènes qu'il fit à George Sand, devint le meilleur ami de Pietro Pagello. Un jour celui-ci envoie ce billet :

« Cher Alfred, nous ne nous sommes pas encore écrit ni l'un ni l'autre, peut-être parce que ni l'un ni l'autre ne voulait être le premier à le faire. Ceci pourtant n'a pas

éteint cette réciprocité d'affection qui nous liera toujours de liens sublimes pour nous, et incompréhensibles aux autres. »

Décidément, l'aventure devenait de moins en moins banale. Au surplus, il paraît établi que Musset, lorsqu'il se rendit compte de la sincérité de la commune passion de George et de Pagello, fut le premier à pousser sa maîtresse dans les bras du docteur. Ce bon Pagello en était tout ému. Aussi ne cessait-il de témoigner de son « amore per Alfredo ». Musset en pleurait de joie et d'enthousiasme.

Bref, dans cet extraordinaire « coup de folie romantique », il semble bien qu'il y ait eu des extravagances et des torts des deux côtés.

Ceux de Musset, ce furent l'inégalité d'humeur, due à des nerfs malades ; ses rechutes dans l'intempérance qui offensaient l'orgueil de George Sand ; sa lassitude teintée d'égoïsme durant la maladie de son amie — et ses infidélités passagères.

Il y avait peut-être encore une autre cause de dissentiment entre eux — et cette cause — certain passage d'une lettre de George Sand pourrait bien nous la révéler. Le 15 avril 1834, elle écrivait à Alfred : « Tu m'as reproché, dans un jour de fièvre et de délire, de n'avoir jamais su te donner les plaisirs de l'amour. J'en ai pleuré alors, et maintenant je suis bien aise qu'il y ait quelque chose de vrai dans ce reproche. Je suis bien aise que ces plaisirs aient été plus austères, plus voilés que ceux que tu trouveras ailleurs. Au moins tu ne te souviendras pas de moi dans les bras des autres femmes!... »

George Sand oublie trop peut-être que l'homme qui se souvient de sa maîtresse alors qu'il est dans d'autres bras que les siens ne saurait manquer de lui revenir bientôt!... Mais ceci ne tendrait-il pas à confirmer l'observation de Dumas fils, que nous avons consignée plus haut, à savoir que George Sand était une *curieuse* et non une *passionnée* de l'amour. Mais elle avait besoin de tendresse — toute sa vie elle fut ainsi — et, d'autre part, son amour de la liberté était intense.

Lorsqu'elle s'était trouvée malade à Venise, Alfred avait tout aussitôt pris de l'humeur, disant que c'était bien ennuyeux, une femme malade. Ce serait de là, d'après une



Alfred de Musset.
(Par David d'Angers.)

lettre de Sand à Musset, qu'aurait daté leur brouille. Un soir, il lui a dit à l'hôtel Danieli : « George, je m'étais trompé, je t'en demande pardon, mais *je ne t'aime pas.* » Si elle n'avait été malade, et si elle avait pu le laisser seul et sans un sou dans un pays étranger, elle serait partie le lendemain.

L'incident Pagello hâta la rupture. De quelles scènes leur petit appartement ne fut-il pas le témoin !...

Un jour, leur exaltation fut telle et l'accès si aigu, que l'on soupçonna Sand d'avoir avalé une fiole de laudanum ; Musset la tint renversée et la força de boire le contenu d'un pot à eau.

Lorsque Musset fut à peu près rétabli, un de ses premiers désirs fut de fuir cette ville fatale. Fermant les yeux sur ce qu'il appelait la trahison de sa maîtresse, il lui proposa de l'accompagner.

Le 29 mars, il fit viser son passeport et il écrivit à sa mère :

« Je vous apporterai un corps malade, une âme abattue, un cœur en sang, mais qui vous aime encore. »

Cependant George Sand et Pagello, désireux — ô romantisme ! — de lui laisser un petit souvenir, lui achetèrent un portefeuille qu'ils ornèrent de deux dédicaces.

Sur la première page, il y avait : « A son bon camarade, frère et ami, sa maîtresse, George. Venise, 28 mars 1834 ».

Et sur la page 72 était écrit :

« *Pietro Pagello raccomanda M. Alfred de Musset a Pietro Pinzio, a Vincenzo Stefanetti, a Agguinta, ingegneri.* »

Ainsi lesté de recommandations, le poète pouvait prendre congé. Il partit, accompagné jusqu'à Mestre par George Sand.

Lorsqu'après le dernier adieu elle revint, seule, en gondole, elle sentit que le courage qui l'avait soutenue jusqu'au bout l'abandonnait, et elle raconta plus tard que, dans une sorte de délire, elle voyait tous les objets à l'envers.

Cette crise nerveuse dura peu de temps. Après les terribles scènes avec Musset, le départ de celui-ci apporta à George Sand et à Pagello une sorte de délivrance. Elle-même recouvra presque tout de suite ce grand calme intérieur qui lui permettait seulement de mener de front ses vastes travaux. Le fait est qu'elle se met aussitôt

à écrire dix et douze heures par jour. Elle envoie le tout à Paris sans même le relire.

« J'en suis arrivée, écrit-elle, à travailler sans être malade treize heures de suite. »

Elle a besoin d'argent. Aussi alimente-t-elle sans arrêt cette insatiable *Revue des Deux Mondes* qui lui demande sans cesse plus de copie.

Elle écrit en huit jours *Léone Leoni*, achève *André* qu'elle avait commencé avant le départ de Musset, élabore lentement *Jacques*, l'un de ses meilleurs romans, le plus psychologique peut-être, « la dernière et intolérable passion d'une âme passionnée ». Enfin, elle commence à camper les premières pages des *Lettres d'un Voyageur*.

Pendant ce temps, discret et fidèle, tranquille et aimant, Pagello se tient auprès d'elle. Ils goûtent tous les deux la volupté suprême de l'amour partagé, de l'amour calme et triomphant dans leurs cœurs enivrés.

Mais, un jour, voici Pagello qui arrive très troublé; son père a appris son aventure amoureuse et il vient de lui écrire une lettre courroucée. Désolée, George Sand décide d'aller aussitôt avec son amant voir ce père irascible. — C'est son grand moyen, celui qu'elle a déjà employé avec la mère d'Alfred de Musset! — Ils partent tous deux pour Castelfranco et vont trouver le vieillard qui les reçoit d'abord très sèchement, puis se laisse peu à peu gagner à causer littérature, et, au bout de quelque temps, demeure sous le charme de son interlocutrice.

Pendant George Sand continuait d'entretenir une active correspondance avec Musset. Cette correspondance, presque exclusivement sentimentale, est du plus haut intérêt, car elle nous indique quel retentissement avait causé la passion dans ces deux cœurs.

Protestations d'amour de la part de George Sand, souvenirs de tendresse de la part de Musset, détails de la vie matérielle mêlés à la vie du cœur : « Oh! Qui te soignera et qui soigneraï-je? Qui aura besoin de moi, et de qui voudrai-je prendre soin désormais?... etc., » regrets réciproques, souvenir ému de Pagello « qui te pleure presque

autant de moi », c'est la plus extraordinaire, la plus romantique, la plus étonnante des correspondances.

George Sand a fait de courts voyages aux environs de Venise, elle les lui raconte, et ce sont les admirables *Lettres d'un voyageur* qui commencent. De son côté, Musset la met au courant de ses dernières amours. Il lui raconte qu'il a soupé avec des filles d'Opéra et il ajoute :

« Plus je vais, plus je m'attache à toi, [c'est bien le moment de le dire, en effet!!] je suis dévoré d'un chagrin qui ne me quitte plus ». Il n'oublie pas Pagello non plus. « Brave jeune homme! Dis-lui combien je l'aime, et que je ne puis retenir mes larmes en pensant à lui. » C'est la tendresse de Werther pour Albert, à cette différence près que Charlotte n'avait jamais appartenu à Goëthe!

Puis c'est la sollicitude maternelle de la femme qui reparait :

« Songe à ton corps, ne t'amuse pas trop, ne t'abandonne pas au plaisir » — écrit George.

Quant à elle, elle s'abandonne tout entière à la joie de parcourir les environs de Venise, habillée en homme, pantalon de toile, casquette et blouse bleue, et accompagnée du fidèle Pagello.

Cependant voici que George annonce son retour. Elle s'inquiète, n'ayant pas de nouvelles de son fils Maurice. Et voilà Musset prié d'aller voir l'enfant au collègue Henri IV.

Elle en avait assez de Venise mais le manque d'argent l'empêchait toujours de partir. Les semaines passaient sans qu'elle reçût rien de Buloz, malgré ses vives sollicitations, lorsqu'un jour elle rencontre dans la rue un Français qui était venu une fois en visite à Nohant. Il traversait l'Italie, se rendant en Autriche. Ma foi, elle n'hésite pas à lui emprunter l'argent indispensable à son retour. Enfin, au moment de partir, elle passe une dernière fois au bureau de poste. L'envoi de Buloz, arrivé depuis longtemps, mais que l'on avait égaré, était là. — Mieux vaut tard que jamais. — Aussitôt elle expédie à Vienne ce qu'elle avait emprunté et se met en route avec Pagello, car Pagello voulait tâter de Paris.

Buby! Henri? - Buby!! -
Henri? - Sacré Buby!! -
- qui? - D'Argentan? -
- Je n'entends pas - C'est
cette femme? - que tu veux
non plus? - quelle diable

Non en parle! sans m'en
promis 6 mille francs pour
qu'y en puis et je vous
demande 500 f pour demain.
- Je n'ai pas d'argent
de là - ah! vous n'êtes donc
pas soldat! Blah bla
moi 500 f. 500 f - 500 f -
- je n'entends pas -

Mon cher ami, si vous
êtes soldat, donnez votre
dixième titre je le présente
quoy qu'il ne soit ^{pas} ^{de} ^{la} ^{même} ^{qualité} ^{de} ^{la} ^{même} ^{qualité}
à la qualité de votre ^{nom} ^{de} ^{la} ^{même} ^{qualité}
votre collègue es - M^r George
Sand, X, X, X, X, X de St. G.
Et c'est terminés

Voilà dix lettres que j'avais
écrites, mais j'espère que
vous les saluez par les
vues, veuillez échanger
et qui j'ajoute en ad
pas de suite.

George Sand (500 francs)

Le trajet s'effectue par Milan, le Simplon, Chamonix. Ils excursionnent sur la Mer de glace, ils voient Genève, et ils arrivent à Paris.

En descendant de voiture, George, attendue par le fidèle Boucoiran, gagne son appartement du quai Malaquais, tandis que Pagello, tout dépaysé, va occuper rue des Petits-Augustins, à l'hôtel d'Orléans, une chambrette du troisième étage, à 1 fr. 50.

Quelle joie pour elle de se retrouver au milieu de ses amis, de ses enfants, de ses affections particulières ! Et comme sa grande âme oubliera vite ce passé si proche, les trahisons, les rancœurs, les mépris ! Déjà la voilà reprise d'une nouvelle fougue vers Musset. Épouvanté par cette passion qu'il sent se rallumer dans leurs deux cœurs, celui-ci décide de s'enfuir aux Pyrénées, mais, avant de partir, ils échangent toujours une correspondance volumineuse, et, malgré leur volonté, leurs deux âmes tentent toujours de se rejoindre.

« Que ce soient deux âmes qui ont souffert, s'écrie Musset, deux intelligences souffrantes, deux aigles blessés qui se rencontrent dans le ciel et qui échangent un cri de douleur avant de se séparer pour l'éternité ! Que ce soit un embrassement chaste comme l'amour céleste, profond comme la douleur humaine ! O ma fiancée !

» Pose-moi doucement la couronne d'épines, et adieu ! Ce sera le dernier souvenir que conservera ta vieillesse d'un enfant qui n'y sera plus ! »

A ces paroles ardentes et follement romantiques, George Sand, plus calme, répondait par des conseils de modération et d'oubli, s'abritait derrière la douleur sincère du bon Pagello.

Cependant Musset l'avait suppliée de lui permettre de la revoir une dernière fois.

Touchée par les supplications de sa lettre éperdue, elle y consentit. Ils se revirent quelques heures, que lui dit-elle pour l'apaiser ? Que suggéra-t-elle, qu'eut-elle la force de suggérer à cette âme inquiète de poète, elle qui devait par sagesse et raison, plaider contre l'élan secret de son

cœur?... On ne sait. Toujours est-il qu'il se décida à s'éloigner.

Il quitta Paris pendant la dernière semaine d'août, passa par Strasbourg et se fixa quelques jours à Baden. Et il continuait sa correspondance passionnée avec celle dont il ne pouvait se détacher et sans laquelle il ne pouvait vivre. Cris d'amour éperdus, d'un amour impossible puisque lui-même l'avait tué, mais sincère à coup sûr et dont les appels bouleversaient la malheureuse qui en était l'objet et l'atteignaient jusqu'au fond de sa retraite.

George Sand, en effet, pendant ce temps, après avoir réglé quelques détails de sa vie matérielle, était repartie en hâte pour Nohant.

Elle y retrouva sa chère Solange ainsi que l'énigmatique M. Dudevant qui la reçut placidement comme si elle fût partie d'hier.

Pagello était demeuré à Paris, dans la morne tristesse que l'on devine. Du jour où il était entré en France, il avait senti qu'il devenait importun. Isolé, sans relations, avec quelques ressources seulement, parlant à peine le français, le malheureux commençait de mener une existence lamentable.

Il prenait ordinairement ses repas dans une pension tenue par un certain Burnharda, son compatriote, hôtelier à Paris depuis trente-trois ans. Mais bien souvent au sortir de la clinique de Velpeau, qu'il fréquentait assidûment, il se rendait au Jardin des Plantes manger un pain et quelques fruits, n'ayant pas de quoi payer son déjeuner.

Il ne trouva de véritable ami qu'en Alfred Tattet, bon vivant, amant de Déjazet avec qui il avait voyagé en Italie, et grand amateur de vin de Chypre. Tous deux s'entretenaient des absents, de George, d'Alfred auquel Pagello envoyait des lettres désespérées, mais qui avait bien trop de ses propres souffrances pour trouver encore la force de compatir à celles des autres.

Avec l'autorisation de M. Dudevant, George Sand envoya à Pagello une invitation de venir passer une

dizaine de jours auprès d'eux à Nohant, mais Pagello refusa. Il venait d'opérer une vente de quatre tableaux de Zuconelli pour une somme de 1 500 francs et il avait hâte de regagner l'Italie.

Il repartit effectivement le 23 octobre. Peu de jours auparavant, il avait pris congé de George Sand qui venait de rentrer à Paris :

« Nos adieux furent muets, dit-il, je lui serrai la main sans pouvoir la regarder. Elle était comme perplexe, je ne sais pas si elle souffrait... J'embrassai ses enfants et je pris le bras de Boucoiran qui m'accompagna. »

Cependant George Sand n'était pas revenue seule à Paris. Elle y avait retrouvé Alfred de Musset, toujours plus épris, plus désespéré, plus fou que jamais.

Il était dit que leur amour se prolongerait jusqu'à ses dernières limites. Ils se revirent, ils se reprirent. Du moins elle succomba par pitié encore une fois devant cet enfant malade et désespéré.

Elle écrit à Sainte-Beuve :

« ... Hier mes jambes m'ont emportée malgré moi ; j'ai été chez *lui*. Heureusement je ne l'ai pas trouvé. J'en mourrai. Je sais qu'il est froid et colère en parlant de moi ; je ne comprends pas seulement de quoi il m'accuse, à propos de je ne sais qui. Cette injustice me dévore le cœur ; c'est affreux de se séparer sur de pareilles choses... »

Le fait est qu'entre eux l'amour ne pouvait ni renaître, ni mourir. Le lendemain même de leur rapprochement, les souvenirs du passé se dressèrent devant eux, l'imagination jalouse de Musset se donna libre carrière, il invectiva sa maîtresse de reproches.

« J'en étais bien sûre, écrit George Sand, que ces reproches-là viendraient dès le lendemain du bonheur rêvé et promis, et que tu me ferais un crime de ce que tu avais accepté comme un droit. A peine satisfait, c'est contre moi que tu tournes ton désespoir et ta colère... Voyons, laisse-moi donc partir. Nous allons être plus malheureux que jamais... Que nous restera-t-il donc, mon

Dieu! d'un lien qui nous avait semblé si beau? Ni amour, ni amitié!... »

Alfred tombe malade à nouveau. Elle court le soigner, redevenue maternelle comme aux premiers jours. Puis ils se reprennent, se brouillent, se raccommodent, se rebrouillent encore. Leur passion était si forte, si véhémence, si absolue qu'elle mettait des mois et des mois à agonir.



Fac-similé d'une lettre et d'un dessin de George Sand à Buloz
(suite de la page 93).

Alfred Tattet, d'un côté, qui exérait George Sand, poussait Musset à la rupture, et Sainte-Beuve, qui jalousait Alfred, tenait le même rôle contre lui auprès de l'auteur d'*Indiana*.

Mais George ne pouvait, non plus qu'Alfred, se décider à rompre. Après l'avoir fui, c'est elle qui supplie, maintenant. Le 24 décembre, elle écrit dans son journal : « Et si je courais quand l'amour me prend trop fort! si j'allais casser le cordon de sa sonnette jusqu'à ce qu'il m'ouvre la porte! si je m'y couchais en travers jusqu'à ce qu'il passe! » — Ne sachant quoi faire pour s'humilier devant son amant, ne sachant quelle nouvelle et suprême preuve d'amour lui donner, un soir, dans un accès de

désespoir, elle coupe ses cheveux magnifiques et les lui envoie.

Les deux amants sont arrivés au paroxysme du mal d'aimer, ils touchent aux ultimes confins de la passion, ils se déchirent en s'étreignant convulsivement. Alfred, dans un accès de délire, pour la dixième fois, menace de se tuer. Enfin, c'est George qui trouve dans sa sagesse, dans son bon sens demeuré calme au milieu de cette fureur romantique, le courage désespéré de s'enfuir. Elle se décide, elle s'évade, elle se réfugie à Nohant.

Cette fois, c'est bien fini, le travail la reprend tout entière, Musset va chercher l'oubli dans ses plaisirs habituels, le vin et les filles, leur vie est désormais orientée dans deux sens différents.

Que restera-t-il de cette immense passion ?

Au point de vue littéraire, le vicomte de Lovénjoul a relevé quelques traces curieuses de collaboration de Sand et de Musset :

Les derniers mots de la réplique de Perdican, au deuxième acte de *On ne badine pas avec l'amour*, sont tirés d'une lettre de George Sand. Musset était rentré de Venise le 10 avril 1834. Peu de temps après, il reçut une lettre de George, écrite le 12 mai, où, après ces mots : « afin qu'un jour tu puisses regarder en arrière, et dire avec moi » — se trouve la fameuse phrase qui parut textuellement dans la comédie de Musset le 1^{er} juillet dans la *Revue des Deux Mondes* :

« J'ai souffert longtemps, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. »

D'autre part, le proverbe de Musset : *Faire sans dire* a été terminé par George Sand. Il était parti de Venise sans avoir achevé le manuscrit de cette pièce promise à l'éditeur du *Dottécaton ou le Livre des Douze*. George Sand, respectueuse des engagements pris, écrivit la conclusion de l'œuvre, le manuscrit en fait foi.

Ceci explique que *Faire sans dire* ne fut jamais réuni aux autres œuvres du poète de son vivant.

Enfin, c'est Musset qui passe pour être l'auteur des vers imprimés dans *Lélia* et intitulés *Inno ebrioso*.

Mais ce qui subsiste surtout, c'est, avec le monceau de lettres admirables dont toutes, hélas! ne sont pas connues, et les vers immortels de Musset qui sont les *Nuits*, la *Lettre à Lamartine* et le *Souvenir*, — ce qui subsiste, c'est le souvenir des sanglots des amants qui troublera pour toujours l'imposante sérénité des nuits vénitiennes.

Michel (de Bourges) et la séparation de corps

LA vie de George Sand ne serait pas l'étonnante suite d'aventures romanesques et de complications sentimentales qu'elle présente si, après les assauts furieux de sa passion avec Musset, l'auteur d'*Indiana* était redevenue tout simplement la châtelaine, la délicieuse hôtesse et la « bonne mé » qu'elle sera dans les dernières années de son existence.

En vérité, il serait vain de vouloir juger ces âmes romantiques à l'étiage des nôtres. Emportées d'un enthousiasme que nous ne connaissons plus, grandies par leurs propres malheurs, s'enfiévrant les unes les autres, elles se présentent à nous comme le spectacle magnifique d'âmes en délire aspirant sans cesse à plus d'amour, à plus de passion, à plus de folie.

Libéré définitivement de toutes attaches avec Alfred, le cœur de George bat toujours fort et vigoureux, son imagination ardente cherche sans cesse à « cristalliser » des beautés autour d'une figure nouvelle, son être généreux veut connaître d'autres aspirations, d'autres délires, sa destinée l'emporte d'un tourbillon irrésistible vers de nouvelles aventures sentimentales.

Le 17 avril 1835, elle écrit à son demi-frère Hippolyte Chatiron :

« J'ai fait connaissance avec Michel qui me paraît un gaillard solidement trempé pour faire un tribun du peuple.

« S'il y a un bouleversement, je pense que cet homme fera beaucoup de bruit. Le connais-tu? »

Il faut dire que, depuis quelque temps, elle était importunée d'entendre sans cesse répéter autour d'elle :

« Michel l'a dit... C'est ainsi que pense Michel... Michel a prétendu... »

A la fin, elle était fort curieuse de rencontrer à Bourges ce grand avocat local Michel qui faisait tant parler de lui et par son talent et par ses convictions politiques avancées.

Fils d'un républicain mort en 1799 sous les coups de la réaction royaliste, Michel avait été élevé dans les plus ardents sentiments démocratiques. Venu à Bourges (il était originaire d'Aix) exercer sa profession d'avocat, il s'y était taillé un magnifique succès dont la renommée s'était étendue bien au delà du pays berrichon.

D'aspect vieillot et maladif, petit, grêle, chauve et voûté, il paraissait, au premier coup d'œil, avoir une soixantaine d'années, mais quand on regardait plus attentivement sa belle figure pâle, ses dents magnifiques et ses yeux myopes d'une douceur et d'une candeur admirables, on ne lui donnait pas plus que son âge, c'est-à-dire trente-sept ans environ.

George Sand en a tracé ce portrait dans l'*Histoire de ma vie*, où elle le dépeint sous le nom d'Éverard.

« Il semblait, dit-elle, avoir deux crânes soudés l'un à l'autre, les signes des hautes facultés de l'âme étant aussi proéminents à la proue de ce puissant navire que ceux des généreux instincts l'étaient à la poupe. Intelligence, vénération, enthousiasme, subtilité et vastitude d'esprit étaient équilibrés par l'amour familial, l'amitié, le courage physique. Éverard était une organisation admirable. Mais Éverard était malade, Éverard ne devait pas, ne pouvait pas vivre. La poitrine, l'estomac, le foie étaient envahis. Malgré une vie sobre et austère, il était usé. »

Michel avait conservé l'aspect un peu fruste de la souche paysanne dont il était issu. Il portait en ville et chez lui une épaisse houppelande et de gros sabots.

« Il avait froid en toute saison, dit George Sand, et

partout, mais, poli quand même, il ne consentait pas à garder sa casquette ou son chapeau dans les appartements. Il demandait seulement la permission de mettre *un mouchoir*, et il tirait de sa poche trois ou quatre foulards qu'il nouait au hasard les uns sur les autres, qu'il faisait tomber en gesticulant, qu'il ramassait et remettait avec distraction, se coiffant ainsi, sans le savoir, de la manière tantôt la plus fantastique et tantôt la plus pittoresque. »

Le système de rénovation sociale que soutenait Michel (de Bourges) n'était pas très assuré dans son esprit; ses convictions varièrent beaucoup quant à la forme démocratique qu'il entrevoyait. Girondin d'abord, puis montagnard, il s'éprit successivement de Babeuf et du système de Platon, de Montesquieu et d'Aristote. Comme le dit très bien Albert Le Roy dans son livre *George Sand et ses amis* :

« C'étaient les soubresauts d'une imagination effervescente, prompte à s'engouer et à se déprendre. Il était agité, trépidant, contradictoire. »

Là, cependant, où il apparaissait incomparable, c'était dans la période oratoire. Michel (de Bourges) fut un des plus merveilleux et des plus complets orateurs de cette époque. George Sand allait pouvoir, du reste, le juger tout à l'aise puisqu'elle assistera à deux au moins de ses triomphes.

Voici quel est le récit exact de leur première rencontre, tel que nous le fait l'auteur de l'*Histoire de ma vie* :

« Arrivée à l'auberge de Bourges, je commençai par diner, après quoi j'envoyai dire à Éverard (1) par Planet (2) que j'étais là, et il accourut. Il venait de lire *Lélia* et il était toqué de cet ouvrage. »

L'entretien commencé à sept heures du soir se prolongea tard dans la soirée. George Sand avait senti s'ou-

~~~~~  
 (1) Michel.

(2) C'est Papet. Elle était d'ailleurs accompagnée de ses amis, Papet, déjà nommé, et Fleury.

vrir spontanément à elle une âme d'élite susceptible de la comprendre, et elle versait dans ce cœur le récit de tous ses déboires, de toutes ses tristesses, de toutes ses agonies. Ainsi que nous le verrons plus loin, la vie était devenue pour ainsi dire intenable avec son mari, et les souvenirs du passé venant l'assaillir en foule ravivaient la douleur du présent.

Cette première conversation ne fut guère qu'un monologue. Mais voici que, s'étant levés pour partir, Michel et elle aperçurent le brillant clair de lune noyant la vieille ville endormie dans cette fraîche nuit de printemps. Il lui proposa une promenade à travers la cité silencieuse, ils partirent lentement, elle écoutait à présent le brillant orateur qui lui dévoilait l'ardeur de ses convictions politiques.

Par les rues étroites aux petits magasins clos, aux vastes portails des vieux hôtels aristocratiques, aux maisons basses, ils allaient dans cette nuit calme et embaumée, se grisant déjà de leurs paroles, emportés l'un l'autre par une soudaine passion allumée au fond de leurs deux cœurs.

La vieille cathédrale, rigide et noire sous le ciel parsemé d'étoiles, les aperçut dans la blême clarté lunaire, qui contournaient son perron moussu aux larges marches usées par le temps, soulevés tous deux par un même souffle d'amour. Les places silencieuses et tristes, les rues rapides et mal pavées, dégringolant vers des faubourgs calmes ornés de pittoresques maisons de bois, les entrevirent passer. Ils s'arrêtèrent un instant sous les ombrages épais de la place Villeneuve, s'assirent une minute sur les vieux bancs de pierre, repartirent vers les Carmes, se retrouvèrent, après avoir repassé devant leur hôtel, en face de la maison de Jacques-Cœur qu'ils ne se lassèrent point d'admirer, toute noire et charmante avec son vieux portail, ses anciennes fenêtres et les deux figures de pierre qui surgissent de sa façade.

Combien de temps errèrent-ils ainsi à travers la ville endormie? Le jour les surprit comme il la reconduisait

pour la neuvième fois à sa demeure!... Minutes inoubliables de commune exaltation où, sans se posséder charnellement, ils s'étaient déjà donnés l'un à l'autre.

Le lendemain, elle quittait Bourges, recevait une lettre enflammée, y répondait, et une correspondance régulière s'établissait entre eux.

Quelques semaines plus tard, ils se retrouvaient à Paris pour le procès d'avril, le *procès monstre*, comme on l'a appelé, qui se déroula devant la Chambre des pairs, mettant aux prises la Monarchie et la République.

Habillée en homme, George Sand assista à l'audience du 20 mai. Le soir, on se retrouva en petit cénacle discutant les événements du jour et tirant des plans politiques pour le lendemain. Chaque jour, ce fut ainsi.

Un soir, par une autre nuit aussi belle que celle qui avait vu à Bourges leur premier entretien, ils revinrent tous trois, Planet, Michel et elle, discutant de leurs systèmes sociaux.

Sur le pont des Saint-Pères, Michel exposa le sien. Il y avait, ce soir-là, bal à la Cour, on voyait le reflet des lumières sur les arbres du jardin des Tuileries. « On entendait le son des instruments qui passait par bouffées et que couvrait à chaque instant le bruit des voitures sur la place du Carrousel. Je n'écoutais plus, dit-elle, le dialogue entamé, je ne me souciais plus de la question sociale, je jouissais de cette nuit charmante, de ces vagues mélodies, des doux reflets de la lune mêlés à ceux de la fête royale. »

Cependant, comme deux heures sonnaient à l'horloge du château, elle prit la parole à son tour et défendit ses idées. Elle plaida pour la République athénienne contre la République spartiate que défendait Michel. Celui-ci ne se déclara pas convaincu, et il continua de discourir à travers la nuit comme un fou, ses amis l'ayant abandonné, plaidant devant un auditoire imaginaire. Enfin on le rejoignit et on parvint à le calmer. Les trois interlocuteurs rentrèrent chez eux au petit jour, harassés mais satisfaits de leur joute oratoire. Voilà l'homme auquel George Sand écrira ;

« Je t'aime parce que, quand je me représente la grandeur, la sagesse, la force et la beauté, c'est ton image qui se présente devant moi... Nul autre homme n'avait exercé sur moi une influence morale ; mon esprit toujours libre et sauvage n'avait accepté aucune direction... Tu es venu et tu m'as enseigné. » Et encore : « C'est toi que



*Michel de Bourges.*

(D'après une estampe conservée à la Bibliothèque nationale.)

j'aime, depuis le jour où je suis née et à travers tous les fantômes où j'ai cru un instant te trouver et te posséder. »

George Sand ne se doutait point qu'elle allait avoir très prochainement besoin de recourir à l'éloquence de Michel pour la défense de ses intérêts personnels.

Depuis quelque temps, en effet, tout allait de mal en pis à Nohant. M. Dudevant n'était pas seulement un mari sans dignité, qui n'avait cessé d'écrire à sa femme en termes affectueux, même lorsqu'elle cohabitait avec Musset et Pagello, — et n'alla-t-il pas jusqu'à inviter ce dernier à

venir à Nohant! — c'était, de plus, un déplorable administrateur de sa fortune.

Vers l'automne de 1834 George Sand s'aperçut que les affaires de Dudevant étaient très embrouillées. Il avait dépensé 80 000 francs sur 100 000 qu'il possédait. Il n'avait plus personnellement que 1 200 francs de rente, et des dettes. Bonne âme, George paya les dettes.

Mais, plus tard, leur état de fortune ne s'améliorant pas, elle commença sérieusement à craindre pour l'avenir de ses enfants. Aussi prit-elle la résolution d'introduire une demande en séparation de corps.

Elle en écrivit le 25 octobre 1835 à sa mère :

« Ma chère maman, je vous dois, à vous la première, l'exposé de faits que vous ne devez point apprendre par la voie publique. J'ai formé une demande en séparation contre mon mari. Les raisons en sont si majeures que, par égard pour lui, je ne vous les détaillerai pas. J'irai à Paris dans quelque temps, et je vous prendrai vous-même pour juge de ma conduite. »

Cette séparation était vue d'un bon œil par M. Dudevant qui s'ennuyait ferme à la campagne et se vengeait de son spleen en tyrannisant tout le monde.

« Je suis le maître, » répétait-il à tout instant.

D'un commun accord, un contrat de séparation de corps et de biens fut conclu en 1835. Nohant fut attribué à Aurore, l'hôtel de Narbonne à Casimir, Solange serait confiée à sa mère et Maurice, jusqu'à la fin de ses études, passerait un mois de vacances chez sa mère et un mois chez son père. Aurore payerait à son mari 3 800 francs annuellement.

Cette convention devait être exécutée à partir du 11 novembre 1835. Elle avait reçu l'assentiment des deux parties, l'approbation de Michel (de Bourges) qui avait directement conseillé George Sand en cette occasion.

Malheureusement la mauvaise foi de Casimir l'emporta sur ses sages résolutions. Criblé de dettes, incapable de faire face à ses engagements, M. Dudevant commença par demander une signature à sa femme qui n'osa pas la

lui refuser. « Il avait acheté, dit-elle, des terres qu'il ne pouvait payer ; il était inquiet, chagrin. Quand j'eus signé, les choses n'allèrent pas mieux selon lui. Il n'avait pas résolu le problème qu'il m'avait donné à résoudre quelques années auparavant : ses dépenses excédaient mes revenus. La cave seule en emportait une grosse part. »

Les luttes domestiques recommencèrent plus âpres que jamais. Casimir ne craignit même pas de se livrer à des sévices envers sa femme.

Voici la scène qui survint le 19 octobre 1835, telle que Michel (de Bourges) la relata dans sa plaidoirie. Elle n'a pas été niée par la partie adverse :

« Les femmes seules ne sont pas capricieuses ; il y a des hommes qui ont aussi leurs caprices. Voilà que M. Dudevant veut mener la vie de garçon. Il fut question de procéder à l'exécution du traité de février, et de le mettre ainsi en position de satisfaire son nouveau caprice. Il y eut une entrevue entre les époux. Leurs amis communs furent invités. Il y eut un diner. Après le repas, on prenait le café. L'enfant des deux époux, Maurice, demanda de la crème. « Il n'y en a plus, répondit le père ; va à la cuisine ; d'ailleurs, sors d'ici. » L'enfant, au lieu de sortir, se réfugia auprès de sa mère ; M. Dudevant insista de nouveau pour qu'il sortit, et M<sup>me</sup> Dudevant dit elle-même à son fils : « Sors, puisque ton père le veut. » Il s'éleva alors une altercation entre les époux, altercation dans laquelle l'épouse montra le plus grand calme et le mari la plus grande violence. Il alla même jusqu'à dire à sa femme : « Sors, toi aussi. » Il fit mine de la frapper ; il en fut empêché par les personnes qui étaient présentes. Il se retira pour aller prendre son fusil, qu'on parvint à lui retirer des mains. »

Nous ne pouvons résister au plaisir d'intercaler ici une lettre *berrichonne* bien amusante, dans laquelle George Sand raconte la même scène à son ami Adolphe Duplomb. C'est à M. René Doumic que nous devons la connaissance de cette lettre qui lui fut communiquée par M. Charles Duplomb. George Sand écrit :

## « Cher HYDROGÈNE.

« Tu es mal informé de ce qui se passe à la Châtre. Dutheil n'a jamais été brouillé avec le baron de Nohant-Vic. Mais voici la véritable histoire. Le baron s'est pris comme d'une idée de me battre. Dutheil a pas voulu. Fleury et Papet a pas voulu. Alors, v'là que le baron a été s'archer son fusil pour tuer tout le monde. V'là que le monde a pas voulu être tué. Alors le baron a dit : « Ça suffit » et il s'est remis à boire. Ça s'est passé comme ça. Personne ne s'est fâché avec lui. Mais moi, comme j'en avait assez et que ça m'ennuye de travailler pour vivre, de laisser mon *de quoi* dans les mains du diable, d'être chassée de la maison, tous les ans à coups de bonnet, tandis que les drôlesses du bourg couchent dans mes lits et apportent des puces dans mon logis, j'ai dit : j'veux pus d'ça, et j'ai t'été trouver le grand juge à la Châtre et j'y ai dit : Voilà. Dès lors, qu'il m'a dit, dit-il, c'est bon. Et v'là qu'y m'ont démariée. Et j'en suis pas fâchée. Ils disent que le baron fera son appel. J'en sas rin. J'voirons. S'y n'en fait jun, y perdra l'tout. Et vl'à c'que c'est. »

A la suite de cette scène, le parti de George Sand fut en effet, irrévocable : se séparer de cet homme. Son vieil ami, l'avocat Rollinat, de Châteauroux, lui conseilla une séparation judiciaire. Ils allèrent ensemble à Bourges prendre l'avis de Michel.

A la suite de la condamnation des accusés d'avril, ce dernier avait rédigé une lettre-manifeste à propos de laquelle la Chambre des pairs lui avait infligé un mois de prison. Après avoir été très sérieusement atteint à Paris d'une bronchite aiguë qu'il soigna avec l'aide de George Sand qui fut, à cette occasion, et comme toujours, d'un dévouement maternel, il était revenu à Bourges où il purgeait sa condamnation dans la prison locale alors installée dans le vieux palais du duc Jean.

Ce fut dans cette antique et humide demeure que voulurent pénétrer George et Rollinat. Ils se heurtèrent à une

consigne impitoyable : « Défense de parler aux prisonniers politiques ».

Cependant le palais du duc Jean n'était pas impenetrable. Du côté de la rue, où se trouvait l'entrée princi-



*George Sand.*

Par David d'Angers.

pale, il s'ornementait d'une porte formidable d'une crasseuse teinte verdâtre, hérissée de serrures, de barres de fer, de clous rongés de rouille et d'un marteau gigantesque. Mais, par derrière, ses murs s'abritent au contre-fort d'une éminence sur laquelle on a érigé la Préfecture.

Ce fut de ce côté qu'avec la complicité d'un geôlier les

deux complices purent s'introduire. Ils pénétrèrent par une brèche, et suivirent, dans les ténèbres, les galeries et les escaliers fantastiques.

Enfin les voilà dans la cellule de Michel. Rapidement on tient un conseil et l'on décide de mener la procédure en toute hâte, de façon à déconcerter l'adversaire.

Le 30 octobre 1835, George Sand dépose devant le tribunal de La Châtre une plainte contre son mari, avec demande de séparation de corps, pour sévices et injures graves.

Pendant son instance en séparation, elle tient à édifier tout le monde par sa conduite. Elle s'est retirée à La Châtre et c'est de là qu'elle écrit à sa bonne amie, la comtesse d'Agoult : « J'attends la décision du tribunal. Je suis donc toute seule dans cette grande maison isolée, il n'y a pas un domestique qui couche sous mon toit, pas même un chien. Le silence est si profond, la nuit (vous ne voudrez pas me croire, et pourtant c'est certain) que, quand j'ouvre ma fenêtre, j'entends distinctement sonner l'horloge de la ville... Je ne reçois personne, je mène une vie monacale. J'attends l'issue de mon procès.

« Aussi, à l'heure qu'il est, à une lieue d'ici, quatre mille bêtes me croient à genoux dans le sac et dans la cendre, pleurant mes péchés comme Madeleine. Le réveil sera terrible. Le lendemain de ma victoire, je jette ma béquille, je passe au galop de mon cheval aux quatre coins de la ville. »

Dudevant, cité à comparaître devant le tribunal, ne se présenta pas. Aussi le 1<sup>er</sup> décembre un jugement reconnut-il le bien-fondé des faits allégués par M<sup>me</sup> Dudevant et lui permit-il d'en administrer la preuve.

George Sand crut triompher, et, dans sa joie, poussant un grand cri d'audace, elle écrivit à Adolphe Guérault cette brûlante profession de foi féministe :

« L'opinion est une prostituée qu'il faut mener à grands coups de pied quand on a raison... Nous ne savons pas faire des armes, et on ne nous permet pas de provoquer nos maris en duel; on a bien raison, ils nous tueraient,

ce qui leur ferait trop de plaisir. Mais nous avons la ressource de crier bien haut, d'invoquer trois imbéciles en robe noire, qui font semblant de rendre la justice, et qui, en vertu de certaine *bonté* de législation envers les esclaves menacées de mort, daignent nous dire : « On vous permet de ne plus aimer monsieur votre maître; et, si la maison est à vous, de le mettre dehors. »

Le 16 février, le tribunal prononçait un jugement par défaut qui autorisait la séparation de corps, et le 26, George Sand pouvait écrire à M<sup>me</sup> d'Agoult :

« Grâce à Dieu, j'ai gagné mon procès et j'ai mes deux enfants à moi. Je ne sais si c'est fini. Mon adversaire peut en appeler et prolonger mes ennuis. »

En effet, le 8 avril suivant, M. Dudevant, dûment stylé par sa mère et sa belle-mère, formait opposition et le 10 mai le procès recommençait devant le tribunal de La Châtre.

Dans une rapide et émouvante plaidoirie, Michel (de Bourges) chargea à fond ce mari brutal, ivrogne et débauché, et emporta le maintien de la séparation de corps avec garde des deux enfants par la mère.

Casimir répondit à ce jugement en interjetant appel.

Transportée à la Cour de Bourges, l'affaire semblait prendre une nouvelle tournure : l'opinion dans cette ville — et c'est bien ce qu'escomptait M. Dudevant — était, on ne sait pourquoi, assez hostile à George Sand. L'aristocratie berrichonne se pique volontiers de pudeur effarouchée lorsqu'il ne s'agit pas des siens et elle avait jeté les hauts cris en apprenant les excentricités et ce qu'on appelait les « extravagances sans vergogne » de M<sup>me</sup> Dudevant.

D'autre part, la présence à la barre de Michel (de Bourges), comme avocat de cette dernière, compliquait le procès de dessous politiques qui excitaient l'opinion.

Enfin la curiosité était violemment surexcitée par la présence de cette femme dont le talent s'imposait à tous, et dont la notoriété avait pris une telle envergure.

Le jour où elle se montra à Bourges, vêtue comme tout

le monde, ceux des habitants qui ne la rencontrèrent pas demandèrent aux autres s'il était vrai qu'elle avait des pantalons rouges, et des pistolets à sa ceinture.

« Depuis longtemps, écrit un témoin, on n'avait vu une foule aussi considérable assiéger les portes du Palais de Justice pour une affaire civile... L'auteur d'*Indiana*, de *Lélia* et de *Jacques* était assise derrière son avocat, M<sup>e</sup> Michel (de Bourges). Des Parisiens ne l'auraient peut-être pas reconnue sous ce costume de son sexe, accoutumés qu'ils sont à voir cette dame, dans les spectacles et autres lieux publics, avec des habits masculins et une redingote de velours noir, sur le collet de laquelle retombent en boucles ondoyantes les plus beaux cheveux blonds (*ils étaient bruns*) que l'on puisse voir. Elle est mise avec beaucoup de simplicité : robe blanche, capote blanche, collerette tombant sur un châle à fleurs. » Est-ce bien là une toilette sévère pour procès en séparation de corps ? Et le rédacteur judiciaire ajoute : « Cette dame semble n'être venue à l'audience que pour y trouver quelques éloquents inspirations contre l'irrévocabilité des unions mal assorties. »

La parole fut d'abord donnée à M<sup>e</sup> Thiot-Varenes, avocat de M. Dudevant.

Voici, en substance, quelle fut sa plaidoirie :

« M. Dudevant aimait sa femme, il s'en croyait aimé, et jusqu'en 1825 rien n'avait troublé le bonheur de cette union. Mais déjà l'humeur inquiète, le caractère aventureux de M<sup>me</sup> Dudevant présageaient que cette félicité ne serait pas durable. Elle éprouvait un ennui profond, un dégoût de toutes choses. Elle croyait que le bonheur était là où il n'était pas ; elle demandait ce bonheur à tout ; elle ne le trouvait nulle part ; car son âme ardente et mobile n'avait pu comprendre qu'on ne saurait le goûter hors de l'accomplissement de ses devoirs. Un événement malheureux vint donner carrière aux désirs impétueux de cette imagination exaltée et jeta l'amertume dans le cœur de M. Dudevant. M<sup>me</sup> Dudevant fit un voyage à Bordeaux. Entraînée par des penchants qu'elle ne vou-



*George Sand.*  
Par Calamatta (1837).  
(Appartient à M<sup>me</sup> Lauth-Sand).

lut point dominer, elle conçut une passion, elle y céda. M. Dudevant apprit bientôt qu'il était trahi par celle qu'il adorait. Il sut tout et, maîtrisé par son amour et par sa tendresse conjugale, il pardonna tout. M<sup>me</sup> Dudevant fut touchée de cet excès de générosité et d'indulgence; elle écrivit à son mari une lettre où elle faisait une confession générale et l'aveu d'une faute qu'elle se reprochait. »

M<sup>r</sup> Thiot-Varennnes allait un peu loin en invoquant l'amour de Casimir pour sa femme. Aussi finit-il son plaidoyer en célébrant les joies de la famille et en incitant George Sand à tout pardonner au nom de ses propres enfants :

« Peut-on les arracher à M. Dudevant pour les livrer à une mère qui a donné au monde le scandale de la vie la plus licencieuse et des préceptes les plus immoraux?... Vos ouvrages, Madame, sont remplis de l'amertume et des regrets qui dévorent votre cœur; ils annoncent un dégoût profond. Les tourments de l'âme vous poursuivent au milieu de votre gloire et empoisonnent vos triomphes. Vous avez demandé le bonheur à tout, vous ne l'avez trouvé nulle part. Eh bien! je veux vous en indiquer la route; revenez à votre époux, rentrez sous ce toit où vos premières années s'écoulèrent douces et paisibles; redevenez épouse et mère, rentrez dans le sentier du devoir et de la vertu; soumettez-vous aux lois de la nature. Hors de là, tout n'est qu'erreur et déception, et là seulement vous trouverez le bonheur et la paix. »

Michel (de Bourges) prit aussitôt la parole. Son exode fut pompeux :

« Pourquoi cette foule empressée qui nous environne? Pourquoi cette réunion inaccoutumée qui se presse dans cette enceinte? Pourquoi ces femmes parées comme pour un jour de fête? Êtes-vous appelés à délibérer sur une mesure d'où dépend le bonheur de l'État? Allez-vous donner votre sanction à l'un de ces édits de clémence qui font la gloire d'un règne? Non. Qu'est-ce donc, messieurs? Une femme veut reconquérir sa liberté outragée, son indépendance foulée aux pieds. Elle vient

ici demander un asile pour sa vieillesse, et pour consolation aux calomnies dont on l'a abreuvée, ses enfants, le fruit de ses entrailles ! Cette femme est la gloire de notre époque ; c'est le génie qui vient s'abattre de la hauteur de son vol dans le sanctuaire de la justice et courber son imposante majesté devant l'autorité sacrée des lois !

« Que parle-t-on de contraindre cette femme à revenir au domicile conjugal ?

« N'est-ce pas vous qui l'avez forcée à quitter le domicile conjugal en l'abreuvant de dégoûts ? Vous n'êtes pas seulement l'auteur des causes de cette absence, vous en êtes l'instigateur et le complice. N'avez-vous pas livré votre femme, jeune et sans expérience, à elle-même ? Ne l'avez-vous pas abandonnée ? Vous ne pouvez plus dire aux magistrats : « Remettez dans mes mains les rênes du coursier », quand vous-même les avez lâchées. Pour gouverner une femme, il faut une certaine puissance d'intelligence ; et qu'êtes-vous, que prétendez-vous être, à côté de celle que vous avez méconnue ? Quand une femme est près de succomber, il faut être capable de la relever ; quand elle est faible, il faut la soutenir, être capable de lui donner le bon exemple ; et quel exemple pouvez-vous lui donner ? Pouvez-vous réclamer une femme que vous avez délaissée pendant huit ans ? Était-elle coupable, celle qui épanchait sa belle âme tout entière dans cette lettre que vous-même venez de livrer à la publicité des débats ? Ils étaient donc bien faibles ses torts, puisque vous êtes réduit à les chercher dans cette lettre qui la justifie ? Depuis, vous avez reçu votre femme, vous lui avez écrit, vous avez vécu intimement avec l'ami honnête et pur qui sut la respecter ; vous lui avez serré la main. Pourquoi donc avez-vous délaissé une épouse qui ne méritait aucun reproche ? »

Et Michel continua sa plaidoirie en résumant ce qu'avait été la vie de cette femme avec ce mari grossier et débauché. Il fit un tableau saisissant de cet intérieur et termina par un appel éloquent à la sagesse du tribunal.

Après trois quarts d'heure de délibéré, la Cour rentra

en séance, et le président annonça que, les voix étant partagées, la cause était renvoyée au lundi 1<sup>er</sup> août pour être plaidée de nouveau avec adjonction de trois conseillers.

Mais, dans l'intervalle, une solution amiable prévalut. M. Dudevant se désista de son appel en échange d'une rente annuelle de 5 000 francs que lui concédait George Sand.

Les démêlés n'étaient pourtant pas entièrement terminés. George dut encore enlever Solange des mains de Casimir qui l'avait reprise, puis ce furent des contestations d'argent sans fin.

La vie de M. Dudevant se partagea désormais entre l'ivrognerie et la cupidité.

Au règlement de comptes, en 1841, il réclamait toujours « quinze pots de confiture et une poêle en fer de la valeur de 1 fr. 50! »

---

## Liszt, Lamennais et Chopin

LES hommes, a écrit George Sand, attirés près de nous par le désir, par l'amour-propre, se proposent de nous rendre faibles; ils nous ont fait une vertu de la résistance, mais cette vertu les rebute loin de les attacher. Ils ne veulent pas admirer une femme, ils veulent la séduire. »

Attirée et séduite, elle l'avait été une fois de plus par Michel (de Bourges). Et, une fois de plus encore, son cœur se trouvait bientôt libre de toute attache.

Elle va alors subir des influences diverses et parfois même contradictoires : influence artistique de la part de Liszt et de Chopin, influence philosophique de la part de Lamennais.

Franz Liszt était né en 1811 d'une famille hongroise, et, tout de suite, il avait obtenu un succès mondial de petit, puis bientôt de grand prodige. Partout accueilli, partout fêté à l'égal des grands, son orgueil avait pourtant été mis à une rude épreuve le jour où on lui refusa la main d'une de ses élèves, M<sup>lle</sup> Caroline de Saint-Cricq, en raison de ses origines plébéiennes.

Déçu dans son ambition et dans son amour, porté naturellement aux conceptions humanitaires, saturé d'effluves socialistes, il avait tout ce qu'il faut pour devenir un apôtre. Sa liaison avec la brillante Marie de Flavigny, comtesse d'Agoult, en littérature Daniel Stern, qui, pour partager sa vie, avait abandonné son rang et les séduc-

tions du monde, contribua à lui donner une situation privilégiée dans la société européenne.

M<sup>me</sup> d'Agoult parlait plusieurs langues. Son esprit très élevé, très mûri, très personnel, avait une culture rare. Curieuse des autres, elle se livrait peu. Ferme, résolue, parfois entière dans ses opinions, nul ne pratiquait plus sincèrement qu'elle la tolérance.

A première vue, elle avait quelque chose de viril, de fort, mêlé à une distinction si parfaite qu'elle semblait n'avoir rien perdu de sa féminité.

De taille haute et de suprême élégance, jamais manières de grande dame ne furent plus accomplies. Lorsqu'elle se disait démocrate, on ne pouvait, nous dit M<sup>me</sup> Adam qui l'a fort bien connue, dissimuler un sourire, tant ce mot, dans sa bouche, paraissait une anomalie.

La dignité dominait chez elle, même dans ses rares moments d'expansion, et elle allait parfois jusqu'à la majesté.

On se doute de ce que dut être la passion chez cette femme pour la forcer à quitter ainsi en un seul jour le rang auquel elle avait droit, à être mise en quelque sorte au ban de la société européenne, pour vivre avec celui qu'elle aimait.

L'histoire de cette liaison avait passionné George Sand qui voulait à tout prix connaître M<sup>me</sup> d'Agoult.

Ce fut Liszt, bien entendu, qui rapprocha les deux femmes.

M<sup>me</sup> Sand avait rencontré Liszt en 1834, au moment de son intimité avec Alfred de Musset.

Elle le tint d'abord à distance, pour complaire sans doute à son ombrageux amant. Plus tard, quand l'illustre pianiste eut contracté une liaison rendue publique, tous obstacles disparurent. Au mois de mai 1835, George Sand écrivait à M<sup>me</sup> d'Agoult, qui avait suivi Liszt à Genève : « Ma belle comtesse aux beaux cheveux blonds, je ne vous connais pas personnellement, mais j'ai entendu Franz parler de vous et je vous ai vue. Je crois que, d'après cela, je puis sans folie vous dire que je vous aime, que

vous me semblez la seule chose belle, estimable et vraiment noble que j'aie vu briller dans la sphère patriecienne. Il faut que vous soyez en effet bien puissante pour que j'aie oublié que vous êtes comtesse. Mais, à présent, vous êtes pour moi le véritable type de la princesse fantastique, artiste, aimante et noble de manières, de langage et d'ajustements, comme les filles des rois aux temps poétiques. » Et la lettre se termine par ces simples mots, exquisement délicats : « Adieu, chère Marie. *Ave, Maria, gratia plena!* »

Qu'on ne conclue pas, du moins, de ce prélude que George Sand et Liszt vont devenir amants...

Et puis d'ailleurs Liszt ne plut pas à George Sand qui ne lui plut pas davantage. Durant toutes leurs relations, ils restèrent l'un pour l'autre « des épinards sans goût ».

Seulement, ayant reconnu entre Liszt et elle de grandes affinités intellectuelles, elle subit avec joie le joug de cet esprit. En outre, il eut, comme nous le verrons dans la suite, une grande influence sur l'auteur de *Lélia* en la mettant en rapports avec Lamennais.

Pour l'instant, le musicien est retourné à Genève où il vit auprès de sa belle amie, M<sup>me</sup> d'Agoult.

De Nohant à Genève vont des lettres charmantes. De Genève à Nohant circulent des missives plus hautaines, de ton plus altier, mais d'un dévouement non moins cordial.

Les deux femmes en sont au prélude de la plus charmante des amitiés romanesques.

George Sand s'explique sur son caractère à son amie :

« Imaginez-vous, ma chère amie, que mon plus grand supplice, c'est la timidité. Vous ne vous en douteriez guère, n'est-ce pas? Tout le monde me croit l'esprit et le caractère fort audacieux. On se trompe. J'ai l'esprit indifférent et le caractère quinteux. »

Et elle ajoute :

« Si nous nous lions davantage, comme je le veux, il faudra que vous preniez de l'empire sur moi; autrement, je serai toujours désagréable. Si vous me traitez comme

un enfant, je deviendrai bonne, parce que je serai à l'aise, parce que je ne craindrai pas de tirer à conséquence, parce que je pourrai dire tout ce qu'il y a de plus bête, de plus fou, de plus déplacé, sans avoir honte. Je saurai que vous m'avez *acceptée*... Il faut vous arranger bien vite pour que je vous aime. Ce sera bien facile. D'abord, j'aime Franz. Il m'a dit de vous aimer. Il m'a répondu de vous comme de lui.

« Ainsi, voyez si vous pouvez accorder votre cœur à un porc-épic. Je suis capable de tout. Je vous ferai mille sottises. Je vous marcherai sur les pieds. Je vous répondrai une grossièreté à propos de rien. Je vous reprocherai un défaut que vous n'avez pas. Je vous supposerai une intention que vous n'aurez jamais eue. Je vous tournerai le dos. En un mot, je serai insupportable jusqu'à ce que je sois bien sûre que je ne peux pas vous fâcher et vous dégôûter de moi. Oh! alors, je vous porterai sur mon dos. Je vous ferai la cuisine. Je laverai vos assiettes. Tout ce que vous me direz me semblera divin. Si vous marchez dans quelque chose de sale, je trouverai que cela sent bon. »

Puis elle couvre de louanges M<sup>me</sup> d'Agoult, s'extasie devant son *incommensurable supériorité*, la supplie d'écrire :

« Faites profiter le monde de votre talent : vous le devez. »

On aspire à se rejoindre de part et d'autre.

Malheureusement, le procès en séparation de George Sand ruine tous ses projets. Aussi quel dépit chez l'auteur de *Lélia*!... Le 5 mai 1836, elle écrit à Franz Liszt :

« Je serais depuis longtemps près de vous, sans tous ces déboires. C'est mon rêve, c'est l'Eldorado que je me fais, quand je puis avoir, entre le procès et le travail, un quart d'heure de rêvasserie. Pourrai-je entrer dans ce beau château en Espagne? Serai-je quelque jour assise aux pieds de la belle et bonne Marie, sous le piano de Votre Excellence? »

Et deux mois plus tard, le 10 juillet, elle emploie

presque les mêmes termes, dans une lettre à M<sup>me</sup> d'Agoult :

« Je rêve mon oasis près de vous et de Franz. Après tant de sables traversés, après avoir affronté tant d'orages, j'ai besoin de la source pure et de l'ombrage des deux beaux palmiers du désert. »

L'échange de cette correspondance affectueuse commençait à faire du bruit. Le nom de George Sand, à cette époque retentissante de son procès, était trop sur toutes les lèvres pour qu'on ne s'inquiât pas de ses moindres faits et gestes. On connut bientôt la nouvelle amitié qu'elle contractait, et les mauvaises langues se mirent à jaser. On raconta que Liszt était à Genève, non pas avec M<sup>me</sup> d'Agoult, mais avec George Sand.



*Franz Liszt.*

Par Lehmann.

(Appartient à M. Émile Ollivier.)

Les autres se prétendaient mieux informés et ajoutaient tout bas que la vérité était tout autre et que les deux écrivains se partageaient le beau musicien hongrois.

Tous ces ragots faisaient sourire l'auteur d'*Indiana* et hausser les épaules à Daniel Stern.

Enfin, le 28 août 1836, les ennuis judiciaires de George Sand paraissant un peu apaisés, elle se décida à partir

pour la Suisse, de compagnie avec Maurice et Solange, et sans oublier l'inévitable Ursule, leur bonne.

Après avoir traversé Autun, Chalon, Lyon, Nantua, la petite caravane atteint Genève. La dernière étape avait été dure, les voyageurs étaient en route depuis le matin. George Sand avait « une robe bleue et des bottes crottées ».

« Mesdames, où descendez-vous? demanda le postillon.

— Chez M. Liszt.

— Où loge-t-il, ce monsieur-là?

— J'allais précisément vous adresser la même question.

— Qu'est-ce qu'il fait? Quel est son état?

— Artiste.

— Vétérinaire?

— Est-ce que tu es malade, animal?

— C'est un marchand de violons, dit un passant, je vais vous conduire chez lui. »

On arrive à la maison indiquée. Personne. Enfin, on découvre que « l'autre troupe », la troupe de M<sup>me</sup> d'Agoult, composée de Liszt, de Puzzi et du major Pictet, est partie pour Chamonix.

Le temps était merveilleux, on décida d'aller les rejoindre. Le lendemain, on les retrouva. Les deux caravanes mêlées allaient désormais excursionner de conserve pendant tout ce mois de septembre.

Les deux femmes renouèrent connaissance. Avaient-elles vraiment de la sympathie l'une pour l'autre? Elles avaient surtout de la curiosité à l'égard l'une de l'autre.

C'est ainsi qu'il faut expliquer l'attrait commun de ces deux femmes qui devait bientôt dégénérer en inimitié mutuelle.

A ce moment, on était tout encore aux premiers épanchements. On se donnait des noms. Le clan Franz-Marie-Puzzi fut baptisé *Fellows*; Franz reçut le sobriquet spécial de *crétin*: le grand nez de George Sand valut à sa smala le surnom de *Piffoëls*...

On vagabondait à travers la Savoie et la Suisse, on tentait toutes les excursions, même les plus périlleuses, on se levait à des heures impossibles, on rentrait harassé

mais très heureux. Maurice était déjà très amusant avec ses réflexions cocasses. On se payait la tête de tous les braves Suisses, on affolait les Allemands, on stupéfiait les Savoyards, on rendait fous les étrangers avec lesquels on se trouvait à table d'hôte.

Sur les registres de l'hôtel, lorsque, très gravement, les bons aubergistes tendaient la plume aux nouveaux arrivants, on se livrait aux plaisanteries les plus saugrenues.

Liszt, par exemple, écrivait :

Musicien-philosophe.

*Né* . . . . . au Parnasse.  
*Venant* . . . . . du Doute.  
*Allant* . . . . . à la Vérité.

Et George Sand écrivait à son tour :

*Noms des voyageurs* . . . famille Piffoëls.  
*Domicile* . . . . . la Nature.  
*Venant* . . . . . de Dieu.  
*Allant* . . . . . au Ciel.  
*Lieu de naissance* . . . . Europe.  
*Qualités* . . . . . flâneurs.  
*Date de leurs titres* . . . . toujours.  
*Délivrés par qui* . . . . par l'opinion publique.

Ce fut un mois de flâneries et de vagabondages délicieux qui laissa une impression charmante dans l'esprit de tous les *Fellows* et de tous les *Piffoëls*.

Cependant, à la fin, il fallut bien se décider à rentrer à Paris. George Sand s'installa à l'Hôtel de France, rue Laffitte, et c'est là que vinrent aussi habiter Liszt et M<sup>me</sup> d'Agoult.

Les deux femmes étaient alors au plus fort de leur liaison. Elles eurent un salon commun.

Daniel Stern, toujours très mondaine et qui, comme dit Liszt, « ne se plaisait elle-même que vêtue d'une robe de cinquante louis », attirait toutes les célébrités du moment : Lamennais, Henri Heine, Lamartine, Berryer, Pierre Leroux, Eugène Sue, Mickiewicz, Ballanche, Louis de Ronchaud.

George Sand qui, dit encore Liszt, « n'était véritablement à son aise que lorsqu'elle se voyait avec une blouse de toile bleue et des bottes d'homme », était un peu étourdie par ce mouvement mondain. Aussi préféra-t-elle bientôt se retirer à Nohant et y appeler M<sup>me</sup> d'Agoult, celle-ci y passa plusieurs semaines, amenant derrière elle, avec Liszt, Charles Didier, Alexandre Rey, Bocage, etc... Chopin qui avait été invité ne s'y rendit pas.

Ces semaines de Nohant furent l'époque de l'amitié la plus entière entre George Sand et Daniel Stern. Quelques mois plus tard, le cœur de George Sand allait être ravi une fois de plus par Chopin, et toutes les amitiés allaient s'abolir devant cette grande passion.

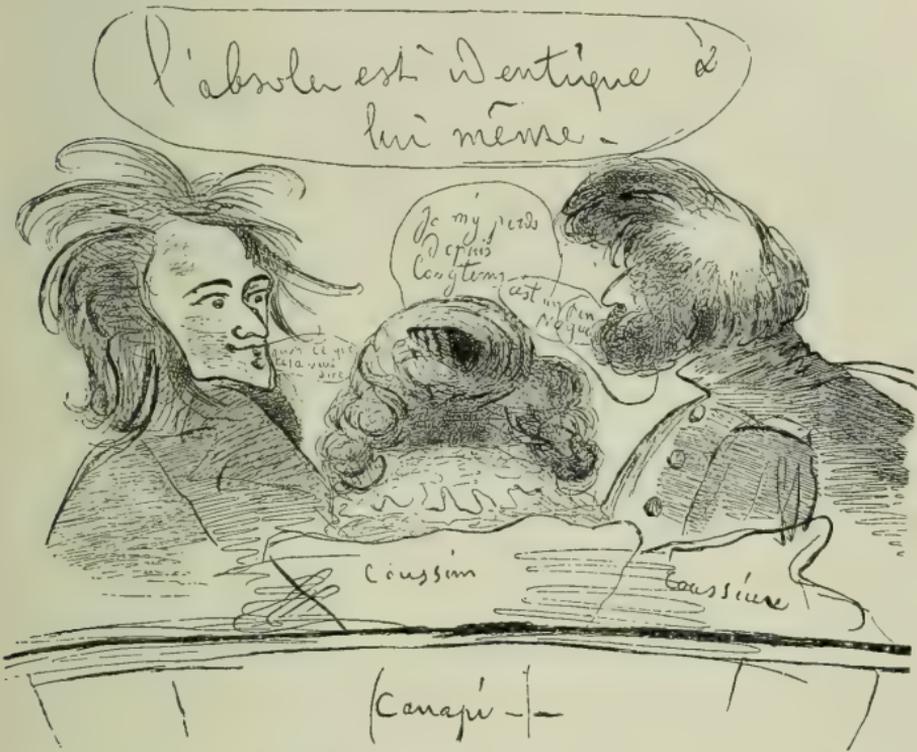
Toutefois, avant de nous entretenir de cette nouvelle crise sentimentale, remontons un peu en arrière et voyons quelles furent les relations d'amitié qui unirent George Sand à Lamennais, ainsi que l'influence du moraliste religieux sur le futur auteur de *Consuelo*.

Dans son excellent ouvrage sur *George Sand et ses amis*, Albert Leroy écrit :

« Quand George Sand rencontra Lamennais, il n'était plus le prêtre ultramontain dont Rome avait pensé faire un cardinal, ni même le catholique libéral qui fondait le journal *l'Avenir* avec le comte de Montalembert, les abbés Lacordaire et Gerbet. Il était devenu, par une évolution logique, loyale et douloureuse de la pensée, le démocrate chrétien qui trouvait dans l'Évangile la loi de liberté, d'égalité et de fraternité, recueillie par les philosophes et proclamée par la Révolution. Républicain, son amour du peuple lui dicta cette œuvre de génie, les *Paroles d'un Croyant*. Excommunié, il continua à dire la messe dans son oratoire. Et le parti clérical ne cessa de l'accabler d'outrages, de le représenter comme un apostat prédestiné à cette chute, pour ce que, dès ses débuts dans le sacerdoce, il avait commis le double méfait de renoncer à la lecture quotidienne du bréviaire et de porter un chapeau de paille. En dépit des calomnies et de la haine des dévots, il reste l'un des plus sublimes

penseurs et le premier prosateur du siècle écoulé. Son style a la concision et la majesté bibliques. »

Ce fut Liszt, nous l'avons dit, qui, en 1835, mit en rapports George Sand et Lamennais.



*Franz Liszt, Mme d'Agoult et le major Pictet, discutant philosophie.*  
(Croquis-charge de G. Sand. — Appartient à M. Adolphe Jullien.)

Celui-ci avait alors cinquante-trois ans, mais en paraissait plus de soixante.

« M. Lamennais, dit George Sand, petit, maigre et souffreteux, n'avait qu'un faible souffle de vie dans la poitrine. Mais quel rayon dans sa tête! Son nez était trop proéminent pour sa petite taille et pour sa figure étroite. Sans ce nez disproportionné, son visage eût été beau. L'œil clair lançait des flammes; le front droit et sillonné de grands plis verticaux, indice d'ardeur dans la volonté, la

bouche souriante et le masque mobile sous une apparence de contraction austère, c'était une tête fortement caractérisée pour la vie de renoncement, de contemplation et de prédication. Toute sa personne, ses manières simples, ses mouvements brusques, ses attitudes gauches, sa gaieté franche, ses obstinations emportées, ses soudaines bonhomies, tout en lui, jusqu'à ses gros habits propres, mais pauvres, et à ses bas bleus, sentait le cloarek breton. Il ne fallait pas longtemps pour être saisi de respect et d'affection pour cette âme courageuse et candide. Il se révélait tout de suite et tout entier, brillant comme l'or et simple comme la nature.

« Il était plein de foi, et il disait sa foi avec netteté, avec clarté, avec chaleur; sa parole était belle, sa déduction vive, ses images rayonnantes, et chaque fois qu'il se reposait dans un des horizons qu'il a successivement parcourus, il y était tout entier... Ceux qui, l'ayant rencontré perdu dans ses rêveries, n'ont vu de lui que son œil vert, quelquefois hagard, et son grand nez acéré comme un glaive, ont eu peur de lui et ont déclaré son aspect diabolique. »

Ce fut la communauté des aspirations républicaines qui les rapprocha.

« J'avais, déclare-t-elle dans *l'Histoire de ma vie*, comme une faiblesse maternelle pour ce vieillard, que je reconnaissais en même temps pour un des pères de mon Église, pour une des vénération de mon âme. Par le génie et la vertu qui rayonnaient en lui, il était dans mon ciel, sur ma tête. Par les infirmités de son tempérament débile, par ses dépits, ses bouderies, ses susceptibilités, il était à mes yeux comme un enfant généreux, mais enfant à qui l'on doit dire de temps en temps : « Prenez garde, vous allez être injuste. Ouvrez donc les yeux ! »

Cependant, après avoir été catéchisée, l'élève devenait plus audacieuse que le maître dans la doctrine.

« Après m'avoir poussée en avant, dit-elle, il a trouvé que je marchais trop vite. Moi, je trouvais qu'il marchait parfois trop lentement à mon gré. Nous avions raison tous

les deux à notre point de vue : moi, dans mon petit nuage, comme lui dans son grand soleil, car nous étions égaux, j'ose le dire, en candeur et en bonne volonté. Sur ce terrain-là, Dieu admet tous les hommes à la même communion.

« Il est, disait-elle encore, le dernier prêtre, le dernier apôtre du christianisme de nos pères, le dernier réformateur de l'Église qui viendra faire entendre à vos oreilles étonnées cette voix de la prédication, cette parole accentuée et magnifique des Augustin et des Bossuet, qui ne retentit plus, qui ne pourra plus jamais retentir sous les voûtes affaissées de l'Église. »

Mais voici Lamennais qui quitte sa solitude de La Chesnaie pour entrer dans la politique militante. Il vient à Paris, il fonde un journal, *Le Monde*. L'auteur des *Paroles d'un Croyant* cherche des rédacteurs. George Sand le met en garde. Elle l'invite à se méfier des gens.

« Mais vous, lui dit-il, n'êtes-vous point des nôtres? »

Elle demande à réfléchir.

« Je m'entendrais avec lui aisément sur tout ce qui n'est pas dogme, écrit-elle. Mais, là, je réclamerais une certaine liberté de conscience, et il ne me l'accorderait pas. »

Elle hésitait donc, lorsqu'une circonstance toute fortuite vint la décider. Ce fut une demande de collaboration qu'elle reçut, la même semaine, du *Journal des Débats*.

Elle écrivit aussitôt à Jules Janin :

« Je ne vous parle pas des opinions qui sont choses sacrées, même chez une femme, mais seulement de la manière d'envisager la question littéraire. Songez que je n'ai pas l'ombre d'esprit, que je suis lourde, prolix, emphatique, et que je n'ai aucune des conditions du journalisme. »

Et elle ajoutait au sujet du journal de Lamennais :

« Je ne travaille pas dans le *Monde*, je ne suis l'associée de personne. Associée de l'abbé de Lamennais est un titre et un honneur qui ne peuvent m'aller. Je suis son dévoué serviteur. Il est si bon et je l'aime tant que je lui donnerai autant de mon sang et de mon encre qu'il m'en deman-

dera. Mais il ne m'en demandera guère, car il n'a pas besoin de moi, Dieu merci ! Je n'ai pas l'outrecuidance de croire que je le sers autrement que pour donner, par mon babil frivole, quelques abonnés de plus à son journal ; lequel journal durera ce qu'il voudra et me paiera ce qu'il pourra. Je ne m'en soucie pas beaucoup. L'abbé de Lamennais sera toujours l'abbé de Lamennais, et il n'y a ni conseil ni association possibles pour faire, de George, autre chose qu'un très pauvre garçon. »

Elle se décida, cependant, à donner à Lamennais un peu de cette copie qu'il lui réclamait avec tant d'insistance.

Elle fit paraître dans le *Monde des Lettres à Marcie* qui firent un grand bruit, plus de bruit même que n'escomptait Lamennais, car elles effarouchèrent son public.

L'héroïne, Marcie, est une fille de vingt-cinq ans, sans fortune, et les conseils qui lui sont donnés traitent de la condition de la femme et de l'égalité des droits des deux sexes.

On se doute de quelles audaces était capable la plume de George Sand en ces dangereuses matières.

Lamennais fut épouvanté de la hardiesse de ces théories. Le 28 février 1837, George Sand lui réplique :

« Monsieur et excellent ami, vous m'avez entraînée, sans le savoir, sur un terrain difficile à tenir.

« Je crains d'être emportée par ma pétulance naturelle, plus loin que vous ne me permettriez d'aller, si je pouvais vous consulter d'avance. Mais ai-je le temps de vous demander, à chaque page, de me tracer le chemin ? Avez-vous le temps de suffire à mon ignorance ? Non, le journal s'imprime, je suis accablée de mille autres soins, et, quand j'ai une heure le soir pour penser à *Marcie*, il faut produire et non chercher. »

Et elle « produit » des choses dont s'effraie Lamennais : elle proclame la nécessité du divorce, proteste contre l'indissolubilité du mariage, se tourne vers l'espoir d'un état social meilleur et plus juste, préconisant même des moyens révolutionnaires pour atteindre ce but.



*George Sand.*  
Par Delacroix.  
(Gravure de Tinayre.)

Aux observations du directeur du *Monde*, elle répond :  
 « Vous avez vécu avec les anges ; moi, j'ai vécu avec les hommes et les femmes. Je sais combien on souffre, combien on pèche. »

Les *Lettres à Marcie* sont terminées. Elle commence aussitôt, de son infatigable plume, un *Poème de Mirza* qui n'est qu'une transposition sur le mode amoureux des *Paroles d'un Croquant* ! Cela commence par une cantilène d'hyménée et se termine par un appel mystique sur la route qui mène au désert de la Thébaidé.

Ce fut là le dernier stade de sa collaboration au *Monde*. Elle cessa bientôt peu à peu de voir Lamennais. Trop de divergences les séparaient pour qu'ils pussent adopter une ligne de conduite similaire. Il eut pourtant une influence sur elle en orientant cet esprit inquiet vers les problèmes moraux et sociaux, ainsi il prépare le terrain pour la rencontre avec Pierre Leroux.

Toutefois, avant d'aborder franchement les questions politiques, George Sand va connaître une autre aventure, entièrement sentimentale celle-là, ce sera sa liaison avec le grand musicien Chopin.

L'illustre compositeur polonais était âgé de vingt-huit ans lorsqu'il entra en relations avec elle.

Il était débarqué à Paris dans les premiers jours d'octobre 1821, venant de Vienne avec un passeport pour Londres et Paris. Son voyage devait durer dix-sept ans.

Il donna son premier concert le 26 février 1832.

Il était sans argent et vivait de quelques leçons.

C'est au retour d'un voyage en Allemagne où il avait manqué de se marier, en 1837, que Chopin fit la rencontre de George Sand, à une soirée chez la comtesse Marliani.

Le comte Wodzinski, dans son livre *Les Trois Romans de Chopin*, a singulièrement dramatisé l'aventure : « Toute la journée, il crut entendre de ces appels mystérieux qui, jadis, au temps de son adolescence, le faisaient souvent se retourner, au milieu de ses promenades ou de ses rêveries, et qu'il disait être ses esprits avertisseurs... Le soir, arrivé à la porte de l'hôtel Marliani, un tremble-

ment nerveux le secoua; un instant, il eut l'idée de retourner sur ses pas: puis il dépassa le seuil des salons. Le sort en décidait ainsi. » Il ne tarda pas à s'asseoir devant le piano et à improviser. Quand il s'arrêta, il se trouva en face de George Sand qui le félicitait.

Crainitif, il commença par avoir peur de cette femme. Il n'était, à ce moment, qu'un pauvre pianiste. Elle était illustre. D'ailleurs il n'aimait pas les bas bleus. Comment peut-il avoir dans ces conditions quelque affection pour Daniel Stern, dont Barbey d'Aurevilly disait : « Ce n'est pas un bas bleu, c'est mieux que cela ou pis, c'est un pantalon bleu, le pantalon du blumérisme américain. » — Mais George avait un tel ascendant, une telle volonté de réussite, et la passion qui venait de se déclarer dans son cœur pour le musicien avait été si soudaine, si absolue qu'elle brisa tous les obstacles.

M<sup>me</sup> d'Agoult constituait le principal.

C'est qu'elle veillait sur Chopin avec une tendresse de mère inquiète, et de cette tendresse George Sand était jalouse. Elle allait d'ailleurs avoir, pendant dix ans, pour le grand pianiste, des soins de mère et d'amante.

Obligée de partir pour Nohant, elle n'eut de cesse que Chopin, Liszt et Daniel Stern ne vissent l'y rejoindre.

Le 28 mars 1837, elle écrit à Liszt :

« Dites à Chopin que je le prie de vous accompagner, que je l'adore. » Le 5 avril : « Dites à Chopin que je l'idolâtre. »

Mais M<sup>me</sup> d'Agoult paraissait peu disposée à partir et surtout à laisser partir Chopin :

« Il tousse, écrivait-elle. C'est l'homme irrésolu; il n'y a chez lui que la toux de permanente. »

Et George Sand de répliquer :

« Je veux les *Fellows*, je les veux le plus tôt et le plus longtemps possible. Je les veux à mort. Je veux aussi le Chopin et tous les Mickiewicz et Grzymala du monde. Je veux même Sue, si vous le voulez... » — C'est dur pour ce pauvre Eugène Sue!...

Enfin ils se décidèrent à venir.

En quelques semaines, la conquête du cœur de Chopin fut faite par George Sand. Naïf, le musicien n'y mit aucune coquetterie. Il se laissa prendre avec la même bonne grâce, le même abandon qu'il mettait à s'installer au piano.

Il était le charme suprême des soirées de Nohant. Devant lui, tout talent devait s'incliner, car il était vraiment leur maître à tous.

Un soir, par une belle nuit d'été, Liszt et Chopin se succédèrent au piano. Le jeu brillant de Liszt étonna tout d'abord, puis émerveilla, mais lorsque Chopin, après avoir fait éteindre toutes les lumières selon son habitude, se mit à jouer, chacun fut saisi d'un ravissement ineffable, oubliant les mélodies précédemment entendues, ne songeant à comparer à rien le jeu de cet artiste incomparable.

L'amour de George Sand pour Chopin eut toujours quelque chose de maternel. Elle l'appelait *son cher enfant*, *son malade ordinaire* et même son « cher cadavre ». Lui se laissait dorloter. Dans une lettre qu'elle écrivait au mois de juin 1847, à son ami Grzymala, elle confessait : « Il y a sept ans que je vis comme une vierge avec lui... Si une femme sur la terre devait lui inspirer la confiance la plus absolue, c'était moi, et il ne l'a jamais compris ; et je sais que bien des gens m'accusent, les uns de l'avoir épuisé par la violence de mes sens, les autres de l'avoir désespéré par mes incartades. Je crois que tu sais ce qu'il en est. Lui, il se plaint à moi que je l'ai tué par la privation, tandis que j'avais la certitude de le tuer si j'agissais autrement (1). »

Ce n'était plus chez elle la passion romantique qu'elle avait éprouvée pour Musset, mais une sorte de tendresse puissante dont elle entourait son cher musicien de génie.

Ce furent deux entraînements parallèles, celui pour Musset et celui pour Chopin, avec cette différence que, dans la deuxième aventure, George Sand avait dix ans de

---

(1) Publiée par René Doumic dans la *Revue Hebdomadaire*.

plus, qu'elle connaissait la vie et qu'elle sut s'arrêter à temps.

Le hasard allait, du reste, identifier quelque peu encore ces deux aventures.

De même que la première fois, elle avait fui à Venise pour y cacher son amour, maintenant elle allait partir... pour Majorque.

Voici comment ce voyage fut décidé.

Vers la fin de l'année 1838, elle fut fort inquiète au sujet de la santé de Maurice et de Solange.

Maurice, on le sait, était au collège Henri IV. Il fut atteint de la variole, sa mère le fit venir près d'elle, à No-

hant. Solange était malade également. La convalescence fut très longue, et, les deux enfants étant fort affaiblis, les médecins conseillèrent d'aller passer l'hiver dans le Midi, aux îles Baléares. On décida donc de partir.

Solange était déjà une grande fille de dix ans qui ne manquait ni d'esprit ni d'imprévu.



*Chopin, en 1847.*

Par Winterhalter.

Un jour, Emmanuel Arago était venu la voir à sa pension. En partant il lui demanda : « Que veux-tu que je t'apporte quand je reviendrai?... »

Elle répond : « Rien, mais tu peux me faire un grand plaisir, si tu m'aimes bien. — Lequel, dis? — Eh! bien, mon garçon, c'est de ne jamais revenir me voir. »

Une autre fois, Georges Sand allait avec sa fille chez Delacroix. Celui-ci considère l'enfant avec attention, et dit :

« Mais elle est jolie, votre fille. Elle serait tout à fait bien, s'il ne lui manquait... »

Et son doigt indiquait l'arcade sourcilière.

« Il faut une ombre là! »

Il saisit un pinceau chargé de brun, et, en deux traits, improvise deux magnifiques sourcils.

« Depuis ce temps, racontait Solange, à soixante-dix ans, par respect pour Delacroix, j'en ai toujours porté. »

Toute la bande partit donc pour l'Espagne.

Chopin rejoignit à Perpignan ses compagnons de route, qui étaient venus à petites journées par la vallée du Rhône. La traversée fut favorable. Le 14 novembre 1838, George Sand écrivait, de Palma de Mallorca, à M<sup>me</sup> Marliani : « J'ai une jolie maison meublée, avec jardin et site magnifique, pour 50 francs *par mois*. De plus, j'ai, à deux lieues de là, une cellule, c'est-à-dire trois pièces et un jardin plein d'oranges et de citrons pour 35 francs *par an*, dans la grande chartreuse de Valdemosa. » — Elle est dans l'enthousiasme : « C'est la poésie, c'est la solitude, c'est tout ce qu'il y a de plus artiste, de plus *chiqué* sous le ciel. Et quel ciel, quel pays, nous sommes dans le ravissement. »

Hélas! Ce n'était là que le début du voyage. Les pires mésaventures devaient leur arriver. On en retrouve l'écho, moitié dans la *Correspondance*, moitié dans le livre intitulé : *Un hiver à Majorque*. « Notre voyage, avoue-t-elle, est un *fiasco* épouvantable. » A Palma, il n'y avait pas d'hôtel. Ils durent se contenter de « deux petites chambres garnies, ou plusieurs dégarnies, dans une espèce de mau-

vais lieu, où les étrangers sont bien heureux d'avoir chacun un lit de sangle avec un matelas douillet et rebondi comme une ardoise, une chaise de paille, et, en fait d'ali-ments, du poivre et de l'ail à discrétion. »

Dans une lettre, mise récemment au jour par M. Doumic, elle raconte encore, non sans bonne humeur, d'ailleurs : « Quand on arrive, on commence par acheter du terrain, après quoi on fait bâtir, et puis on commande des meubles. Ensuite on obtient du gouvernement la permission de demeurer quelque part, et enfin au bout de cinq ou six ans, on commence à ouvrir sa malle et à changer de chemise, en attendant qu'on ait obtenu de la douane la permission de faire entrer des souliers et des mouchoirs de poche. »

Les paillasses sont pleines de vermine. Il y a des poux et des scorpions.

Chopin, qui avait emmené son piano, doit payer 700 francs de droit d'entrée pour l'instrument.

Le climat fut excellent pour Solange et Maurice, mais détestable pour Chopin.

Un jour que George Sand, pleine d'exubérance, de santé et d'entrain, s'en alla en excursion pendant que Chopin restait à la maison, durant son absence, il fut pris d'une attaque de nerfs terrible — se soulagea en composant un prélude (?) — et tomba en syncope aux pieds de George rentrant calme et sereine.

Mis à l'index par les habitants parce qu'ils n'allaient pas à la messe, ils pouvaient à peine décider les médecins à les venir voir. Enfin ceux-ci ordonnèrent un départ immédiat au musicien.

On repartit donc tous sur l'unique vapeur de l'île, en compagnie de cent pourceaux ! Pendant la traversée, le malade vomissait le sang à pleines cuvettes.

Enfin on débarque à Marseille. Que va devenir Chopin ?

Albert Le Roy, dans son livre si curieusement documenté, raconte ainsi : « Il demanda à George Sand de la suivre à Nohant. Elle acquiesça, mais, dans l'*Histoire de ma vie*, revenue à d'autres sentiments, elle fournit des

explications peu vraisemblables. « La perspective, dit-elle, de cette sorte d'alliance de famille avec un ami nouveau me donna à réfléchir. Je fus effrayée de la tâche que j'allais accepter et que j'avais cru devoir se borner au voyage en Espagne. » A ce prix, elle obéissait, non pas à la passion, mais à une sorte d'adoration maternelle très vive, très vraie, qu'elle déclare d'ailleurs moins profonde en elle que « l'amour des entrailles, le seul sentiment chaste qui puisse être passionné. » Enfin, elle se persuade, ou veut nous persuader, qu'elle accueillit Chopin pour se défendre contre l'éventualité d'autres amours qui auraient risqué de la distraire de ses enfants. Elle y vit, citons le mot, un *préservatif* contre des émotions qu'elle ne voulait plus connaître. Et elle s'écrie, longtemps après, en un élan de phraséologie mystique : « Un devoir de plus dans ma vie, déjà si remplie et si accablée de fatigue, me parut une chance de plus pour l'austérité vers laquelle je me sentais attirée avec une sorte d'enthousiasme religieux. » Bref, elle résume ainsi sa vocation sentimentale : « J'avais de la tendresse et le besoin impérieux d'exercer cet instinct-là. Il me fallait chérir ou mourir. » Elle a beaucoup chéri, et elle est morte plus que septuagénaire.

Pendant huit années, elle remplit avec zèle son office de garde-malade auprès de ce malheureux poitrinaire absorbant et tyrannique.

Incessamment inquiet, ne sachant où demeurer, il se trouvait mal du séjour de Nohant où il s'ennuyait, de celui de Paris où il se fatiguait et où son catholicisme sincère était battu en brèche à chaque instant par l'humanitarisme de Lamennais et celui de Pierre Leroux.

A la fin, il faut bien le dire, il excédait M<sup>me</sup> Sand. Il devenait capricieux et aigre. Il avait à tout instant des embarras d'argent dont on parvenait difficilement à le sortir.

Dans les derniers moments de leur liaison, elle s'imaginait qu'il était son mauvais génie, son vampire moral, sa croix, qu'il finirait par la tuer.

Le refroidissement définitif entre eux eut lieu à propos de *Lucrezia Floriani*, roman dans lequel il se reconnut sous les traits du prince Karol, une sorte de rêveur déséquilibré. Le roman se termine par la victoire de l'amour maternel sur l'amour charnel. N'était-ce pas l'image de leur propre liaison? Or, on assure que Chopin aurait été jaloux de la tendresse de George pour ses enfants. Quoi qu'il en soit, vers 1847, une querelle assez violente éclata, à la suite de laquelle Maurice parla de quitter la maison.

Ce fut Chopin qui partit.

« Il ne supporta pas mon intervention légitime et nécessaire. Il baissa la tête et prononça que je ne l'aimais plus. Quel blasphème, après ces huit années de dévouement maternel! Mais le pauvre cœur froissé n'avait pas conscience de son délire. » Et elle écrit à Charles Poncey, l'ouvrier-poète : « J'ai été payée d'ingratitude, et le mal l'a emporté dans une âme dont j'aurais voulu faire le sanctuaire et le foyer du beau et du bien... Que Dieu m'assiste! je crois en lui et j'espère. »

« Avant la mort de Chopin, en 1849, écrit encore Albert Le Roy, ils se rencontrèrent une seule fois dans un salon ami. George Sand s'approcha avec angoisse, en balbutiant : « Frédéric. » Il rencontra son regard suppliant, pâlit, se leva sans répondre et s'éloigna. Quels étaient ses mystérieux griefs? C'est le mutuel secret que tous deux ont emporté dans la tombe. »

---

## Pierre Leroux

GEORGE SAND écrit dans l'*Histoire de Marie* :

« J'ai ouï dire à Sainte-Beuve qu'il y avait deux hommes dont l'intelligence supérieure avait creusé et éclairé particulièrement les problèmes sociaux... Ils se trouvent par la force des choses et par la loi du temps plus avancés que M. Lamennais, parce qu'ils n'ont pas été retardés comme lui par les empêchements du catholicisme. Ces deux hommes sont Pierre Leroux et Jean Reynaud. Quand Sainte-Beuve me voyait tourmentée des désespérances de *Lélia*, il me disait de chercher vers eux la lumière, et il m'a proposé de m'amener ces savants médecins de l'intelligence. »

Elle hésita longtemps. Enfin la curiosité de connaître Pierre Leroux fut la plus forte, et elle lui fit demander par lettre, pour un meunier de ses amis, le catéchisme du républicain en deux ou trois heures de conversation. Planet tint de bonne grâce le rôle du meunier, et les trois convives se trouvèrent bientôt réunis dans le petit appartement de George Sand.

Pierre Leroux était un timide, mais, comme presque tous les timides, il était aussi très fin. Il devina promptement le piège qui lui était tendu et qu'on désirait surtout le voir et l'entendre. Tout d'abord, il balbutia, puis, emporté par l'exposition de ses propres idées, il se révéla le grand orateur qu'il était à ses heures.

Très émue elle-même, George Sand regardait avec une

attention extrême, puis une émotion profonde cette figure belle et douce, ce sourire affectueux, cet œil pénétrant et pur, elle écoutait cette voix chaude, et, prise à la griserie de l'éloquence, elle l'applaudissait de lui parler ainsi, sans comprendre parfaitement tout ce qu'il lui déclarait.

Il parlait de la philosophie de l'histoire et de l'ascension des basses classes sociales, de la propriété des instruments de travail, des lois de l'économie politique, et toutes ces choses graves et profondes tombaient dans l'âme de l'auteur d'*Indiana* et y allumaient un nouveau feu.

De son côté, il contemplait les yeux magnifiques qui l'examinaient fixement et qui, au milieu de leurs longues paupières, apparaissaient très noirs, mais non brillants.

On eût dit du marbre dépoli, ou, plutôt, du velours, ce qui donnait à ce regard quelque chose d'étrange, de terne, presque de froid. Le front haut, encadré de cheveux noirs qui se divisaient en deux simples bandeaux, ces beaux yeux calmes surmontés de fins sourcils, accusaient sur sa physionomie un grand caractère de force et de noblesse.

Ce fut ce dernier caractère et aussi la simplicité de l'attitude et du geste qui séduisirent Pierre Leroux. Quant à George Sand, elle était enthousiasmée. Mais, nous l'avons dit, Leroux était un timide. Il avait une fierté d'autant plus invincible qu'il ne l'avouait pas et donnait à ses résistances toutes sortes de prétextes. « La première fois que j'allais chez M<sup>me</sup> d'Agoult, racontait-il plus tard à George Sand, j'étais tout crotté, tout honteux. Je me cachais dans un coin, *cette dame* est venue à moi et m'a parlé avec une bonté incroyable. Elle était bien belle! »

Et il ne savait pas répondre à une question de George Sand qui lui demandait si M<sup>me</sup> d'Agoult lui avait paru blonde ou brune.

« Je n'en sais rien, je suis très timide, je ne l'ai pas vu. »

Pour l'instant, George Sand cherchait à l'entraîner à Nohant, espérant vaincre là-bas sa timidité et dans

l'espoir aussi de le tirer de la misère en le donnant comme précepteur à ses enfants.

Il vint, en effet, en Berry en octobre 1837, mais il demeura longtemps difficile à apprivoiser.

Nohant était alors devenu un vrai centre philosophique

et littéraire. Toutes les célébrités commençaient d'y affluer. Balzac, qui y vint vers cette époque, raconte : « J'ai trouvé la camarade George Sand dans sa robe de chambre, fumant un cigare après le diner, au coin de son feu, dans une immense chambre solitaire. Elle avait de jolies pantoufles jaunes ornées d'effilés, des bas coquets et un pantalon rouge. Voilà pour le moral. Au physique,



*Pierre Leroux.*

elle avait doublé son menton comme un chanoine. Elle n'avait pas un seul cheveu blanc malgré ses effroyables malheurs ; son teint bistré n'a pas varié ; ses beaux yeux sont tout aussi éclatants ; elle a l'air tout aussi bête quand elle pense, car toute sa physionomie est dans l'œil. »

A Nohant, l'existence était celle de la liberté absolue, en même temps que du travail opiniâtre.

On y rencontrait About, Sandeau, Assolant, Tourgue-

nieff, Liszt, Chopin, Calamatta, Delacroix, Couture, Fromentin, Charles Jacques, Alexandre Dumas, Bocage, Bertin, Thiron, Balzac, Rose Chéri, etc...

Bientôt Pierre Leroux s'habitua, s'humanisa au milieu de cette élite. Peu à peu il prit auprès de George la place laissée vacante par Sainte-Beuve. N'étant ni aussi jeune ni aussi séduisant que Musset ou Sandeau, il ne provoqua point d'affection exaltée; mais, d'autre part, il n'encourut



*Pierre Leroux osant apostropher le demi-dieu Barrot.*

(Caricature de Daumier.)

pas la même disgrâce que Michel de Bourges. Tout d'abord elle se servit de lui pour se débarrasser de Mallefille qui commençait de lui paraître insupportable. Le sentimental Mallefille ne s'était-il pas avisé de vouloir supplanter Liszt et n'accablait-il pas de ses déclarations enflammées M<sup>me</sup> d'Agoult?

George Sand voulut le sermonner. Il s'emporta, fit des scènes. C'est alors qu'elle le dépêcha auprès de Pierre Leroux en le munissant d'une petite image coloriée représentant saint Pierre au moment où le Christ le préserve d'être englouti par les flots.

Elle avait joint cette dédicace :

« Soyez le sauveur de celui qui se noie. »

Et elle ajoutait par écrit :

« Quand viendra entre vous la question des femmes, dites-lui bien qu'elles n'appartiennent pas à l'homme par droit de force brutale, et qu'on ne raccommode rien en se coupant la gorge. »

Pierre Leroux administra la mercuriale demandée et débarrassa George Sand. On le récompensa en lui donnant la succession de Mallefille.

Le voilà donc installé définitivement dans la demeure de la châtelaine de Nohant et dans son cœur. Elle le garde auprès d'elle à la campagne, elle l'emmène à Paris, elle le présente à tous.

« Il faut que vous sachiez, écrit Béranger en 1840, en parlant de Pierre Leroux, que notre métaphysicien s'est fait un entourage de femmes à la tête desquelles est George Sand, et que c'est dans les salons dorés qu'il expose ses principes religieux et ses bottes crottées. Tout cet entourage lui porte à la tête, et je trouve que sa philosophie s'en ressent beaucoup. »

Par choc en retour, la philosophie de Pierre Leroux faisait grande impression sur George Sand, et elle n'allait plus songer pendant quelques années qu'à répandre la doctrine du maître et à prêcher à ses côtés.

Et c'est alors *Spiridion*, *Les sept cordes de la lyre*, *Le Compagnon du Tour de France*, *Consuelo*, *La comtesse de Rudolstadt*, *Le Meunier d'Angibault* et des études qu'elle publie dans la *Revue indépendante sur Lamartine*, sur les *poètes ouvriers*, etc.

S. de Lovenjoul possédait le manuscrit original de *Spiridion*; une partie était de la main de Pierre Leroux. Ce qui peut laisser croire que la collaboration du maître et de l'élève était beaucoup plus étroite qu'on ne pensait encore!

Elle-même l'avouait de bonne grâce.

En 1844 elle écrivait : « George Sand n'est qu'un pâle reflet de Pierre Leroux, un disciple fanatique du même idéal, mais disciple muet et ravi devant sa parole, tou-

jours prêt à jeter au feu toutes ses œuvres pour écrire, parler, penser, prier et agir sous son inspiration.

« Avez-vous lu *Consuelo*? Il y a de bien ennuyeux chapitres : ils sont de moi. Il y a aussi des pages magnifiques, elles sont de lui. Je ne suis que le vulgarisateur à la plume diligente et au cœur impressionnable, qui cherche à traduire dans ses romans la philosophie du maître. Otez-vous de l'esprit que je suis un grand talent. Je ne suis rien du tout qu'un croyant docile et pénétré... »

Elle jure, du reste, n'avoir jamais eu de rapports passionnels avec Pierre Leroux.

Elle n'a pour lui, d'après ses propres expressions, que *l'amour de l'âme*.

« ... C'est un acte de foi sérieux, le plus sérieux de ma vie, et non l'engouement d'une petite dame pour son médecin ou son confesseur. » — Nous voulons bien le croire.

Jules Claretie raconte l'anecdote suivante qui achève de faire connaître le caractère de Pierre Leroux et les liens d'amitié qui l'unissaient à George Sand.

« George Sand l'avait chargé de discuter avec son éditeur M. Delavigne, qui m'a conté le fait, le prix d'achat d'un nouveau livre de la romancière. Delavigne trouva Pierre Leroux dans une chambre ayant pour tous meubles une table de bois blanc, une chaise et, en guise de canapé, une malle sur laquelle le chargé d'affaires de M<sup>me</sup> Sand invita l'éditeur à s'asseoir. Alors Pierre Leroux : Voyons, Monsieur, George Sand a achevé un ouvrage nouveau en quatre volumes. J'ai pleins pouvoirs pour traiter avec vous en son nom. Qu'est-ce que vous lui offrez par volume ! — Mais ce que je donne d'habitude. Cinq cents francs par volume ! — Pierre Leroux paraissait étonné : Je vous ai dit qu'il y a quatre volumes ! — Parfaitement. — Ce serait donc deux mille francs que vous offririez pour un roman ? — Deux mille francs tout juste, oui, Monsieur. Alors Pierre Leroux levant les bras au ciel : — Deux mille francs ! Deux mille francs pour une œuvre d'imagination, pour un roman. Je vous l'ai dit, un *ro-man* ; mais cela n'a pas de sens ! — Ce

sont mes prix, je vous l'ai déclaré, faisait Delavigne, se méprenant sur la pensée du philosophe. — Mais Pierre Leroux ajoutait bien vite : — Cela n'a pas de bon sens : Je le disais à George Sand, c'est beaucoup trop cher. Un roman ne vaut pas ça. — L'éditeur était stupéfait, mais le plus charmant — ajoute M. Claretie — c'est que l'homme d'affaires était sincère et que M<sup>me</sup> Sand lui donnait raison. »

Si l'anecdote n'est pas vraie, elle est du moins plaisante !

Ce fut, en somme, une excellente liaison pour George Sand que celle de Pierre Leroux, liaison plus intellectuelle que tendre, qui aboutit à la création des romans humanitaires à prétentions philosophiques. Ces romans ne sont d'ailleurs point bons, pour la plupart, mais ils ont du moins ce mérite d'être les premiers du genre. C'est George Sand qui aura introduit dans notre littérature, avant Eugène Sue, avant Zola, l'homme du peuple, l'ouvrier, qu'il soit charpentier, menuisier, meunier ou maçon.

D'autres hommes de valeur ont pu être ses amants. Pierre Leroux, on l'a dit et l'expression est juste, fut son grand prêtre laïque.

« Dites-lui, écrivait-elle, que j'élève Maurice dans son *Évangile*. Il faudra qu'il le perfectionne lui-même, quand le disciple sera sorti de page. En attendant, c'est un grand bonheur pour moi, je vous jure, que de pouvoir lui formuler mes sentiments et mes idées. C'est à Leroux que je dois cette formule, outre que je lui dois aussi quelques sentiments et beaucoup d'idées de plus. »

Et, un peu plus tard, elle le résumait ainsi :

« C'est un génie admirable dans la vie idéale, mais qui patauge toujours dans la vie réelle. »

---

## La Révolution de 1848 et le Second Empire

LE 24 février 1848, George Sand accourut de Nohant se mettre à la disposition du gouvernement provisoire :  
 « Tout va bien, écrit-elle. Les chagrins personnels disparaissent quand la vie publique nous appelle. La République est la meilleure des familles, le peuple est le meilleur des amis. »

George Sand était sincère. Républicaine ardente, communiste même, elle se jeta avec passion dans le tourbillon révolutionnaire.

Le premier effet de cette nouvelle tendance fut de la brouiller avec la *Revue des Deux-Mondes*, à propos d'*Horace* et surtout du *Compagnon du Tour de France* qui est déjà le premier écho des préoccupations de M<sup>me</sup> Sand au point de vue social.

C'est Agricol Perdiguier, un simple ouvrier du Faubourg Saint-Antoine, un menuisier, plus tard représentant du peuple, qui inspira à l'auteur de *Consuelo* ce dernier roman.

Albert Le Roy explique très bien comment cette influence put s'exercer chez M<sup>me</sup> Sand :

« *Le Livre du Compagnonnage*, d'Agricol Perdiguier, publié sous le pseudonyme d'*Avignonnais-la-Vertu*, relatait la généalogie et les affiliations de ces associations ouvrières, véritables sociétés secrètes, non avouées par les lois, mais tolérées par la police, qui prirent le titre de

*Devoirs.* On trouve là le lien qui rattache les syndicats ouvriers d'à présent aux anciennes corporations. Aussi bien les rites de ces Devoirs remontent-ils, les uns au Moyen âge, les autres à la plus lointaine antiquité. Ils sont dominés, de même que l'institution de la franc-maçonnerie, par le symbole du Temple de Salomon.

« Entre les différents Devoirs, il s'en fallait de beaucoup que régnât un accord parfait. De rite à rite, le compagnonnage avait ses querelles et ses batailles, qui enfantaient toute une littérature en prose et en vers, sorte de chansons de geste du prolétariat à travers les âges. Ce fut l'honneur d'Agricol Perdiguier de vouloir opérer une réconciliation durable parmi les associations ouvrières profondément divisées. Son petit volume, dont les journaux démocratiques de l'époque, notamment le *National*, reproduisirent de nombreux extraits, prêchait aux travailleurs manuels l'union et la concorde qui devaient améliorer leur condition morale et matérielle. Agricol Perdiguier ne se contenta pas d'enseigner à ses frères, les compagnons du *Tour de France*, la sublimité de l'idéal éclos et épanoui dans son cœur. Il effectua lui-même un voyage social et humanitaire à travers les départements. Tous les Devoirs entendirent cette bonne parole, animée d'un souffle évangélique. Presque tous en profitèrent. Mais si la cause était gagnée auprès des campagnes, il restait à faire pénétrer les idées nouvelles dans le public bourgeois fort ignorant des questions ouvrières. »

C'est à cette tâche que s'attela l'auteur d'*Indiana*. Elle haïssait « le gouvernement infâme de Louis-Philippe », elle écoutait avec joie les craquements qui annonçaient de toutes parts la ruine de l'édifice, elle voulut aider, elle aussi, de toutes ses forces, au renversement du régime.

Le *Compagnon du Tour de France* fit un bruit énorme. D'un accord unanime, toutes les classes dirigeantes maudirent l'auteur et la vilipendèrent.

« Voilà, dit-elle simplement dans la préface du roman, comment un certain monde et une certaine religion accueillent les tentatives de moralisation, et comment un

livre dont l'idée évangélique était le but bien déclaré, fut reçu par les conservateurs de la morale et les ministres de l'Évangile. »

Sans se troubler, elle continua sa tâche : après le *Compagnon du Tour de France*, livre qui avait ému, vint *Le Meunier d'Angibault* (1845), livre qui passionna. Dans ce dernier roman, ainsi que dans le *Péché de M. Antoine* qui parut quelques mois après, elle se révélait absolument, irréductiblement socialiste. « Socialisme purement intellectuel, du reste, on l'a dit, et que n'eût pas désavoué Fénelon en sa République de Salente. » A la base, le communisme, toutes les théories de Fourier, de Considérant, de Leroux, de Cabet, mises en pratique, mêlées agréablement. La Société réformée, bouleversée de fond en comble.

Cependant George Sand ne va pas s'en tenir à ce rôle passif. Avec la Révolution de 1848 qui approche, elle se sent des velléités d'action.

Idéologue et femme, c'est-à-dire nourrie d'idées et convaincue que toutes étaient vraies, elle n'admettra ni les défaillances ni les molleses. Plus tard elle sacrifiera Michel de Bourges qui menace le parti de sa défection.

« Il nous a trahis... Il faudra qu'il donne à la République des gages certains de son dévouement s'il veut qu'elle lui donne sa confiance. » Elle ne transige pas.

Pour l'instant, elle entretient une correspondance active avec tous ceux qui parlent de régénération sociale et qui s'offrent comme ouvriers de la Révolution.

C'est ainsi qu'elle se tourne vers le prince Louis-Napoléon Bonaparte, le prisonnier du fort de Ham, pour le féliciter de son remarquable travail, l'*Extinction du Pauvérisme*.

« Ce n'est pas, dit-elle, le nom terrible et magnifique que vous portez qui nous eût séduit. Nous avons à la fois diminué et grandi depuis les jours d'ivresse sublime qu'IL nous a donnés : son règne illustre n'est plus de ce monde, et l'héritier de son nom se préoccupe du sort des prolétaires!... Quant à moi personnellement, je ne connais pas

le soupçon, et s'il dépendait de moi, après vous avoir lu, j'aurais foi en vos promesses et j'ouvrerais la prison pour vous faire sortir, la main pour vous recevoir... Parlez-nous encore de liberté, noble captif! Le peuple est comme vous dans les fers. Le Napoléon d'aujourd'hui est celui qui personnifie la douleur du peuple comme l'autre personnifiait sa gloire. » La sincérité conduit ainsi souvent à la pire naïveté.

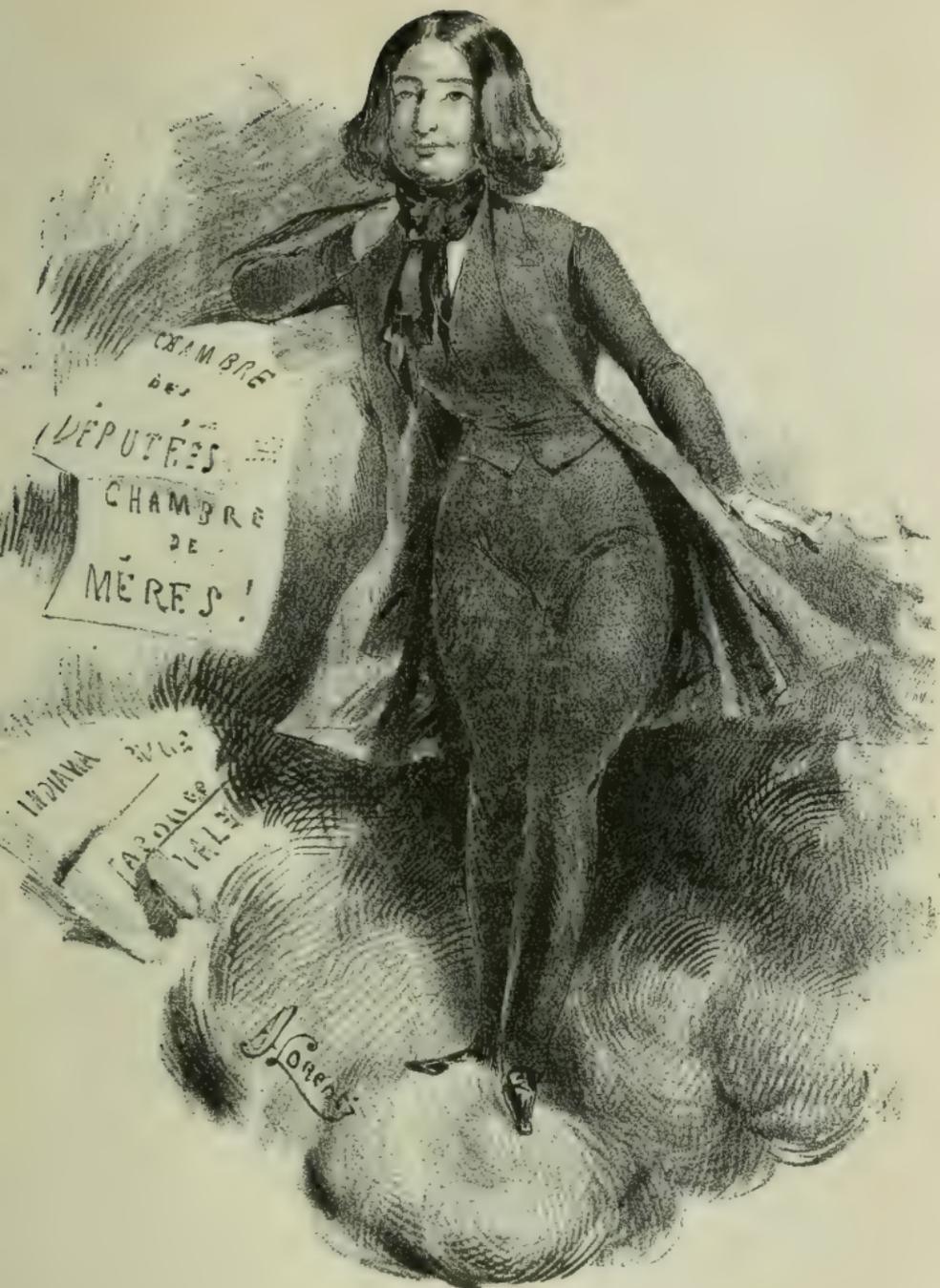
Malgré ses espérances, elle ne croyait pas que la Révolution fût si proche. Le 18 février 1848, elle écrit à son fils : « Nous sommes gouvernés par de la canaille, » mais, ajoute-t-elle, « je ne vois pas de prétexte raisonnable dans l'affaire des banquets. C'est une intrigue entre ministres qui tombent et ministres qui veulent monter. Si l'on fait du bruit autour de leur table, il n'en résultera que des horions, des assassinats commis par les mouchards sur des badauds inoffensifs, et je ne crois pas que le peuple prenne parti pour la querelle de M. Thiers contre M. Guizot. Thiers vaut mieux, à coup sûr; mais il ne donnera pas plus de pain aux pauvres que les autres. »

Mais le 24 février, nous l'avons dit, elle accourut à Paris, n'admettant par avance aucune transaction, aucun accommodement avec tout ce qui pouvait rappeler l'ancien esprit bourgeois.

Elle accueille, au contraire, avec allégresse Charles Poncey, l'ouvrier-poète de Toulon, elle fait nommer son ami Girard commissaire de la République à Nevers, elle recommande à Maurice, qui est maire de Nohant, de républicaniser le pays, et volontiers elle lui donne des conseils de bonne propagande électorale :

« Nous ne manquons pas de vin cette année, tu peux faire rafraîchir ta garde nationale armée, modérément, dans la cuisine, et là, pendant une heure, tu peux causer avec eux et les éclairer beaucoup. » Aujourd'hui on appellerait ça de la corruption électorale!

A Paris, elle est au premier rang des propagandistes. En mars, elle publie deux *Lettres au peuple*, que l'on vend dans les rues au profit des ouvriers [sans travail :



Si de George Sand ce portrait  
Laisse l'esprit un peu perplexe,

C'est que le génie est abstrait,  
Et, comme on sait, n'a pas de sexe.

(Caricature du *Miroir drôlatique*.)

prix : dix centimes. En avril, en collaboration avec Victor Borie, c'est un journal qu'elle fait paraître. Le titre : *La cause du peuple*. Mieux, elle joue un rôle officiel auprès de Ledru-Rollin. « Me voilà déjà occupée comme un homme d'État. J'ai fait deux circulaires gouvernementales. » — Elle s'amuse comme une petite folle ! Elle s'amuse et elle jette du pétrole sur le feu avec une ardeur et un sans-souci admirables.

*Le Bulletin de la République* est plein de sa prose révolutionnaire. Et cela court les campagnes par les soins du Gouvernement provisoire, des maires et des facteurs ruraux. Elle peut donner libre cours à ses idées humanitaires. Un jour elle s'apitoie sur le sort des filles du peuple — mal payées et condamnées d'avance à la prostitution. « La virginité est un objet de trafic coté à la bourse de l'infamie », s'écrie-t-elle. — Elle n'aurait pas été romantique si elle n'avait pas versé un pleur sur les « filles publiques ! » — Un autre jour, c'est un véritable appel à l'émeute. On est à la veille des élections, elle craint que la « vérité sociale » ne triomphe pas. Eh bien, « il n'y aurait alors qu'une voie de salut pour le peuple qui a fait les barricades, ce serait de manifester une seconde fois sa volonté et d'ajourner les décisions d'une fausse représentation nationale. » — Autrement dit, il n'y aurait qu'à faire à nouveau parler la poudre et couler le sang. Quand une femme se mêle de faire de la politique, il n'y a point chez les hommes de sectaires, si rouges soient-ils, qui puissent égaler sa frénésie et son enthousiasme !

Et l'enthousiasme déborde chez elle de toutes parts.

« Vive la République ! Quel rêve, quel enthousiasme, et, en même temps, quelle tenue, quel ordre à Paris ! J'ai vu s'ouvrir les dernières barricades sous mes pieds. J'ai vu le peuple grand, sublime, naïf, généreux, le peuple français, réuni au cœur de la France, au cœur du monde ; le plus admirable peuple de l'univers ! J'ai passé bien des nuits sans dormir, bien des jours sans m'asseoir. On est fou, on est ivre, on est heureux de s'être endormi dans la

fange et de se réveiller dans les cieux... J'ai le cœur plein et la tête en feu. Tous mes maux physiques, toutes mes douleurs personnelles sont oubliés. Je vis, je suis forte, je suis active, je n'ai plus que vingt ans. »

C'est du délire.

Mais hélas! les déceptions ne vont pas lui manquer.



*Ledru-Rollin.*

(Caricature de l'époque.)

Ce beau candidat réunira toutes les voix pour la présidence... du Club des femmes. Ces dames voudraient-elles jouer le Beau Rôle-hein?

C'est Lamartine d'abord, qu'elle trouve trop familier avec la haute banque, avec les riches, les oisifs, trop enclin à s'éloigner du peuple. C'est le communisme ensuite, bafoué par cent mille électeurs qui crient : « Mort à Cabet! A bas les communistes! » C'est Ledru-Rollin enfin, qu'elle accuse de modérantisme, c'est le Berry soulevé contre la Commune, c'est la réaction qu'elle sent surgir de tous les côtés.

Désespérée, compromise, elle quitte Paris, se réfugie à

Nohant, épanche sa tristesse dans des lettres indignées avec Barbès, avec Mazzini, — son dieu ! — avec Louis Blanc.

« La majorité du peuple français est aveugle, crédule, ignorante, ingrate, méchante et bête ; elle est bourgeoise, enfin ! » Et elle ajoute : « Les riches ne veulent pas et les pauvres ne savent pas. »

Elle avoue toutes ses sympathies pour le prince Jérôme Napoléon qui se dit si ardent républicain. Mais, chose curieuse, le 2 décembre ne la trouve ni indignée, ni révoltée.

« Chère enfant, rassure-toi, écrit-elle à une de ses amies. Je suis partie de Paris le 4 au soir, à travers la fusillade, et je suis à Nohant avec Solange, sa fille, Maurice, Lambert et Manceau.

« Le pays, ajoute-t-elle, est aussi tranquille qu'il peut l'être, au milieu d'événements si imprévus. Cela tue mes affaires qui étaient en bon train. » Cela avait tué aussi, croyons-nous, pas mal de ses illusions.

Elle va maintenant profiter de ses bonnes relations avec le prince Jérôme pour faire relaxer, par son intermédiaire, Fleury, Périgois, Ancante. Mais le prince rencontra des difficultés. « On m'a *promis*, dit-il, mais toujours avec des restrictions, on n'obtient pas, on arrache ! »

Alors c'est au Président lui-même que George Sand s'adresse :

« Je ne suis pas M<sup>me</sup> de Staël, lui écrit-elle. Je n'ai ni son génie ni l'orgueil qu'elle mit à lutter contre la double force du génie et de la puissance... Prince, je vous ai toujours regardé comme un génie socialiste, et, le 2 décembre, après la stupeur d'un instant, en présence de ce dernier lambeau de société républicaine foulé aux pieds de la conquête, mon premier cri a été : « O Barbès, voilà la souveraineté du but ! Je ne l'acceptais pas même dans ta bouche austère ; mais voilà que Dieu te donne raison et qu'il l'impose à la France, comme sa dernière chance de salut, au milieu de la corruption des esprits et de la confusion des idées... Vous qui, pour accomplir de tels événements, avez eu devant les yeux une apparition



*Felix Pyat.*

idéale de justice et de vérité, il importe bien que vous sachiez ceci : c'est que je n'ai pas été seule dans ma religion à accepter votre avènement avec la soumission qu'on doit à la logique de la Providence. » Enfin, la lettre se termine par ces mots : « Amnistie, amnistie bientôt, mon Prince! »

Est-il besoin de dire que dans le camp républicain, M<sup>me</sup> Sand fut fortement désavouée? Elle n'en a cure et se dit définitivement résignée.

Plus tard, Napoléon III se fera un plaisir d'adresser à George Sand chacun de ses ouvrages; pendant sa réclusion de Ham, il lui avait fait tenir sa brochure sur l'*Extinction du Paupérisme*; devenu empereur, il lui offrit son livre sur *Jules César* en lui disant qu'il serait heureux d'avoir son avis sur cet ouvrage.

Enfin, pour en terminer avec les rapports de George Sand et du pouvoir impérial, n'oublions pas de signaler le roman intitulé *Malgré tout*, paru en mars 1870, dans lequel sont peintes les amours d'un virtuose du violon et de miss Sarah Owen, et surtout de la rivale de la jeune fille, une certaine Carmen d'Ortosa, à propos de laquelle le public prononça tout de suite le nom de l'impératrice Eugénie. On ne doute pas que George Sand n'eût voulu peindre la souveraine au temps où elle fréquentait les villes d'eaux et les plages à la mode, sous les traits de cette jeune femme moderne, très émancipée. Avec énergie, l'auteur de *Malgré tout* se défendit d'avoir eu une telle intention.

Le 19 mars 1870, elle écrit à ce sujet à Gustave Flaubert :

« Je sais, mon ami, que tu lui es très dévoué. Je sais qu'*Elle* est très bonne pour les malheureux qu'on lui recommande; voilà tout ce que je sais de sa vie privée. Je n'ai jamais eu ni révélation ni document sur son compte, *pas un mot, pas un fait*, qui m'eût autorisée à la peindre. Je n'ai donc tracé qu'une figure de fantaisie, je le jure, et ceux qui prétendraient la reconnaître dans une satire quelconque seraient, en tous cas, de mauvais ser-

viteurs et de mauvais amis. Moi, je ne fais pas de satires ; j'ignore même ce que c'est. Je ne fais pas non plus de *portraits* : ce n'est pas mon état. J'invente. Le public, qui ne sait pas en quoi consiste l'invention, veut voir partout des modèles. Il se trompe et rabaisse l'art. Voilà ma réponse sincère. »

Grâce à Flaubert, cette lettre fut communiquée à M<sup>me</sup> Cornu, sœur de lait de Napoléon III. Elle n'apaisa pas entièrement la souveraine qui accusait George Sand d'ingratitude, parce qu'elle lui avait fait offrir la décoration de la Légion d'honneur, décoration que du reste l'auteur de *La Petite Fadette* a refusée en disant : « Me voyez-vous avec ces rubans sur la poitrine ? J'aurais l'air d'une cantinière ! »

George Sand, lorsqu'elle écrivait *Malgré tout*, ne pouvait prévoir la catastrophe qui allait, quelques mois plus tard, faire crouler l'Empire et entraîner la France dans sa ruine.

Ce roman n'était, du reste, qu'une manière de hors-d'œuvre dans ses préoccupations littéraires habituelles qui l'avaient entraînée du roman sentimental vers le roman champêtre.

En réalité, à cette époque de sa vie, depuis 1848, elle est lasse de tant de luttes, de tant de convulsions ; la vérité, c'est que le coup d'État et la série de coups de force viennent d'orienter son talent vers de nouvelles destinées. George Sand cesse d'être une révolutionnaire, une sociologue, elle va devenir une campagnarde, une paysanne, un romancier champêtre.

« Il n'y a pas à dire, écrivait-elle vers le même temps, quand on est né campagnard, on ne se fait jamais au bruit des villes. Il me semble que la boue de chez nous est de la belle boue, tandis que celle d'ici me fait mal au cœur. J'aime beaucoup mieux le bel esprit de mon garde champêtre que celui de certains visiteurs d'ici. Il me semble que j'ai l'esprit moins lourd quand j'ai mangé la fromentée de la mère Nannette que lorsque j'ai pris du café à Paris. Enfin il me semble que nous sommes tous parfaits et charmants là-bas, que personne n'est plus

aimable que nous et que les Parisiens sont tous des paltoquets. »

Un témoin nous dit ce qu'elle est à cette époque de sa vie :

« Son visage peut être nommé plutôt beau qu'intéressant. La coupe de ses traits n'est cependant pas d'une sévérité antique, mais adoucie par la sentimentalité moderne qui se répand sur eux comme un voile de tristesse. Son front n'est pas haut, et sa riche chevelure du plus beau châtain tombe des deux côtés de sa tête jusque sur ses épaules. Son nez est un nez droit et ordinaire ; sa lèvre supérieure, quelque peu pendante, semble révéler la fatigue des sens. Son menton est charnu, mais de très belle forme. Épaules magnifiques, stature un peu trop courte, mains très petites, voix mate et voilée. »

C'est Henri Heine qui fait ce portrait de George Sand. Et il dit ailleurs :

« Elle est en général une des Françaises les moins spirituelles que je connaisse. »

A ce portrait, ajoutons les lignes suivantes tirées du *Journal des Goncourt*. Au mois de mars 1862, les frères de Goncourt avaient été lui rendre visite, à Paris, où elle habitait alors.

« Au quatrième, n° 2, rue Racine. Un petit monsieur, fait comme tout le monde, nous ouvre, dit en souriant : « Messieurs de Goncourt ! » pousse une porte, et nous sommes dans une très grande pièce, une sorte d'atelier.

« Contre la fenêtre du fond, par où vient un jour crépusculaire de cinq heures, et à contre-jour, se tient une ombre grise sur cette lumière pâle, une femme qui ne se lève pas, reste immobile à notre salut de corps et de parole. Cette ombre assise, à l'air ensommeillé, est M<sup>me</sup> Sand, et l'homme qui nous a ouvert est le graveur Manceau. M<sup>me</sup> Sand a un aspect automatique. Elle parle d'une voix monotone et mécanique qui ne monte, ni ne descend, ni ne s'anime. Dans son attitude il y a une gravité, une placidité, quelque chose du demi-endormement d'un ruminant. Et des gestes lents, lents, des gestes, pour



*George Sand.*

(D'après une caricature faite à Bourges en 1848.)

ainsi dire, de somnambule, des gestes au bout desquels on voit incessamment — et toujours avec les mêmes mouvements méthodiques — le frottement d'une allumette de cire jeter une petite flamme, et une cigarette s'allumer aux lèvres de la femme. »

Beaudelaire, lui, pense que « la femme Sand est le prud'homme de l'immortalité. Elle a toujours été moraliste. Seulement elle faisait autrefois de la contre-morale. Aussi elle n'a jamais été artiste. Elle a le fameux *style courant* cher aux bourgeois. Elle a, dans les idées morales, la même profondeur de jugement et la même délicatesse de sentiment que les concierges et les filles entretenues...

« George Sand est une de ces vieilles ingénues qui ne veulent jamais quitter les planches.

« La Sand est pour le *Dieu des bonnes gens*, le dieu des concierges et des domestiques filous.

« Elle a de bonnes raisons pour vouloir supprimer l'enfer. »

Ces opinions contradictoires et violentes prouvent, en tous cas, à quel point le nom de George Sand avait été mêlé à des polémiques de toutes sortes, politiques et littéraires, et combien elle avait hâte de s'éloigner de ce Paris enfiévré pour retrouver devant les monotones horizons du Berry cette grande paix de l'âme qui lui était si nécessaire.

Nous avons déjà laissé entrevoir ce qu'était le séjour de Nohant où, pendant trente ans, avaient séjourné mainte et mainte célébrité. Nous allons retrouver cette grande maison de campagne dans laquelle va s'écouler maintenant le meilleur de la vie de George Sand.

Bien des changements ont été faits depuis la mort d'Aurore Dupin, dans cette maison, sinon dans la construction, du moins dans l'ameublement.

Au rez-de-chaussée, après avoir franchi le vestibule, on trouve une belle salle à manger aux riches boiseries de chêne; à droite le salon dont les larges fenêtres ouvrent sur le parc. Ce salon était richement meublé, au plafond

pendait un beau lustre de Venise, aux murs des appliques dorées et de nombreux tableaux parmi lesquels des esquisses de Delacroix et un portrait au pastel du maréchal de Saxe par Latour. Le mobilier était Louis XVI. Sur la cheminée, deux vases de Chine en porcelaine blanche garnis de fleurs et de feuillages. Deux pianos de Pleyel, l'un, le plus simple et le plus ancien, qui servait à Chopin, l'autre, très grand, plus neuf, dont Pauline Viardot s'accompagnait pour chanter. Et, enfin, au milieu, la fameuse table dont George Sand a dit :

« Oh ! quelle table ! elle est longue et elle est ovale, il est vrai, mais il y a de la place autour pour beaucoup de monde ; elle a des pieds à mourir de rire, des pieds qui ne pouvaient sortir que du cerveau de Pierre Bonnin, grand inventeur de formes incommodes et inusitées. Enfin, c'est une table qui ne paye pas de mine, mais c'est une solide, une fidèle, une honnête table. Elle n'a jamais voulu tourner, elle ne parle pas, elle n'écrit pas, elle n'en pense peut-être pas moins... Elle a prêté son dos patient à tant de choses ! Écritures folles ou ingénieuses, dessins charmants de caricatures échevelées, peintures à l'aquarelle ou à la colle, maquettes de tout genre, études de fleurs d'après nature, croquis de chic ou souvenir de promenade du matin, cartonnages, copie de musique, prose épistolaire de l'un, vers burlesques de l'autre, amas de laine, de soies de toute couleur pour la broderie, costumes de marionnettes, parties d'échecs et de piquet, que sais-je ? Et tout ce que l'on peut faire à la campagne et en famille, à travers la causerie, durant les longues veillées de l'automne et de l'hiver... »

Cette table, c'est le meuble essentiel de Nohant !

A la gauche et à la droite de la salle à manger, la cuisine, une salle de bains, une chambre à coucher très vaste et la salle où Arnould-Plessy, Bocage, Thiron et autres artistes donnèrent la comédie.

Un escalier de pierre conduit au premier étage composé d'un long corridor dallé de briquettes rouges, sur lequel s'ouvrent sept chambres à coucher. C'est là que se

trouve la pièce qui servait à la fois de cabinet de travail, de bibliothèque et d'herbier à George Sand.

Sur la fenêtre de sa chambre à coucher, en 1829, Aurore Dupin, alors âgée de vingt-cinq ans, écrivit un jour une longue inscription en anglais, dont voici la traduction :

« Disparais, ô soleil! cache tes pâles rayons derrière les arbres lointains. Le nocturne Vespérus va venir pour annoncer la fin du jour; le soir descend apportant la mélancolie sur le passage. A ton retour, lumière splendide, la nature retrouvera encore la beauté et l'allégresse; mais la joie ne consolera jamais mon âme. Ton absence, astre radieux, peut ne pas accroître les chagrins de mon cœur; ils ne peuvent pas être adoucis par ton retour. »

Au-dessus des chambres, les greniers et un immense atelier où Delacroix esquissa quelques toiles.

Telle est la fidèle description de Nohant.

Le principe de l'auteur d'*Indiana*, c'était de laisser à ses hôtes toute leur liberté, chacun se levant, se couchant et se promenant à sa guise, tous ne se retrouvant que le soir, au dernier repas.

Ce respect de la liberté d'autrui allait presque chez elle jusqu'à l'indifférence apparente et étonna beaucoup quelques-uns de ses hôtes.

C'est ainsi que lorsque Théophile Gautier vint à Nohant pour la première fois, au lieu du chaleureux accueil qu'il escomptait, il trouva une affabilité sans transports, une douceur abandonnée. C'était seulement dans l'intimité du soir et la causerie du tête-à-tête que la grande hôtesse révélait son cœur.

Gautier, étonné et blessé, ne voulut pas attendre, il préférait s'en aller, puisqu'il n'était pas plus cordialement reçu. Alexandre Dumas qui se trouvait là, prévint en hâte George Sand :

« Voilà Gautier, dit Dumas, qui veut partir tout de suite parce que vous ne lui avez rien dit d'aimable de la soirée.

— Tu ne lui a donc pas appris que j'étais bête à couper



*George Sand déjeunant sur l'herbe au bord de la Creuse.*  
(Dessin d'après nature par Eugène Grandsire, vers 1860.)

au couteau, et que je ne sais pas causer avec les gens d'esprit? Dis à ce cher Théo qu'il se trompe.

— D'éléphant, murmura Dumas d'une voix de basse-taille.

— Alors, défense d'y voir, riposta Sand en posant une feuille de buvard sur les pages fraîches d'encre sur lesquelles Dumas jetait les yeux. »

Gautier revenu de Nohant, les Goncourt lui demandent : « Et quelle est la vie à Nohant? — On déjeune à dix heures. Au dernier coup, quand l'aiguille est sur l'heure, chacun se met à table. M<sup>me</sup> Sand arrive avec un air de somnambulisme et reste endormie tout le déjeuner. Après le déjeuner, on va dans le jardin. On joue au cochonnet. Ça la ranime. Elle s'assied et se met à causer. A trois heures, M<sup>me</sup> Sand remonte faire de la copie jusqu'à six heures. On dine. Seulement on dine un peu vite, pour laisser le temps de diner à Marie Caillot. C'est la bonne de la maison, une petite Fadette que M<sup>me</sup> Sand a prise dans le pays pour jouer les pièces de son théâtre et qui vient au salon le soir. Après diner, M<sup>me</sup> Sand fait des patiences sans dire un mot, jusqu'à minuit. »

Cependant, le bon Théo dut reconnaître bientôt à quel point l'hôtesse était charmante et combien, en effet, ce respect de la liberté d'autrui était précieux.

Du reste, il n'eût pas été le seul : des gens comme Edmond Plauchut ont passé à Nohant le meilleur de leur existence. Venu pour quelques semaines, Eugène Lambert, le peintre des chats, y est resté dix ans.

C'est le soir surtout que le salon de Nohant était délicieux.

Dans cette salle spacieuse, élégamment simple, ennoblie d'une grâce de courtoisie antique, on se réunit après le diner, pour le plaisir d'être ensemble et de laisser couler les heures. George Sand, à la grande table du milieu, fait des patiences ou habille les marionnettes.

Le prince Napoléon joue au jeu de l'oie avec Ferri-Pizani. Ce jeu, peint par Maurice Sand, représente une



*Nohant : le salon.*

(Au centre de la pièce, la fameuse table de Bonnin.)

restauration de Pompeï, et on y lit ce quatrain vieillot :

N'entre point qui le veult dans le jardin de l'oye;  
 Nombreux empêchements le molestent bien fort :  
 Qui en prison demeure, qui en le puits se noye;  
 Heureux qui près d'entrer ne trouve point la mort.

L'enjeu est, tour à tour, suivant les partenaires, de mille francs ou de dix centimes.

Souvent M<sup>me</sup> Sand se met au piano. Elle revient toujours à son chef-d'œuvre de prédilection, le *Don Juan*, de Mozart. Parfois elle joue des choses très simples, des airs populaires : bourrées du pays, chansons berrichonnes ou bretonnes, vieilles mélodies.

Lorsqu'on était las de la musique, on passait au divertissement favori de Nohant, au théâtre.

Il y avait deux théâtres à Nohant, le grand théâtre, ou, plutôt, le théâtre pour grandes personnes et celui des marionnettes.

Le premier était de taille minuscule, mais fort bien compris. Le rideau, la rampe, les décors, rien ne manquait. C'était là qu'autrefois jouèrent tour à tour M<sup>me</sup> Arnould-Plessy, M<sup>lle</sup> Fernand, la créatrice d'*Edmée de Mauprat*, Bocage, Thiron, Sully, Clerh, Manceau, sans compter M<sup>me</sup> Sand elle-même, et Solange et Maurice, qui jouait, paraît-il, *les Bressant* à la perfection. Édouard Cadol, Eugène Lambert, etc.

Lorsque George Sand voulait essayer une de ses pièces, elle la faisait jouer sur cette scène et, si elle en était satisfaite, elle convoquait à une nouvelle représentation certains directeurs de Paris. C'est ainsi que *Le Pressoir* fut représenté devant les directeurs de l'Odéon et du Gymnase et pris par M. Montigny qui le monta aussitôt.

On donnait encore sur ce théâtre des impromptus. Les artistes jouaient d'après un simple scénario. Ces soirs-là, Thiron était, dit-on, d'une verve et d'une fantaisie inouïes : il avait des trouvailles de mots extraordinaires, tandis que M<sup>me</sup> Plessy au contraire était au-dessous d'elle-même. C'était un théâtre renouvelé de l'antique *comedia dell'arte* italienne. Les pièces étaient improvisées suivant un canevas affiché dans la coulisse. Cela ressemblait un peu aux charades que l'on joue encore en société. Peu à peu cependant les intrigues se compliquèrent, aux saynètes folles succédèrent des comédies d'intrigues et d'aventures, puis enfin des drames à événements et à émotions.

Au début, tout cela n'avait été d'abord qu'une pantomime dont Chopin était l'instigateur : il se mettait au piano et pendant qu'il improvisait, les acteurs mimaient des scènes et dansaient des ballets comiques.

Quant au théâtre des marionnettes, ce fut en 1847 que, pour la première fois, avec l'aide d'Eugène Lambert et d'Eugène Delacroix, Maurice Sand installa une baraque de marionnettes dans le salon de Nohant. Il n'y avait pour tout public que George Sand et un journaliste de province, Victor Borie, celui-là devait être le collaborateur de Léo en 1848 à *La Cause du Peuple*.

« Mais la première représentation, dit George Sand, n'eut pas lieu sur un vrai théâtre à marionnettes. Une chaise dont le dos, tourné vers les spectateurs, était garni d'un grand carton à dessin et d'une serviette cachant les deux artistes agenouillés. Deux bûchettes, à peine dégrossies et emmaillottées de chiffons, figurèrent tant bien que mal les personnages.

» Ensuite, on composa un théâtre et l'on tailla sept ac-



*Environs de Nohant : les promenades préférées de G. Sand.*

(Dessin de Maurice Sand. — Communiqué par M<sup>me</sup> Lauth-Sand.)

teurs dans une souche de tilleul. Il y avait un monstre vert qui offrait cette particularité d'être fait d'une vieille paire de pantoufles doublées de rouge, et d'une manche de satin broché si bien que ce monstre, qui existe encore et qui n'a pas cessé de porter le nom de « monstre vert » a toujours été bleu ! Le public nombreux qui depuis l'a vu fonctionner ne s'en est jamais aperçu.

» On joua des féeries ; les deux jeunes artistes, habitués déjà à l'improvisation, furent si comiques que les deux spectateurs, à l'unanimité, les engagèrent à augmenter la troupe et à soigner le décor. Ils répondirent que le théâtre

était trop petit et ne comportait qu'une paire de coulisses et une toile de fond. On verrait l'année suivante.

» Il ne fut pas possible d'attendre jusque-là. Victor Borie, voulant représenter un incendie, incendia pour tout de bon le théâtre, et il fallut en construire un autre, dont les dimensions furent doublées. Dans le courant de l'hiver, on joua sept pièces : *Pierrot libérateur*, *Serpentin vert*, *Olivia*, *Woodstoke*, *le Moine*, *le Chevalier de Saint-Fargeau*, *le Réveil du lion*.

» En 1848 on en joua une douzaine. On apportait toujours le châssis au salon, après le diner; on dressait le décor, et on constatait chaque soir un nouveau progrès. Cromwell, Léon, Lacroix, Valsenestre, Cléanthe, Louis, Rose, Céleste, Ida et Daumont avaient vu le jour, et, à peine sortis de la bûche, avaient paru sur la scène avec l'aplomb de vieux comédiens. On avait amélioré l'éclairage, la chose la plus difficile à obtenir, sans risque d'incendie, dans un théâtre portatif; mais le système était encore trop imparfait pour qu'on s'appliquât beaucoup aux décors. Et puis on jouait encore la comédie improvisée plus souvent et plus volontiers que des marionnettes, ce qui n'empêchait pas certaines soirées d'être consacrées à la lecture. Chacun lisait à son tour, pendant que les autres travaillaient aux costumes ou à la sculpture des figurines. Nous achevions *les Girondins* de Lamartine, quand, par une préoccupation très naturelle, Maurice et Lambert eurent l'idée de représenter toute la Révolution française en une série de pièces conçues comme un roman historique à la Walter Scott. Il y en eut seulement deux de jouées. La révolution de février nous surprit au beau milieu de notre vie de campagne et nous dispersa de nouveau.

» En 1849, on se remit à l'œuvre; la troupe, composée de dix-sept personnages, s'installa dans une petite pièce voûtée qui servait de garde-meuble et que, dans mon enfance, on appelait, je ne sais pourquoi, la *salle des Archives*. En 1849, elle fut nettoyée, restaurée et classiquement consacrée « aux muses ». Un ou deux ans plus tard

on perça un gros mur, où l'on pratiqua une arcade; la salle des marionnettes devint la loge d'un public de soixante personnes bien placées sur une estrade qui se démontait et se remontait en peu d'instant. Au delà de l'arcade se trouvait une grande pièce assez élevée pour qu'on pût y planter le théâtre des acteurs vivants, et dont on enleva le billard pour établir un second plancher. Cette combinaison fut très heureuse. On plaça le luminaire sur la face du mur qui regardait le théâtre, et le spectateur, assis dans l'ombre, fut absolument trompé sur la dimension et la profondeur des objets exhibés devant lui. On avait obtenu un effet de diorama qui permit des lointains et des reliefs remarquables dans un espace chétif en réalité.

» Quant aux marionnettes, leur théâtre établi dans la partie de la *salle des Archives*, qui ne faisait point face à l'arcade, resta tranquille et intact derrière une cloison mobile qui en masquait entièrement la façade. Quand on le rouvrit, on lui appliqua le même système d'éclairage qu'à l'autre théâtre. La charpente à demeure étant solide, on établit une rampe et des portants cachés à l'œil du spectateur et munis de puissants réflecteurs. Plus tard on mit une herse dans les frises, et, plus tard encore, on en ajouta deux autres au milieu et au fond, si bien que la scène fut éclairée comme celle d'un vrai théâtre, et on put se permettre un grand luxe de décors, dont il fut permis de régler l'éclairage selon les besoins de l'effet.

» Rien n'était plus simple que de rendre la lumière rouge ou bleue par le moyen des verres de couleur et des transparents; mais on ne s'arrêta pas au nécessaire. On voulut avoir le soleil, la lune, les étoiles et le reflet des astres dans les eaux. Maurice, devenu promptement menuisier, serrurier et mécanicien, fut bientôt un habile machiniste. On voulut plus tard voir le soleil et la lune se lever et se coucher. On était exigeant, on trouvait insupportables ces astres immobiles. On peignit des ciels sur calicot et on fit monter et descendre derrière, frisant la toile, une boîte de lanterne magique, dont la lentille fut réglée

selon l'éclat voulu. Au moyen d'un simple tourne-broche, dont on régla également le mouvement et dont on éteignit le bruit, on eut le lever et le coucher du soleil et de la lune, relativement aussi muets et aussi lents que dans la réalité.

» Il ne s'agissait que de monter la machine avant le lever du rideau et de la faire marcher au moment nécessaire.



*Les marionnettes de Maurice Sand.*

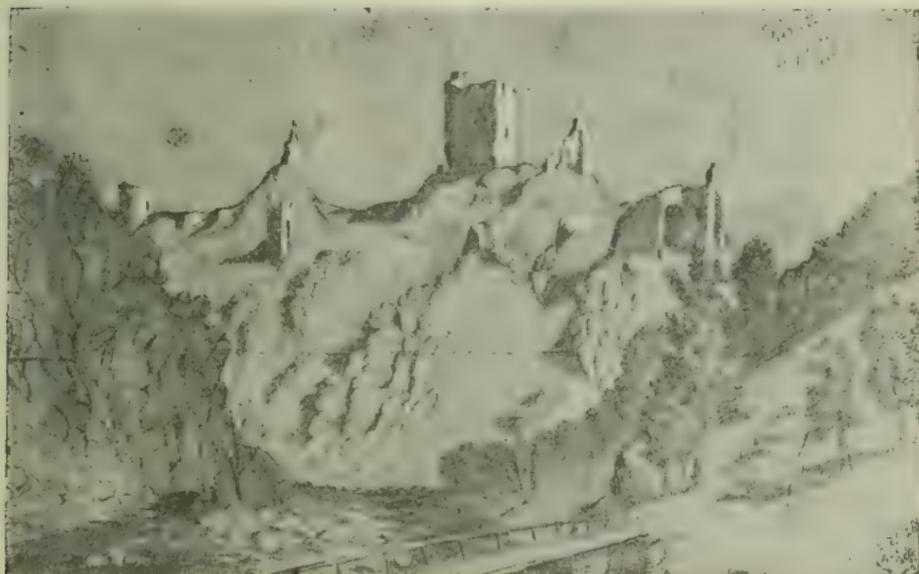
Le changement de lumière sur la scène fut obtenu par des ficelles dont l'opérateur se sert avec la plus grande facilité, sans interrompre son dialogue. Tout cela exigea d'assez longs tâtonnements. Aujourd'hui, tout fonctionne au gré de l'opérant, et une lanterne à lumière électrique lui permet les apothéoses.

Disons, pour finir ce qui a trait à l'éclairage, ce point essentiel des théâtres, qu'on ne souffrit point de lustre dans la salle. Quelques bougies placées contre la muraille du fond, derrière le spectateur, suffisent pour lui faire trouver sa place, et tout l'éclat du véritable luminaire, dont il n'aperçoit point les foyers, se concentre sur le théâtre. C'est toujours l'effet de diorama, qu'on n'a jamais essayé d'appliquer ailleurs, et qui donnerait à la scène la magie et la profondeur qu'elle n'a point. Les Italiens savent bien que les salles doivent être sombres pour que la scène soit lumineuse, et que l'œil perd

la faculté de bien voir quand la clarté l'assiège et le pénétre de près et des côtés. Mais les Français, les Françaises surtout, vont au théâtre pour se faire voir, et le spectacle passe souvent par-dessus le marché.

» Les principaux personnages s'appelaient :

» Le fameux Balandard, chef de la troupe; Léonora, la fière Italienne; Antonio Gasparde, le plus habile pêcheur



*Crozant : le péché de M. Antoine.*

(Dessin de Maurice Sand. — Communiqué par M<sup>me</sup> Lauth-Sand.)

de l'Adriatique; le vieux Gasparde avec son bonnet rouge; Alimanzor Rupinski, riche Polonais; le doge de Venise; Camulogène, armateur gaulois; Mamillarus, sénateur et « grand mangeur d'yeux de paon à la sauce d'Éthiopie; Pediculus, merlan ordinaire des Césars. »

» On ne pouvait pas asseoir la marionnette, et l'abandonner sans que sa tête fût fixée à un crochet, dont le siège était muni, par un piton caché dans la chevelure; mais il fallait une grande adresse pour faire entrer vite le crochet, et quelquefois le personnage s'agitait convulsivement sur son siège sans parvenir à se fixer. L'improvisa-

tion tirait parti de tout : « Qu'avez-vous donc? lui demandait une autre personne, êtes-vous souffrant? — Oui, répondait le patient condamné à s'accrocher. C'est une maladie grave qu'on appelle le *piton*. — Bah! je connais ça, nous y sommes tous sujets. » Dès lors, si un récitant s'embarassait dans le scénario et qu'il fit attendre la réplique, les autres personnages lui demandaient si, lui aussi, *avait le piton*. Pendant longtemps *avoir le piton*, c'est-à-dire manquer de mémoire, fut une locution consacrée dans les coulisses de l'Odéon, dont les acteurs avaient vu ou fait jouer nos marionnettes. Le souffleur surtout la connaissait, lui qui était forcé d'être attentif *au piton*.

» Pour supprimer les comparses, Maurice imagina des supports formant ressort qui glissaient dans des coulisseaux et qui permettaient d'abandonner des personnages pendant que l'on s'occupait des autres. Cela permettait aussi l'entrée des foules, armées, corps de ballets, etc. que l'on amenait par trentaines du fond du théâtre. Quand il en faisait parler une, il laissait glisser le support et les faisait mouvoir à la manière classique; quand elles n'étaient plus que spectateurs de l'action, ou qu'elles écoutaient en plaçant de temps en temps une réplique, il les réintégrait sur le support et ne s'occupait plus d'elles que pour passer lestement ses doigts dans les manches lorsque venait la réplique. Il les retirait pour passer à un autre et pouvait animer ainsi plusieurs groupes prenant part à la même action. Pour aider à la rapidité du dialogue, il y a encore d'autres expédients fort simples. Un personnage n'a qu'un mot ou deux à lancer dans une scène à plusieurs. Un fil de soie est passé à son bras et dans un piton imperceptible caché dans son nœud de cravate; en tirant le fil, on obtient un geste suffisant; ces détails sont essentiels, car la marionnette, qui ne remue pas les lèvres, doit remuer le corps pour avoir l'air de parler; grâce à son support légèrement élastique, il suffit de souffler dessus pour lui imprimer le mouvement. Mais pour arriver à faire vivre une trentaine de personnages

en scène sans en toucher plus de deux à la fois, il fallait obtenir de la marionnette une attitude convenable quand elle est en repos. Pour cela, on remplaça les anciens personnages par des marionnettes dont les épaules et la poitrine étaient en carton garni de peau, et peint de façon à permettre aux femmes de porter des corsages ajustés et décolletés. Le corps ne tombait plus comme un parapluie qui se ferme, les bras ne ballottaient plus sur les flancs, avec les mains retournés à l'envers. »

Tels étaient les divertissements familiers des habitants de Nohant et de leurs hôtes.

La dernière pièce jouée, le dernier bonsoir échangé, chacun s'allait coucher de son côté, et le travail commençait pour Georges Sand. Elle s'installait à son immense bureau et se mettait à couvrir de sa grande écriture d'immenses feuilles de papier.

C'est un ouvrier de La Châtre, Jean Bonnin (nom d'un des personnages de *François le Champi* et l'auteur de la fameuse table du salon) qui avait construit ce bureau sur les indications de M<sup>me</sup> Sand. Il lui servait à elle ainsi qu'à Aurore. George Sand écrivait, ayant sa petite-fille auprès d'elle. C'était donc un bureau à double place. Dans le coin à gauche, était collé un petit carré de papier blanc sur lequel était écrite une pensée de Pascal, de l'écriture de M<sup>me</sup> Sand :

« La nature agit par progrès, *itus et reditus*, elle passe et revient, puis va plus loin, puis deux fois moins, puis plus que jamais... »

Son écriture avait une allure particulière et très personnelle, elle était en grosse ronde, avec des caractères réguliers, forts, épais, des pleins très chargés, on eût dit qu'elle les avait tracés avec un pinceau à la façon d'un artiste japonais. Ce qui complétait l'illusion et donnait à ses manuscrits l'aspect d'un rescrit de Yeddo, c'étaient les grosses barres d'encre droites, nettes et assez grasses pour qu'il fût impossible de deviner ce qu'il y avait dessous, dont elle rayait impitoyablement les mots et les phrases qui n'étaient pas à sa convenance.

Quand elle commençait un roman, elle n'avait aucun plan. Cela s'arrangeait au fur et à mesure qu'elle griffonnait, et, comme elle le disait elle-même, « ça vient comme ça peut. »

Aussi ne se rendait-elle pas compte des difficultés du travail littéraire. Elle écrivait à Flaubert :

« Quand je vois le mal que se donne mon vieux pour faire un roman, ça me décourage de ma facilité et je me dis que je fais de la littérature *savetée*. »

Et, un autre jour :

« Quant au style, j'en fais meilleur marché que vous. Le vent joue de ma vieille harpe comme il lui plait d'en jouer. Il a ses hauts et ses bas, ses grandes notes et ses défaillances; au fond, ça m'est égal, pourvu que l'émotion vienne.

» *L'entrain* épuisé, il ne me reste plus la moindre certitude sur la valeur de la forme que mon livre a prise, et je changerais tout s'il me fallait changer quelque chose. »

Elle écrivait encore :

« Ne pas se donner tout entier dans son œuvre me paraît aussi impossible que de pleurer avec autre chose que ses yeux ou de penser avec autre chose que son cerveau. »

Les exemples de cette facilité à écrire sont très nombreux chez elle, on a vu ce que raconte Théophile Gautier sous la plume des Goncourt, citons encore l'anecdote suivante :

Quelque temps après la guerre de 1870, elle avait écrit en vue de l'Odéon un drame en cinq actes intitulé *Nanon*. Elle le lut à Chilly, directeur du second Théâtre-Français. Chilly, très expérimenté et avec un instinct du théâtre qui ne le trompait guère, s'aperçut que le second acte ne tenait pas debout.

Il fit ses observations à George Sand qui l'aimait beaucoup et prenait avidement ses conseils.

Il lui indiqua le scénario d'un nouvel acte.

« J'ai compris, répliqua-t-elle. Je vais me mettre à

l'ouvrage dès ce soir; venez me voir demain vers quatre heures, je vous montrerai les changements. »

Le lendemain, à l'heure dite, elle lisait non pas un acte modifié, mais un acte entièrement nouveau, et ensuite un autre.

Elle avait refait, dans sa nuit, deux nouveaux second acte, afin que Chilly pût choisir la version qui lui plairait le mieux!

C'est cette rapidité d'exécution de l'œuvre d'art qui lui permit d'achever tant de travaux littéraires pendant les années qui vont de 1848 à 1872 et qui furent les plus fécondes de son existence.

Après *Pauline et Isidora*, deux œuvres médiocres, le talent de George Sand avait voulu se renouveler. Avec son bon sens et cet esprit de logique si net qu'elle a toujours eu, elle avait compris que le romantisme avait fait son temps, qu'il fallait chercher une autre source d'inspiration. Elle la trouva dans le pays même où elle s'était retirée, dans la campagne berrichonne.

En 1848, paraît déjà *François le Champi*. Quelques mois plus tard, *La Petite Fadette* souligna son dessein, de même que *La Mare au Diable* qui complète cette admirable trilogie.

En écrivant ces œuvres, elle se flattait surtout d'embellir le domaine de l'imagination. Elle y réussit au delà de ses espérances. Les romans champêtres de M<sup>me</sup> Sand sont peut-être le plus beau fleuron de sa couronne littéraire, de même que les dernières années de sa vie, celles où elle sut se montrer si délicieuse grand'mère, sont la partie la plus exquise dans son apaisante douceur de la plus orageuse des existences.

---

## La Bonne Dame de Nohant

**R**ETIRÉE définitivement dans son château de Nohant, George Sand vécut, en effet, une vie de famille aussi calme que les années de sa jeunesse et de sa maturité avaient été agitées.

La « Bonne Dame de Nohant », telle est l'appellation familière à laquelle elle aspire désormais.

Bonne, ne l'avait-elle pas été toujours plus que qui ce soit au monde ? Elle s'était vouée à la bonté, à la charité, à l'inapaisée et irrésistible tendresse pour tous.

Que d'anecdotes ne glanerait-on pas sur cette puissance infinie de bonté qui rayonnait autour d'elle !

Bonté envers les gens, tout d'abord. Son amour pour les humbles, les déshérités de la vie, était immense.

Un jour, on trouva sur la route de La Châtre un homme étendu sans connaissance, le bras fracturé. M<sup>me</sup> Sand le fit transporter à sa ferme où il fut soigné pendant un mois. Cet homme, bien nourri, chaudement vêtu, ne tarda pas à aller mieux.

Or, son fermier lui dit un matin :

« Vous logez chez vous, Madame, un fameux gremlin. Cet homme pour lequel vous avez pris tant de soins n'a que des menaces dans la bouche au lieu de remerciements. » — Elle parut un peu attristée, mais ne fit reconduire cet individu chez lui qu'après avoir rempli le coffre de la voiture de bouteilles de vieux vin.

Elle était familière avec tous et se faisait ainsi adorer de ceux qui l'approchaient.

Quelqu'un a, un jour, assisté à cette conversation qu'elle tint sur la place du bourg, au milieu d'une troupe de villageois pressés autour d'elle :

« Qui t'a donc abimé l'œil comme ça, mon vieux Cadet-Meillant ?

— Ah ! je ne sais pas, ma *boune* dame ; mais pour sûr que c'est le coup d'un mauvais gars.

— Tu n'étais donc pas là quand tu l'as reçu ? lui cria le loustic du bourg. » Et chacun de rire aux dépens du pauvre Meillant, qui s'esquiva en disant qu'il n'y avait que le cabaret qui pût *neyer* sa honte.

Puis ce fut au tour du vieux fossoyeur et sacristain, le père Carnat.

« Tu t'endors donc en sonnant ta cloche, que tu n'en finis jamais ? Sais-tu que chaque matin tu m'empêches de dormir ?

— Bon sang de bon sang, c'est-y ben possible, ma *boune* dame ! Et voilà le père Carnat qui s'excuse, puis qui raconte — dès que George Sand eut tourné le dos — que par une nuit très noire, par un temps d'orage effrayant, il était sorti de son lit pour mettre une cloche en branle, afin de détourner la grêle qui menaçait les blés ; il sonnait à toute volée, lorsque, à la lueur d'éclairs livides, il vit apparaître une forme confuse sous le porche de l'église, puis cette forme s'avancer à tâtons les mains en avant dans sa direction.

» Mon sang ne fit qu'un tour, et pour sûr que j'allais *m'ensauver*, quand je reconnus la dame du château. Ah ! qu'elle était trempée ! Et qu'elle paraissait grande aux éclairs qui illuminaient l'église comme jamais elle ne l'avait été !... Elle était venue, la *dame du château*, pour me dire de ne pas sonner, parce que ça attirerait la foudre sur moi et que ça me ferait périr... Je ne sonnai plus, mais je me remis à faire tinter doucement ma cloche dès qu'elle fut partie, car si la grêle était tombée sur la commune, on ne m'eût donné ni noix ni froment. »

Dans une pièce que M<sup>me</sup> Sand avait fait représenter sur son petit théâtre, il y avait un nommé Denis Ronciat,

espèce d'original très violent. Ce nom, elle l'avait emprunté à un paysan des environs.

Lorsque ce dernier apprit qu'elle se permettait d'affubler de son nom des personnages de théâtre « qu'étaient pas ben comme il faut », il entra dans une violente colère. L'affaire n'eut pas de suite, mais, quelques jours plus tard, M<sup>me</sup> Sand reçut la visite d'un autre paysan nommé Benoit Reval qui, en tournant sa casquette entre ses mains, lui dit à peu près :

« Hé là, notre bonne Dame, c'est-y pas malheureux de parler d'un si vilain homme que ce Denis Ronciat et de vouloir ren dire d'un travailleux comme moué ! Tenez, v'là vingt écus sonnants pour causer de moué dans vos écrits ! »

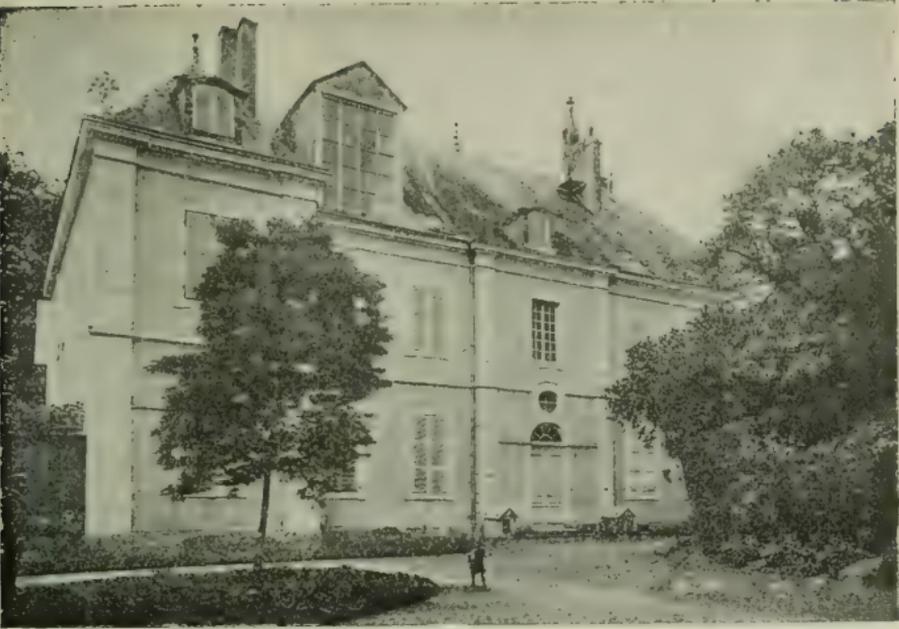
Voici maintenant une autre anecdote contée par Arsène Houssaye :

« Dans les temps où George Sand et Marie Dorval professaient l'une pour l'autre une amitié un peu lyrique comme il seyait à cette heureuse époque romantique, l'auteur de *Lélia* avait une cuisinière et une petite « trotte-menu », amenées de Nohant. La petite trotte-menu se nommait Éléonore ; c'était une fillette bien éveillée qui ne doutait de rien. On faisait un doigt de cour à sa jolie moue, à ses beaux yeux et à ses belles dents ; mais invariablement elle répondait : « Il est trop tard ; j'ai donné mon cœur. »

Celui qui possédait ce rare trésor était un gars de Nohant. Or ce don Juan de village n'avait-il pas eu la malchance de sortir un mauvais numéro lors du tirage au sort. Et, faute de pouvoir déboursier 1 000 francs pour acheter un remplaçant, il allait être obligé de partir au service. Il se désespérait et Éléonore se désespérait davantage encore. Mais voilà qu'un jour George Sand lui dit en lui remettant une enveloppe :

« Il faut aller chez M<sup>me</sup> Dorval lui porter cette lettre ; ne va pas la perdre, car il y a dedans un billet de 1 000 francs. »

Ce qu'il advint, on le devine : la jeune « trotte-menu » n'écoutant que son cœur d'amoureuse et profitant de l'heureux hasard qui lui mettait entre les mains la somme



*Nohant : la façade.*

nécessaire au rachat de son « galant », n'hésita pas un seul instant, au lieu de porter l'enveloppe et son contenu à M<sup>me</sup> Dorval qui en avait cependant bien besoin la pauvre, — car elle se débattait alors contre des créanciers inhumains — elle envoya l'argent à Nohant. Et puis elle revint tout en larmes chez sa maîtresse, expliquant que des soldats l'avaient houspillée et que, en se débattant, elle avait perdu la précieuse enveloppe. Il paraît que la petite pleurait si bien et mentait si adroitement que George Sand la crut sur parole. Quand survinrent Michel de Bourges, Pierre Leroux et Jules Favre. Mis au courant de l'aventure, les trois hommes se montrèrent moins crédules que l'auteur du *Champi* et, s'érigeant en tribunal, ils invitèrent la petite bonne à s'expliquer à nouveau sur la soi-disant perte des 1 000 francs. Elle mentit, pleura, s'évanouit — tout le grand jeu — mais finit par avouer la vérité. Alors, George Sand :

« Puisque tu as envoyé les 1 000 francs à ton Jean-Louis,

je veux te sauver de lui et de toi-même. Qu'il garde les 1 000 francs, qu'il s'achète un homme, qu'il se marie avec toi, et je trouverai des marraines pour tes enfants. »

« Cela fut dit avec tant de cœur et de simplicité, ajoute Arsène Houssaye, que toute la cour de justice fut prise à son tour d'attendrissement : les trois philosophes presque en même temps se jetèrent au cou de M<sup>me</sup> Sand. La petite voleuse sembla alors une victime de son cœur ; ce n'était plus celle qui avait volé, c'était Jean-Louis qui avait pris possession ds son âme. »

A quelque temps de là, Éléonore épousa Jean-Louis, lequel, il est vrai, s'était offert spontanément à acquitter la dette contractée un peu cavalièrement par sa « promesse ». Lorsqu'il porta plus tard les 1 000 francs à George Sand, celle-ci se récria qu'elle ne se souvenait plus, qu'on ne lui devait rien, que cet argent elle l'avait donné. Et là-dessus, elle remit dix louis au paysan pour ses cinq enfants.

Sa bonté pour les bêtes n'était pas moins profonde.

Une année, l'hiver fut très rigoureux. M<sup>me</sup> Sand, malade, ne pouvait quitter son lit ; mais tous les petits musiciens des bois, tous les hôtes ailés du parc, piaillant la faim, les pattes engourdis par le froid, tambourinaient du bec aux vitres de sa fenêtre.

N'écoutant que son cœur, elle leur fit ouvrir. Aussitôt pinsons, fauvettes, bouvreuils, pénétrèrent dans sa chambre et la remercièrent en lui gazouillant leurs plus belles chansons.

Elle conserva longtemps deux bengalis qu'elle laissait voler dans son cabinet de travail. Mais une de ses plus tendres affections fut pour un de ces petits roitelets que les paysans de là-bas nomment *roibertaud*, pas plus gros qu'une noix et qui suspendent leurs nids minuscules au bord des étangs.

Il voltigeait familièrement, becquetait une miette de gâteau, puis revenait vers la table où écrivait sa maîtresse et poussait l'indiscrétion jusqu'à se percher au bout de sa plume.

Après les animaux, les plantes, la botanique la passionnait. Elle avait fait des collections abondantes et variées avec son fils Maurice à qui elle avait transmis son goût. Ses herbiers furent toujours une occupation favorite de sa vie.

George Sand s'intéressait à tout d'ailleurs : le granit, les fossiles, les géodes ne la passionnaient pas moins que



*Nohant : côté jardin.*

les insectes, les animaux et les graminées des champs. Le moindre brin d'herbe la faisait rêver ; l'universelle vie la captivait. Cette faculté de sentir, personne ne l'a possédée comme elle.

« Il y a des heures, disait-elle, où je me sens herbe, oiseau, âme d'arbre, nuage, eau courante, horizon, couleur, forme, et sensations changeantes, mobiles, infinies. »

Malgré le calme de cette vie, sa réputation était telle que, de tous les coins de l'Europe, il arrivait des étrangers pour la voir.

Les Anglais, surtout, étaient friands de la contempler.

Avec la même placidité qu'elle apportait dans tous les actes de sa vie, George Sand les mystifiait presque tous. Une fois, c'est une Anglaise qui vient l'interviewer.

« A quelle heure travaillez-vous madame ?

— Jamais je ne travaille.

— Ho ! mais vos livres... quand les faites-vous ?

— Ils se font d'eux-mêmes, le matin, le soir et la nuit.

— Quel est votre roman préféré ?

— *Olympia*.

— Ho ! mais je ne le connais pas.

— Peut-être ne l'ai-je pas fait encore. »

Un autre jour, on vient annoncer à George Sand qu'une respectable miss au visage oblong, coiffée d'un excentrique chapeau de paille, étriquée dans une robe à ramages, désirait la voir.

Irritée, cette fois, l'auteur de *Mauprat* hésite à recevoir l'inconnue lorsqu'un jeune ami du voisinage, un garçon de quinze ans, s'offre de voir l'insulaire à la place de George Sand.

Aussitôt le voilà qui se grime, met une robe, se fait de larges bandeaux, prend une démarche majestueuse et apparaît dans le salon un peu sombre.

L'Anglaise bondit, mue comme par un ressort :

« Madame, bégaye-t-elle, jé viens, jé souis... Ah ! Madame, qué jé souis heureuse dé vous voir ! Je havais fait le voyage de Hangleterre en France exprès pour cela. Extraordinairement belle, ô yes !

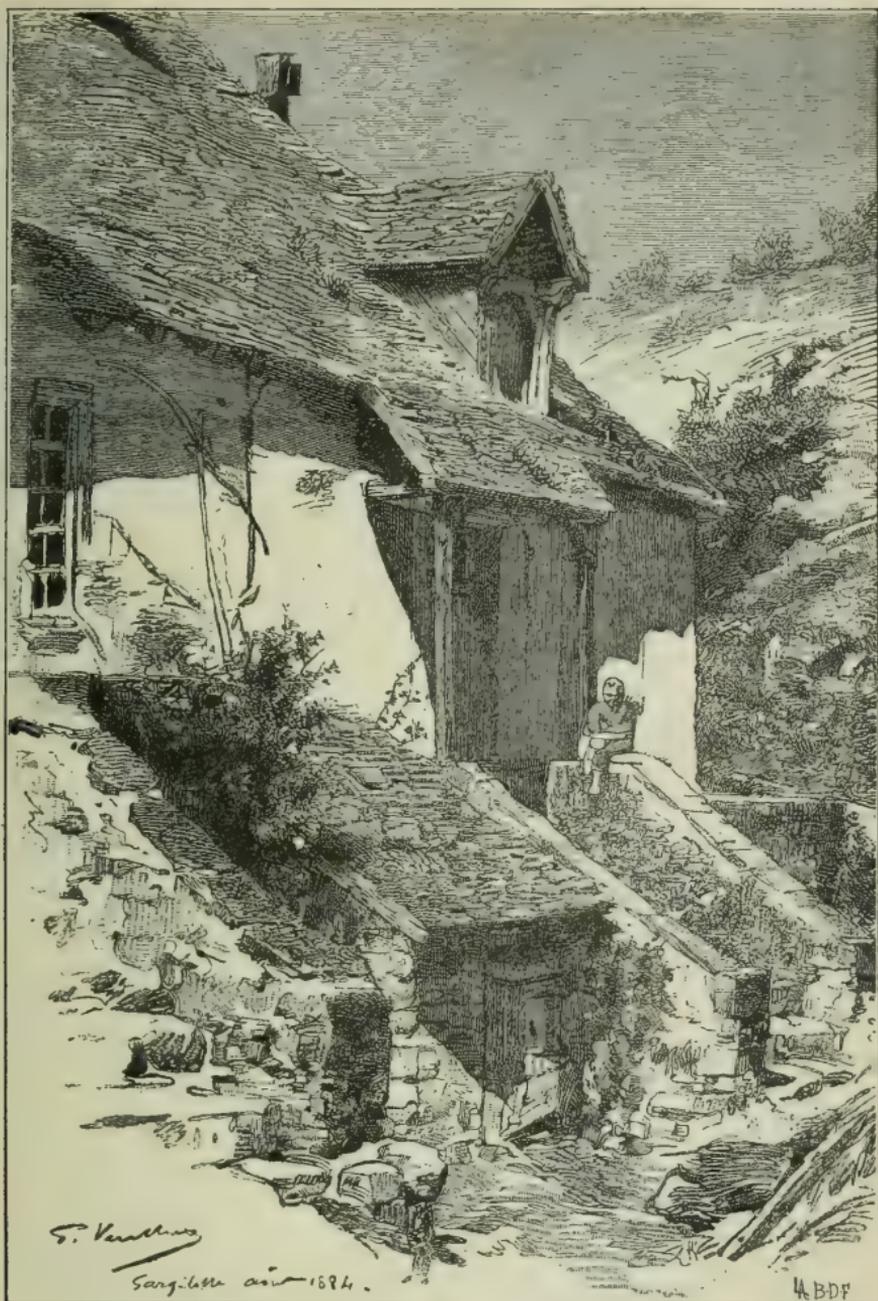
Le jeune garçon ne soufflait mot et gardait son sérieux.

« Oh ! Beaucoup de monde il était vos lecteurs dans Hangleterre. George Sand, quelle figuerine énergique vous avez ! »

Mais soudain son interlocuteur qui ne savait comment terminer cette petite scène, se touche le front :

« L'Inspiration ! prononce-t-il, et il gagne la porte avec majesté.

— Oh ! s'écrie l'Anglaise, bondissant de nouveau. Je



*La maison qu'habitait George Sand à Gargilès (Indre),  
sur les bords de la Creuse.*

(Dessin de G. Vuilliers.)

pourrai dire dans Hangleterre que je havais vu la grande George Sand au moment de son Inspiration ! »

Son voyage n'avait pas été perdu, en effet, car elle avait vu... M. Francis Laur !

Une autre fois elle reçoit une lettre dans laquelle un jeune homme, après lui avoir demandé ses conseils et son appui en littérature, écrivait ceci : « Hélas ! Madame, que vous êtes belle ! Comme le génie brille sur votre front... Je vous ai reconnue tout de suite, car bien souvent j'ai collé mes lèvres sur votre portrait ; chaque nuit vous a vue revenir dans mes rêves ; et d'ailleurs aurais-je pu me tromper à l'émotion que votre présence faisait naître en mon âme ? Je vous aime, oh ! oui, je vous aime avec délire !... Ange ou démon ! car vous êtes tout cela pour moi : ange, lorsque je vous lis, démon, lorsque la renommée m'apporte le nom de vos amants. »

Eugène de Mirecourt, qui lui adressait ces lignes extravagantes, cependant, devait ne pas manquer plus tard de l'attaquer dans la petite biographie qu'il lui a consacrée.

Encore une anecdote :

Un jeune curé qui doutait de sa vocation, et qui se sentait des aptitudes à la littérature, vint lui demander conseil avant de défroquer. Elle entretint avec lui des relations d'une très douce et très bonne amitié, mais, ayant reconnu qu'en réalité son talent n'avait rien de transcendant et que lui-même ne ressemblait en rien à Lamennais, qu'il n'avait pas le caractère de fer ni les forces que nécessitent le rôle d'apostat, elle fit tous ses efforts pour le calmer, pour diriger ses rêves, ses tendances dans la bonne voie, et le réconcilia avec l'Église.

Voilà pour sa renommée littéraire.

Malgré ses soixante-douze ans presque sonnés, elle n'avait jamais paru plus alerte qu'à cette époque de son existence.

Le 28 mai 1876, elle adressait au D<sup>r</sup> Henri Favre, à Paris, la dernière lettre qu'on ait recueillie, elle lui disait :

« L'état général n'est pas détérioré, et, malgré l'âge, je ne sens pas les atteintes de la sénilité. Les jambes sont



*La petite Fadette.*

(Dessin de Maurice Sand. — Communiqué par M<sup>me</sup> Lauth-Sand.)

bonnes, la vue est meilleure qu'elle n'a été depuis vingt ans, le sommeil est calme, les mains sont aussi sûres et aussi adroites que dans la jeunesse... Mais une partie des fonctions de la vie étant presque absolument supprimée, je me demande où je vais, et s'il ne faut pas m'attendre à un départ subit, un de ces matins. »

Avait-elle quelque obscur pressentiment de sa fin prochaine?... Toujours est-il que le surlendemain de cette épître, la maladie éclatait chez elle d'une façon foudroyante.

A vrai dire, depuis 1856, date à laquelle elle avait eu une fièvre typhoïde qui lui avait laissé des ulcérations, elle souffrait de violentes douleurs intestinales. Cependant elle se préparait à partir pour Paris, toujours vaillante, lorsque le mal fit explosion.

Vers les trois heures de l'après-midi, à la suite d'un médicament qu'elle avait absorbé le matin même sur les conseils d'un jeune médecin de La Châtre, elle se sentit

très mal. Son fils qu'elle appelait la trouva étendue sur un divan, en proie à de vives douleurs.

Une heure après, M<sup>me</sup> Lina rentrait d'une noce de village où elle était allée avec sa fillette. Elle accourut auprès de M<sup>me</sup> Sand qui se plaignait d'insupportables nausées.

Les douleurs allèrent en croissant, des vomissements survinrent, et, à huit heures, on envoya chercher un vieil ami, le Dr Papet. Il l'examina rapidement, et, entraînant Maurice dans la pièce voisine, il lui dit à voix basse :

« Elle est perdue. »

La nuit, aux dires du témoin auquel nous empruntons ces tragiques détails, fut atroce. George Sand poussait des cris que l'on entendait du fond du jardin.

Le lendemain matin, on alla quérir le Dr Pestel qui demanda aussitôt un médecin de Paris.

Le 1<sup>er</sup> juin, le Dr Favre arriva.

Aussitôt après avoir vu la malade, il repartit pour Paris avec le mandat d'envoyer un chirurgien. De son côté M<sup>me</sup> Lina télégraphia au Dr Darchy, l'ancien médecin de George Sand, de venir. Lui et Péan arrivèrent le 2 juin ; ils opérèrent la malade dans l'après-midi. Elle souffrit le martyr stoïquement : la sueur ruisselait de son front. La fièvre disparut ; Péan et le Dr Favre retournèrent à Paris, le 4 juin, croyant George Sand sauvée.

Elle disait : « Que Maurice ne me voie pas souffrir ; épargnez-lui cette peine, et que les petites ne viennent pas. »

La nuit suivante, voyant le Dr Pestel se pencher sur son oreiller, elle lui dit, le tutoyant pour la première fois : « Mon pauvre petit docteur, que tu es bon ; je te remercie... Pourquoi rester ? Une si vilaine maladie ! »

Le 7 juin, au matin, M<sup>me</sup> Lina qui veillait l'ayant entendue murmurer : « Adieu, mes chères petites filles ! » lui dit : « Veux-tu qu'on aille les chercher ? — Oui. » Les enfants vinrent. « Mes chères petites, dit-elle, que je vous aime ! Oh ! mes adorées, je vous aime ! je vous aime ! »

Pendant sa maladie, M<sup>me</sup> Sand parla très peu. Mais dans



*George Sand vers la fin de sa vie, par Nadar.*

la nuit du 7 au 8 juin, on lui entendit fréquemment répéter :  
« Mon Dieu, la mort, la mort ! »

Cette nuit-là, elle éprouva de grandes souffrances. Il fallait à tout instant la relever dans son lit et la changer de position. Vers une heure du matin elle exige qu'on la lave.

Sur les trois heures du matin Maurice s'étant présenté, George Sand qui le vit, cria : « Non, non, va-t-en. »

Elle ne voulait pas qu'on la vit dans cet état lamentable.

« Ayez pitié, mes enfants; ayez pitié », disait-elle. Vers six heures du matin, la malade cherchant du regard la lumière, Solange changea le lit de place de manière que sa mère eût la fenêtre en face.

Tout à coup, elle dit d'une façon à peine intelligible : « Adieu, adieu, je vais mourir. Adieu Lina, adieu Maurice, adieu Lolo, ad... » voulant certainement ajouter *adieu Titine* — ses petits-enfants. — Peu après elle murmura encore : « Laissez verdure ». Ensuite elle dit : « J'ai faim. » On lui donna un peu de gelée de viande. Elle répéta encore : « Laissez verdure, » quelques instants s'écoulèrent, puis elle prit la main de Solange et la porta à sa bouche en faisant le simulacre de mordre. Sa fille lui demanda si elle voulait manger. Elle fit signe que oui. On lui fit prendre péniblement une ou deux cuillerées de bouillon. Alors le regard devint fixe et terne, la respiration laborieuse et elle s'éteignit à dix heures du matin.

Au moment où elle allait expirer, M<sup>me</sup> Lina, Solange, MM. Simonnet et Cazamajou s'étaient agenouillés auprès du lit. Le Dr Favre fit de même. Dès que la malade eut rendu le dernier soupir, le Dr Favre se redressa, et levant la main au-dessus du corps de George Sand, il dit avec force : « Tant que je vivrai, votre mémoire ne sera jamais souillée. »

La seconde nuit la décomposition était tellement avancée, qu'on fut obligé de se tenir dans le cabinet de travail adjacent pour la veiller.

Le 10 le prince Napoléon, Renan, Flaubert arrivèrent à Nohant.

George Sand n'ayant rien fixé au sujet de son enterrement, les membres de la famille et le Dr Favre, MM. Aucante et Plauchut, discutèrent au sujet des obsèques religieuses. Maurice et les amis de sa mère penchaient pour l'enterrement civil, disant que les opinions de l'écrivain l'exigeaient, que faire autrement serait lui aliéner tout le parti républicain. Mais Solange tint bon pour une cérémonie religieuse et les Simonnet, le Dr Favre et M. Cazamajou se rangèrent à cet avis surtout pour ne pas choquer les sentiments religieux de la population au milieu de laquelle George Sand avait vécu. Bref, George Sand passa par l'église. Mais comme elle était morte sans avoir reçu les sacrements, le curé crut devoir demander à l'archevêque de Bourges l'autorisation d'ouvrir son église à la défunte. Le cardinal de La Tour d'Auvergne n'hésita pas à donner l'autorisation demandée.

Vers onze heures, le cercueil fut descendu dans le vestibule du château, et exposé une heure, recouvert d'un drap à croix d'argent.

La cour était remplie de paysannes, la tête recouverte de leur capeline. Marie Caillaud, une jeune paysanne que Georges Sand avait élevée et qui joua souvent dans les pièces représentées sur le petit théâtre du château, se trouvait à gauche du cercueil, distribuant des brindilles de laurier en guise de buis.

La matinée était tiède sous le ciel changeant, balayé de nuages prêts à fondre, avec des bandes d'azur pâle se rétrécissant sans cesse.

De vingt lieues à la ronde, les paysans étaient accourus pour assister aux obsèques de la « bonne Dame » et les vieilles femmes égrenaient des chapelets en marchant, la tête baissée sous leur coiffe, tandis que les hommes s'en allaient silencieux, une baguette fraîchement cueillie aux doigts.

La porte du parc était béante. On se serrait la main, même sans se connaître, en entrant. La grande maison semblait déjà vide. A peine osait-on pénétrer dans le vaste salon. L'oppression était poignante.

Cependant l'église, une petite église basse de village, n'était séparée de la porte du château que par une petite place ombragée de noyers. Son corps en fit le chemin et ce fut un spectacle inouï que celui de la foule s'agenouillant sur son passage dans les grandes flaques d'eau creusées par l'averse.

Le corps était porté à bras par des paysans vêtus d'un sarreau bleu, précédés du prêtre. Derrière lui, venait un vieillard en blouse qui portait un cierge et psalmodiait. Le prince Napoléon tenait d'une main un des cordons du poêle et de l'autre une petite branche de laurier.

Le convoi entra dans l'église, mais comme elle était déjà presque remplie par des paysannes, ceux qui suivirent ne purent s'y placer, et refluant en dehors, ils se mêlèrent aux villageois et à quelques ouvriers venus de La Châtre, qui se tenaient sur la place, tête nue, par la pluie et le vent. Il y avait en tout environ deux cents personnes.

En voyant sortir le cortège du sanctuaire, Gustave Flaubert, tout en se découvrant en même temps que tout le monde, ne cherchait point à retenir de grosses larmes qui s'échappaient de ses yeux, puis presque tout haut, faisant un large geste qui embrassait l'horizon : « Ça lui ressemble », s'écria-t-il.

Au cimetière, le conseiller général de l'Indre, M. Périgois, retraça la vie de George Sand parmi eux.

Paul Meurice lut ensuite, lentement et solennellement, les pages que Victor Hugo avait envoyées :

« Je pleure une morte et je salue une immortelle... Est-ce que nous l'avons perdue? Non, les hautes figures disparaissent, mais ne s'évanouissent pas. Loin de là, on pourrait presque dire qu'elles se réalisent. En devenant invisibles sous une forme, elles deviennent visibles sous l'autre, transfiguration sublime! »

Paroles un peu emphatiques qui furent assez peu goûtées malgré l'avis de Flaubert qui jugeait le morceau sublime.

Le prince Napoléon s'était proposé de prendre la parole.



*Nohant : la tombe de George Sand.*

Dumas, de son côté, avait passé une partie de la nuit à écrire un discours. Mais ils pensèrent qu'entre le clergé et Hugo, il n'y avait pas place pour eux, et ils se turent.

Maintenant la cérémonie est finie. Lentement les paysans essuient les larmes qui s'échappent de leurs yeux. Très troublés, les assistants serrent affectueusement les mains d'une famille éplorée et regagnent, par cette triste route, le petit château, qui désormais, ne la verra plus.

Dans cette belle campagne fraîche, ils sentent plus vivement encore la perte immense qu'ils viennent de faire, ils participent plus directement au souvenir de cette grande âme qui, au milieu des pires soucis sentimentaux,

des entrainements les plus fous de la passion, avait su conserver la tendresse, la pitié, le dévouement, tous les sentiments nobles qui élèvent l'âme en quelque circonstance qu'elle se trouve.

C'est cette profonde, cette invincible charité qu'elle témoigne toujours à tous au cours de sa vie lièvreuse qui lui a fait pardonner et qui lui fera pardonner encore et toujours les plus étonnantes de ses aventures. Et puis son œuvre multiple et touffue, sa belle œuvre si diverse et si vivante n'est-elle point là pour nous faire souvenir que cette femme de génie ne fut jamais à l'étiage de personne, et qu'il nous la faut juger avec d'autres yeux, avec d'autres pensées, avec d'autres sentiments que le commun des hommes. C'est l'un des plus beaux privilèges de ces êtres exceptionnels de comporter toujours en eux quelque chose de rare. Ne leur enlevons point cette faveur suprême...

---

## TABLE DES CHAPITRES

---

|                                                        |     |
|--------------------------------------------------------|-----|
| L'enfance d'Aurore . . . . .                           | 5   |
| Du couvent au mariage . . . . .                        | 34  |
| Le ménage d'Aurore. . . . .                            | 42  |
| Les premières années de Paris . . . . .                | 52  |
| Venise . . . . .                                       | 71  |
| Michel (de Bourges) et la séparation de corps. . . . . | 100 |
| Liszt, Lamennais et Chopin . . . . .                   | 117 |
| Pierre Leroux. . . . .                                 | 138 |
| La Révolution de 1848 et le Second Empire . . . . .    | 145 |
| La Bonne Dame de Nohant. . . . .                       | 174 |

---

## TABLE DES GRAVURES

---

|                                                                                     |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Le maréchal de Saxe, bisaïeul de G. Sand, d'après un pastel de<br>La Tour . . . . . | 9   |
| Dupin de Francueil, grand-père de G. Sand. . . . .                                  | 13  |
| Maurice Dupin, père de G. Sand (dessin du général Lejeune). . . . .                 | 17  |
| M <sup>me</sup> Dupin de Francueil, grand'mère de G. Sand . . . . .                 | 21  |
| Hippolyte Chatiron, demi-frère d'Aurore Dupin. . . . .                              | 25  |
| Aurore Dupin, vers sept ans. . . . .                                                | 29  |
| Le couvent des « Dames anglaises » (croquis d'Ed. Mansion). . . . .                 | 37  |
| George Sand, par elle-même. . . . .                                                 | 45  |
| Maurice Sand, par Calamatta . . . . .                                               | 47  |
| Maurice Sand, par George Sand . . . . .                                             | 49  |
| George Sand (en 1831), par elle-même . . . . .                                      | 57  |
| George Sand, d'après un crayon de Julien . . . . .                                  | 65  |
| Prosper Mérimée . . . . .                                                           | 69  |
| George Sand, d'après le portrait de Charpentier . . . . .                           | 81  |
| Alfred de Musset, par David d'Angers . . . . .                                      | 89  |
| Fac-similé d'une lettre de G. Sand à Buloz. . . . .                                 | 93  |
| Fac-similé d'une lettre de G. Sand à Buloz (suite). . . . .                         | 97  |
| Michel de Bourges. . . . .                                                          | 105 |

|                                                                                        |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| George Sand, par David d'Angers . . . . .                                              | 109 |
| George Sand, par Calamatta (1837) . . . . .                                            | 113 |
| Franz Liszt, par Lehmann . . . . .                                                     | 121 |
| Franz Liszt, M <sup>me</sup> d'Agoult et le major Pictet (croquis de G. Sand). . . . . | 125 |
| George Sand, par Delacroix . . . . .                                                   | 129 |
| Chopin, par Winterhalter . . . . .                                                     | 133 |
| Pierre Leroux . . . . .                                                                | 140 |
| Pierre Leroux osant apostropher le demi-dieu Barrot (caricature de Daumier) . . . . .  | 141 |
| George Sand, en homme (caricature). . . . .                                            | 149 |
| Ledru-Rollin (caricature) . . . . .                                                    | 151 |
| Félix Pyat . . . . .                                                                   | 153 |
| La Gigogne politique de 1848 (caricature). . . . .                                     | 157 |
| George Sand déjeunant sur l'herbe au bord de la Creuse, par E. Grandsire . . . . .     | 161 |
| Nohant : le salon . . . . .                                                            | 163 |
| Environs de Nohant : les promenades de G. Sand (dessin de Maurice Sand) . . . . .      | 165 |
| Les marionnettes de Maurice Sand . . . . .                                             | 168 |
| Crozant : <i>Le péché de M. Antoine</i> (dessin de Maurice Sand) . . . . .             | 169 |
| Nohant : la façade . . . . .                                                           | 177 |
| Nohant : côté jardin . . . . .                                                         | 179 |
| La maison qu'habitait G. Sand à Gargillesse (dessin de Vuilliers). . . . .             | 181 |
| <i>La petite Fadette</i> (dessin de Maurice Sand). . . . .                             | 183 |
| George Sand, vers la fin de sa vie, par Nadar . . . . .                                | 185 |
| Tombe de G. Sand, à Nohant . . . . .                                                   | 189 |







La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Echéance

The Library  
University of Ottawa  
Date Due

~~218371 118~~

~~51 04 71 118~~

MAR 31 '81

MAR 18 '81



